Tome IX. N° 3 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Mai 1922

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

L'Amour, les Muses et la Chasse [1]

III

A cette époque, le maire d'Orthez était M. Adrien Planté, cousin du pianiste Francis. C'est le dernier homme que j'ai connu vraiment courtois avec les femmes. Il se plaignait, comme le chiromancien Desbarolles, de ce que le sexe mâle eût une tendance à s'isoler d'elles dans les salons. Il en faisait grief au tabac et à la jeune magistrature, moins bien recrutée. Il avait cette corpulence importante qui fait ressembler certains grands d'Espagne à des perroquets. Et il est vrai que les Planté sont d'origine ibérique. Le peuple devinait si bien cet atavisme qu'il l'avait surnommé l'Alcade. Et ce peuple, il le séduisait par sa bonhomie, son éloquence un peu vide, mais qui était du meilleur monde : les gens du commun n'aiment point qu'on parle dans leur langue. Physiquement, la population le trouvait magnifique. Le Béarn n'admet d'autre critérium à la beauté que l'embonpoint et

(1) Cf. la *Revue universelle* des 1er et 15 avril 1922.

la couleur du visage. Lors donc que notre premier magistrat municipal, qui avait été procureur sous l'Empire, apparaissait à la tête de la fanfare, coiffé d'un monumental chapeau haut de forme gris, ses joues pareilles aux flammes d'un soleil couchant, sa cravate à pois bleus flottante, sa jaquette couverte des décorations les plus fantaisistes, son pantalon gris à bandes noires, ses bottines de fin chevreau, les dames exultaient, les hommes applaudissaient frénétiquement. D'un geste circulaire, il se découvrait pour répondre à tant de sympathie. Et l'on voyait alors, sur son crâne luisant, une raie tirée avec le plus grand soin parmi quelques cheveux rares, et qui était du meilleur ton. Et il allait s'asseoir en face de l'orchestre, dans la tribune présidentielle où il avait convié de nombreux amis, tandis qu'une foule immense, venue de partout et des environs, et de Pau, et de Dax, et de Bayonne, envahissait dans un bruit de roulement l'amphithéâtre au milieu duquel allait se dérouler la course de vaches.

Je n'ai vu, ni ne reverrai au grand jamais, rien qui puisse donner une impression de stupidité plus grande que la course de vaches. J'imagine qu'elle a dû être inventée en juillet (c'est le mois où elle se donne) par des fêtards somnolents dont l'appareil digestif distille avec peine la graisse et le vin et qui, fermant un œil, mâchonnant un cigare puant, cherchent à secouer leur inertie dans l'attente qu'un écarteur se fasse encorner. Ce jeu est tellement bête que, par moments, le spectateur normal est pris de fou rire sans savoir pourquoi. Les écarteurs sont, pour la plupart, des Landais puisés dans l'écume des bouillons d'auberge. Ils font une entrée triomphale, au son des cuivres et de la grosse caisse. Ils sont une douzaine qui s'efforcent de marquer le pas en roidissant les jambes dans leurs pantalons blancs. Ils portent une courte veste de velours noir dont les parements d'or soulignent la crasse. Ils s'alignent sur la piste. Des loges ont été ménagées aux vaches dans la périphérie de l'arène. Chaque bête, à tour de rôle, en sort, attachée par les cornes à un câble extrêmement long et souple dont un professionnel conserve le maniement. « La corde », comme on le nomme, a un rôle délicat. Il s'agit, sans être empoigné soi-même, de donner assez de jeu pour que la vache conserve sa libre allure quand elle fonce sur l'écarteur, et de détourner l'animal par une manœuvre contraire lorsque la vie de

l'homme est menacée. Tout l'intérêt du jeu consiste en ceci : L'écarteur attend la vache qui fonce droit sur lui. Il l'attend dans une roide attitude, les jambes au port d'arme, les bras dressés. La virtuosité consiste à esquiver le coup de corne, non en changeant ses pieds de place, mais son derrière. La vache qui croyait frapper un terrain ferme ne rencontre que le vide. Emportée par l'élan, elle continue de trotter, déconcertée, furieuse. Elle s'arrête enfin et, par mille mouvements gentils du col et de l'oreille, témoigne de sa nervosité. Parfois alors elle se refuse à repartir. Agacée par les coups de sifflet qu'on lui adresse, elle frappe du pied le sol telle qu'une femme impatientée, elle le creuse de son sabot, en fait jaillir des parcelles. Soudain elle fonce à nouveau sur l'adversaire. Celui-ci a mal pris son temps. Et le voilà culbuté, à plat ventre, protégeant sa tête avec ses bras, la corne aux fesses. Mais le câble a bien joué. L'animal abandonne sa proie. La victime, pâle comme la mort, se relève, regarde de tous côtés comme si elle redoutait un retour offensif, s'enfuit en sautillant à cloche-pied. Et il ne demeure de l'incident qu'une déchirure de pantalon qui laisse voir une peau plutôt brune qu'essaye de voiler la main pudique de l'écarteur. Ou bien celui-ci donne la comédie. Il feint d'être mort pour apitoyer les spectateurs. On vient le relever. On l'emporte inerte. Cinq minutes après, il plastronne dans l'arène, l'attitude insolente, chiquant un *crapulos* qui mêle son arome à celui des autres *crapulos* que fume le jury.

Je dois dire que, dans la tribune où Adrien Planté nous réunissait après un fin repas, on fumait de meilleurs cigares. Les hobereaux du voisinage, ceux qui se croient nobles et les autres, y faisaient luire leurs monocles et les hoberelles leurs dents et leurs ombrelles gorge-de-pigeon. Il me souvient d'un certain général Grivet, retiré à Ogenne-Camptort, et qui, durant tout le déjeuner, et aux courses ensuite, ne cessa de répéter que le beau Danube bleu est une invention des poètes, et que ses eaux bourbeuses ne roulent que des chiens morts. Il pensait m'être désagréable. Non loin de lui se tenait debout, le poing sur la hanche, un vieux beau coiffé de gris exposant un râtelier pareil à un fer à cheval vu au soleil, et caressant d'une main surchargée de bagues ses favoris hautains. Un sempiternel sourire de satisfaction était figé sur ce visage de *gentleman-rider* qui se vantait, à quatre-vingts

ans, de conquérir des toisons d'or. Il se nommait Carrère d'Escos. Je n'omets pas, dans cette réunion, le baron de Sallette. C'était le châtelain rural dont une certaine simplicité faisait la distinction. J'aime ce genre d'hommes. Il n'existe plus que sur les trumeaux de 1840, symbolisé par un chasseur en train de tuer un lièvre dont le poil s'efface et se confond avec la fumée du fusil.

Ces gens et ces divertissements composaient ma vie mondaine de petite ville, mais je m'y adonnais peu, car toujours un pressant besoin de solitude me poussait à la pleine campagne. Je ressentais, malgré la lenteur de la cure (je souffrais beaucoup de mes nerfs en silence et sans que l'on s'en aperçût autour de moi), que là seulement était le salut. Et je dois dire que le traitement ne m'était pas pénible : je n'ai jamais su m'ennuyer une seconde dans les prairies et dans les bois. C'est au calme de ces derniers que je faisais appel quand j'allais demander asile à mes vieux amis Henri et Marie Dufaur dont j'ai déjà peint les portraits. Leur château à la Fracasse abritait sa mélancolie au milieu de futaies de chênes que surplombent les Pyrénées. Nous gagnions, Henri et moi, un lieu nommé Gurs. Nous nous engagions dans des lacets forestiers pour aboutir aux arbres séculaires sur lesquels reposaient les cabanes d'où l'on guette les palombes. Chasse médiocre, qui n'avait rien de la complexité, du savant outillage des huttes landaises construites sur le sol, rien non plus de la stratégie déployée dans les gorges du pays basque où des centaines de ramiers donnent d'un seul coup dans la pantière. Mais quelles délicieuses, tristes et grises heures, harmoniques à mon esprit, glissaient là en novembre ! Lorsque nous avions gravi les longues échelles, nous nous trouvions bien à l'abri dans la cahute d'où nous dominions l'automne végétal pareil à du fer rouge. Parfois l'énorme tronc qui servait de base recevait un choc du vent qui lui donnait une sourde commotion qui se faisait ressentir jusqu'à nos cœurs. Les branches, sous l'averse et la bourrasque, balayaient la toiture bien étanche. Nous étions là six ou sept chasseurs qui ne parlions guère. Chacun pensait à son souci ou ne pensait à rien. Les seuls incidents étaient le bruit farouche et sifflant des palombes éparpillées se perchant sur les rameaux autour de nous, puis la détonation de nos fusils, la dégringolade entre les branches des pièces abattues, la fuite violente des survivantes, le chant des

feuilles frôlées par les tireurs ramassant leurs proies, les allées et venues d'un chien fidèle recherchant les blessées. Et puis le calme reprenait, ce silence, cette résignation, cette vie lente qui semblait couler et se ramifier en nous, comme la sève de l'automne. À la nuit tombante, nous rentrions au château où nous mangions, en compagnie du vénérable curé qui portait le nom invraisemblable de Charlemagne, les ailes saignantes et flambées des ramiers, le reste en rôti, et arrosant le tout d'un fort vin d'Espagne transporté à dos de mules dans des outres.

Une demeure des environs d'Orthez, où je me rendais bien volontiers aussi, était celle de mon vieil ami Amaury de Cazanove. Il était bien plus âgé que moi, d'une vingtaine d'années, et, malgré ce prénom, il était fort noble, de famille et de caractère. Il avait ce don, que je prise fort chez les gens de race, de parler sur le même ton, des mêmes choses, et avec le même sentiment, au dernier des roturiers et au plus titré des aristocrates. Il tranchait en cela avec ces douteux hobereaux qui se gobent entre eux, marquent de la distance aux bourgeois, et affectent, avec le paysan et le peuple, une trivialité de langage que ceux-ci, dans leur for intérieur, jugent bébête. Je crois d'ailleurs qu'à de tels symptômes on peut diagnostiquer la bâtardise ou l'emprunt. Cazanove n'avait pas le sens du ridicule, et c'est pourquoi il ne l'était point. Poète en gentilhomme et, souvent, plus qu'en amateur, il goûtait sans l'ombre d'une jalousie, à cœur ouvert, les vers des autres. Je l'ai entendu essayer de convertir à son enthousiasme tour à tour, dans le même après-midi, un député, un négociant, un charcutier et un huissier, en leur déclamant d'une voix de trompette un sonnet de José-Maria de Hérédia. Il le leur récitait en plein air, le chapeau sur l'oreille, chaussé de bottes à éperons, tenant d'une main sa cravache et de l'autre sa pipe d'écume culottée comme un croquemort.

J'observai que le député — qui était du commun — avait honte, il lui tardait que cette manifestation prît fin ; le négociant souriait avec indulgence ; seuls le charcutier et l'huissier hochaient la tête d'un air convaincu, admettaient que puisque les poètes existent, il ne les faut point négliger. Que de fois j'ai plaint de tout mon cœur le jeune homme au front candide qui va livrer ses essais au public d'un salon ! Il n'en est pas au troisième hémistiche que le tintement

d'une pincette ou d'une théière se fait discrètement entendre en signe de protestation.

Ce petit charivari en sourdine provient de mouvements réflexes qui ont leur siège dans cette antipathie séculaire qui faisait mettre par Platon les poètes à la porte de sa République. Cazanove était admirable. Il faisait abstraction de l'hostilité sournoise. Et, si je la lui signalais, il me répondait avec sa manière de grand seigneur, et au sujet de n'importe qui : « Il est charmant. » Seul avec lui, dans son fumoir à tourelle qui dominait la ligne épaisse et bleue des Landes, je laissais volontiers à mes idées et à mes sentiments la bride sur le cou. Et ce gentilhomme qui avait fait la guerre, qui était d'un ardent militarisme, d'une foi catholique inébranlable, était indulgent à ce gamin de vingt-trois ans qui paraissait ne croire à rien de ce que lui vénérait.

Je me rendais le plus souvent à pied chez Cazanove, tenant sur l'épaule une canne qui supportait au bout un paquet de livres, tel un balluchon de routier, et parfois des bruyères ou des soucis d'eau. Qu'elles étaient allègres, ces matinées d'argent où j'arrivais pour déjeuner, — pas plus tard qu'onze heures, — car le cavalier avait le plus bel appétit que j'aie connu. C'est à lui surtout que j'attribue ce contentement de manger que je recouvrai, que j'avais perdu jusqu'à ressentir du dégoût pour toute nourriture dans les moments que mon humeur s'assombrissait, où je ne vainquais pas assez mes tristesses. Dans cettte restauration de moi-même, physique et morale, que j'avais entreprise d'une façon très consciente, avec cette volonté d'utiliser à cette fin tous les personnages et tous les éléments de la campagne et de la petite ville, Cazanove me fut d'un grand appoint : il m'apprit à déjeuner gaiement, à assimiler le gibier, les sauces violentes, les crus généreux, à sourire des buveurs d'eau et de ces Parisiens qu'une pointe de piment met en révolution. Il était entouré d'une famille charmante. La joie régnait là, mais les dernières années de mon vieil ami furent assombries. A ces hommes d'autrefois qui ont la main toujours ouverte, qui ne calculent pas, qui laissent tomber l'aumône autour d'eux comme Booz ses épis d'orge, nés pour combattre, pour chasser, pour rire et pour prier, notre époque d'aigrefins enrichis est mortelle. Cazanove a gagné le Ciel non point, tel l'un des croisés dont il descendait, sur un de ces chevaux superbes qu'il avait tant aimés et dont il dut à la fin se

passer, mais ce qui est plus beau, troussé dans son antique manteau de voyage, s'arrêtant une dernière fois au sommet de la côte pour interroger avec angoisse l'ouest sombre, la mer qui s'étendait entre lui et l'une de ses filles bien-aimées.

Telles étaient, en 1891, ma vie et mes relations. Je faisais à Bordeaux d'assez rares fugues, accueilli comme un fils dans la famille de mon ami Charles Lacoste. Son excellente mère, encore qu'elle eût quitté Haïti dans sa prime jeunesse, mettait dans sa conversation, dont elle supprimait soigneusement les *r*, à la manière créole, toute la saveur de cette île mystérieuse où son père avait été ensorcelé. Elle entremêlait à des histoires de sacrifices humains et de fleurs que l'on entendait sangloter au crépuscule, des anecdotes naïves, mais parfois d'une psychologie d'autant plus vraie. C'est ainsi qu'elle me conta avoir connu une dame qui portait à son mari l'amour le plus profond, le plus ardent que l'on puisse rêver. Cet amour s'était conservé intact, sans une ombre, sans une paille, durant douze années. La femme ne voyait que son mari, elle faisait abstraction de tous les autres hommes, il lui était à la fois son Pic de la Mirandole et son Apollon. Mais il eut la fichue idée, qui ne lui était pas venue jusqu'alors, de la conduire au théâtre. Durant un entr'acte, cette épouse si passionnée entendit une de ses voisines, qu'elle ne connaissait pas, porter ce jugement sur le mari tant aimé, en le montrant du doigt à quelqu'un : « Oh ! regardez ce monsieur ! Je n'ai jamais vu d'être au monde qui fût si laid ni qui eût l'air si bête ! » A dater de ce soir-là, de cette minute, l'opinion de la dame éprise changea complètement. Elle tint son mari, qu'elle avait adulé si longtemps, pour le plus sot, le plus disgracié des hommes. Et elle le trompa le lendemain.

Ce qui me ramenait ainsi, en passant, à Bordeaux, étaient la vieille maison et la jeune fille que l'on sait. Singulier attrait ! Peu m'importait au fond de pousser l'aventure, de tenter quoi que ce fût, d'essayer même de franchir l'austère seuil, de parler même à cette muse dont le front étroit et pur, fait pour le laurier rigide, semblait si peu renfermer ma libre poésie. Mais aujourd'hui je ressens bien qu'elle m'a conduit où je suis, qu'elle ne m'a jamais abandonné, qu'à cette heure encore où j'écris, dans cette vallée de Hasparren, à l'ombre de ces monts qui s'étendra lentement sur mes cendres, elle représente la muse chrétienne du bonheur mo-

deste et du renoncement. De quelques ardeurs que j'aie revêtu tel ou tel poème qu'elle m'a inspiré, le feu calme qui s'émanait d'elle brûlait ma passion en la purifiant. A peine arrivé dans sa ville, je me dirigeais vers la sombre rue que l'automne et l'hiver emmitouflaient de brume. Et ma poitrine aspirait cette indéfinissable vapeur qui venait du fleuve, mon oreille s'emplissait avec joie du cri déchirant des sirènes et de la parole des cloches. De cette demeure close fusait, tel qu'un rayon de douce étoile, par la fente d'un volet, l'humble lueur de la lampe.

Un deuil cruel nous frappa, à la fin de février 1892, terrassa mon pauvre oncle mexicain et ma tante. Mon cousin Édouard, un peu moins âgé que moi, leur fut enlevé par une de ces fièvres ardentes et subites qui semblent vouloir foudroyer les plus forts. Ce jeune homme était bon et beau. Il respirait la confiance dans la vie, la sûreté de soi-même, de sa force, de sa fortune. Peu de jours avant qu'il mourût, il me déclarait sans jactance envisager la vie de la façon la plus sereine et que, la maladie même, dont il semblait si loin, ne lui apparaissait point redoutable. Son père qui avait mis toutes ses espérances en lui, son unique fils, reçut d'abord sans murmurer ce choc. Il était comme un arbre de cette forêt vierge qu'il avait tant parcourue. Aucune hache ne semblait l'ébranler ni l'émouvoir. On ne l'avait jamais vu pleurer, quoiqu'il eût un cœur excellent. Mais quand, le jour de l'enterrement, de jeunes garçons du village vinrent saluer la dépouille de cet enfant, qui devait accomplir en même temps qu'eux le service militaire, le vieux chêne gémit et ruissela.

Ma mère et moi fîmes à cette époque plusieurs séjours auprès de mes oncle et tante à Assat où ma vie était un peu ce qu'elle était à Orthez, mélancolique et douce : vie de chasseur solitaire, mais dans un autre cadre. Durant les trente-trois années que j'ai habité Orthez, que j'en ai gravi toutes les côtes, croisé tous les chemins, je n'ai jamais pu dire, du moindre coin de paysage, qu'il ne fût frappé, sinon de tristesse, du moins d'exceptionnelle gravité. Cette gravité n'allait point sans une joie supérieure quand le gave n'était qu'une coulée de ciel bleu ou quand, du haut de Balansun, les glaçons d'air des Pyrénées semblaient fondre sur la moisson brûlante.

Mais, du côté d'Assat, la nature sourit parce que déjà

l'on peut apercevoir au loin la chaîne posée à plat sur les pelouses unies. Je dis « déjà », parce que c'est à la lisière des Hautes-Pyrénées et des Basses que commence ce doux mouvement de la plaine, à l'est, qui en fait une mer étale, ou, plutôt, une immense et lisse plage d'émeraude d'où les flots se seraient lentement retirés pour suspendre à l'horizon leurs crêtes écumantes de neige. Ce rythme large, favorable aux villages dont les chaumières dressent çà et là leurs fumées gonflées comme des voiles, atteint son expression la plus harmonieuse au bourg de Cantaoü-Tuzaguet, un peu au delà de Tournay, mon village natal. J'ai dit que je n'ai jamais voulu revoir Tournay que j'ai quitté dans mon extrême enfance. Je ne souhaite que le contempler du Ciel, si Dieu m'en fait la grâce, car une sorte de vision surnaturelle de ces beaux lieux a commencé pour moi, dont je ne voudrais pas redescendre.

Toutefois, comme je rayonnais en chassant autour de cet Assat où m'accueillaient mes parents en deuil, quelque vingt ans après avoir quitté la vallée où j'ai vu le jour, soudain me frappa en plein cœur, de son ravissement lumineux, ce même ineffable spectacle vers lequel, tout bambin, je me haussais au grenier en me juchant sur une caisse. Mon exil vers l'ouest ne m'avait jamais permis de me retrouver en face de ce sourire, car, enfin, le mot sourire est le seul qui convienne ici. Mon berceau ne fut qu'un sourire, et mon père et ma mère et les montagnes. Et, sans doute, parce que je fut ainsi enveloppé de ces lignes doucement incurvées qui font les lèvres joyeuses pareilles aux Pyrénées ensoleillées, tout au long de la vie ce qui m'a le plus impressionné dans les physionomies c'est le sourire. Je les ai tous retenus. Celui, ai-je dit, de ma mère : il porte en lui un désir du Ciel. Et celui de mon père qui répandait un charme orgueilleux et susceptible. Et celui de ma sœur, sur une bouche qui n'a jamais menti. Et celui de la vieille Marie, la servante dévouée à mon enfance, un sourire triste et pareil aux fentes des pauvres métairies. Et le sourire de ma grand'tante Clémence, la huguenote inspirée, sourire si pâle, si grave, qu'il le fallait saisir comme un frisson dans l'air. Et le sourire de mon foyer bien-aimé, la mère et les petits, qui ne font qu'une seule flamme. Et le sourire des jeunes filles aux joues rondes qui y creuse des tourbillons comme d'une eau agile. Et le sourire des brunes ovales qui bande leur nez comme un arc. Et

le sourire de cette Clarisse morte, exposée à la grille du chœur, ce sourire qui était éclairé par la lumière éternelle et qui laissait mes petits muets d'admiration.

C'est donc non loin d'Assat, d'une hauteur située sur la petite commune de Nousty, que me fut donnée cette grâce de voir s'inscrire dans le ciel le sourire de mon enfance.

Ce plaisir n'est pas le seul que m'aient fourni, à cette époque, mes séjours auprès de mon oncle mexicain et de ma tante. J'ai dit que ma vie ne différait guère à Assat de celle que je menais à Orthez à la saison de la chasse. Mais leur villa offrait plus de confort que le vieux logis de la rue Saint-Pierre, aussi exposé, mais moins étanche, que l'arche de Noé. J'occupais maintenant chez eux la chambre située au-dessus de la terrasse, au deuxième, et non plus la pièce bleue du premier étage où, dans un soir tombant des grandes vacances, cinq ans plus tôt, mon pipeau avait rendu le son que depuis si longtemps je cherchais. Mais ce changement de lieu, quel qu'en fût le motif domestique, n'était point pour me déplaire, car il m'isolait de tout et de tous aux moments que je désirais. Je me levais, en été, à six heures. Je me plongeais dans l'eau froide au saut du lit. Je prenais mon fusil, je sifflais Flore et je gagnais les champs par le verger où je buvais avec délices le jus encore acide des rainettes que je mâchais. A travers les maïs et les millets ruisselants, je suivais ma chienne. La rosée avait vite fait de pénétrer jusqu'à ma peau, mais il n'y a que les premiers pas qui coûtent, et le soleil allait bientôt me réchauffer. Je m'avançais comme un héros des *Mille et une nuits*, dans la contrée des diamants. Du rose et du bleu tremblaient partout en gouttes qui, sous les arbres des bordures, me dégoulinaient dans le cou, glissaient jusqu'à l'échine. Des tourterelles surprises s'enfuyaient hors de portée, me laissant un moment dans cette déconvenue irritante que connaît tout chasseur. Mais bientôt la queue de Flore frétillait. Si basse sur pieds que fût la bonne bête, elle semblait se raccourcir et ramper. Soudain, aussi immobile qu'une borne, son museau pareil à une embouchure de hautbois dressée légèrement, elle arrêtait. Et, brusquement, le vol rapide, et comme membraneux, d'une caille rasait les cimes des maïs, laissait entrevoir quelques secondes la pointe des ailes incurvées jusqu'à ce que mon coup de feu l'abattît ou la manquât. Et, dans ce dernier cas, Flore et moi nous nous dirigions

vers la remise pour aller relancer l'oiseau sur quelque carré de trèfle, ou sous quelque feuille de citrouille belle comme une fable de La Fontaine. Mon carnier s'emplissait assez vite, surtout quand les rayons commençaient de dissiper la rosée, qui n'est point favorable à la quête. Parfois un râle de genêt s'enlevait péniblement avec l'allure de ces oiseaux que les Égyptiens gravaient sur leurs obélisques. Il allait souvent rejoindre les cailles. Lorsque je n'emportais pas mon déjeuner, je rentrais à la villa vers dix heures et demie, quitte à reprendre l'après-midi mes vêtements de chasse trempés d'eau et de sueur, et que je séchais rapidement grâce à un bénéfice encore de ma nouvelle chambre. Au-dessous de l'une des fenêtres, le toit de la terrasse s'étendait, et j'y disposais mes effets. Le soleil de juillet, réfracté par la tôle, avait vite fait de les moruefier. Je descendais et faisais honneur au déjeuner toujours succulent, dont la préface était de tout petits melons à chair verte dont le délicieux fondant nous préparait à celui, d'autre sorte, de minuscules canards japonais, couleur de neige, et qui avaient longtemps peut-être rêvé sur l'eau du lac. Après ce repas, je remontais dans mon appartement pour y écrire quelques vers ou quelques lettres. Et puis je redescendais sur la terrasse souvent envahie par des visiteurs que le train de Pau avait déposés à quelque cent mètres, sur le quai de la lilliputienne gare d'Assat. Toutes ces personnes, avant qu'elles montrassent patte blanche au concierge, avaient été repérées par ma tante et mon oncle mexicain grâce à la lunette.

Sur cette lunette il faut que je m'explique, dussé-je être trouvé bien ennuyeux par des confrères qui s'irritent que je puisse intéresser tant de lecteurs par des détails aussi futiles, aussi personnels surtout, ce qui marque évidemment beaucoup de fatuité de ma part.

Je dis donc, ou j'allais dire, que cette lunette est la plus extraordinaire que j'aie vue. N'étant jamais allé dans un observatoire, je n'ai aucune idée, sinon par les journaux illustrés, des fantastiques instruments dont les Flammarions se servent. Mon oncle, qui était multi-millionnaire, avait dû payer fort cher ce canon de cuivre qui, je m'en souviens, portait en exergue le nom de *Secrétan*. Si on ne m'avait assuré que ce canon n'était qu'une lunette, aussi bien tiendrais-je pour ceci qu'elle était ce tube magique d'un conte

oriental, et qui permettait de distinguer tout ce qui se passait de par le monde. Y mettais-je l'œil, au hasard, je demeurais stupéfait. Sans que je susse dans quelle contrée cela pouvait exister, je distinguais d'abord un plat d'épinards, plus ou moins trouble, qui bougeait avec quelques vagues taches au milieu. Ces taches prenaient corps et devenaient des ouvriers dans une vigne dont l'un vaquait à un besoin, un autre dormait, un autre embrassait une fille. Pour peu que je déplaçasse, de quelques millimètres, l'appareil sur son pivot, j'apercevais une longue avenue où l'on eût dit que se célébrât une noce. On se serait cru chez Gamache, mais aussi bien dans la planète Mars. Et j'avoue que j'éprouvais, pour cette soi-disant lunette, un respect mêlé de terreur, un peu semblable à celui que doit ressentir un naturel de la côte d'Ivoire en face d'un fétiche inconnu. Cela est si vrai que, depuis la mort de mes chers oncle et tante, je n'ai jamais osé demander à mes cousines ce que cette déesse est devenue, *car elle a disparu de la terrasse* où parfois on la soumettait à l'humble besogne de distinguer le nez de M. de Perrussy de celui de M. Roussille.

Si, l'après-midi, je n'allais pas chasser à nouveau, je m'asseyais sur cette vaste véranda que commandait sur son affût cette mitrailleuse occulte. Mon oncle, toujours botté, fumait sa sempiternelle cigarette, assis sur une chaise d'un cuir splendide rapporté de Mexico. Il prenait peu de part aux conversations, perdu qu'il était dans les fumées de la nicotine qui lui rendaient sans doute, comme en songe, les campements des Indiens dans la forêt, l'incendie de la Vera Cruz bombardée. Mes cousines faisaient circuler des rafraîchissements, ce qui me permit, un jour que je faisais l'aimable avec l'une d'elles, d'avaler à moitié une abeille dont le dard faillit me faire mourir de douleur. L'école romane aurait fait là-dessus un beau sonnet.

Qui ne prenait point, à proprement parler, de rafraîchissements, si l'on excepte le vin de Porto, était un notaire honoraire qui fréquentait chez mon oncle à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il avait toute sa tête, et même coiffée d'un léger chapeau canotier, s'appelait M. Minvielle et confessait publiquement, avec fierté, n'avoir bu de sa vie la moindre goutte d'eau. Pour nous prouver que cette hygiène ne lui avait causé aucun trouble, pas le plus léger tremblement, il chargeait de cendrée un pistolet dont il foudroyait les oiseaux

qu'il tirait au vol. M. Minvielle possédait la prairie la plus belle que j'aie foulée. Que de fois Flore et moi, nous avons essayé d'y lever des râles récalcitrants et plus confiants dans leurs pattes que dans leurs ailes ! J'ai ouï dire que M. Minvielle possédait en un coin de ces épais herbages, lorsqu'il était jeune, un pavillon de chasse qui n'abritait peut-être pas que des miroirs à alouettes. Plein de tact, quand vint pour lui l'âge mûr, il le fit démolir. Il renonça à Satan et à ses œuvres, mais non point à ses pompes si l'on entend par celles-ci de beaux siphons d'où coule à flot le jus des treilles.

Une Russo-Anglaise, Mlle Docha Welley, venait parfois passer l'après-midi avec mes cousines. Je me souviens d'elle, non pas tant pour son extrême grâce, qu'à cause de son père, un de ces Anglais à la Lloyd George qui avait loué une ruine à côté. Il chassait, mais sans beaucoup s'écarter du village. Un jour que mon oncle roulait une cigarette au bord de la pièce d'eau, il reçoit du père de Docha, en plein visage et par-dessus la haie, une charge de plomb à peine amortie destinée à une caille. Tout autre que mon Mexicain se fût ému. Il me dit simplement : « Peuh ! quand nous étions jeunes, nous nous amusions à nous tirer dessus avec un revolver. Nous parions avec nos capes. » M. Welley, qui s'était rendu compte de sa maladresse relative par les exclamations que j'avais poussées, usa, pour s'excuser, d'un procédé bien britannique. Il rendit visite à mon oncle dans la soirée pour lui montrer la caille qui, le matin, avait failli être la cause du sinistre. Mais il ne la lui offrit pas.

Presque dans le même temps, j'eus un second exemple de cet état d'âme, propre au Royaume-Uni, et qui me fait me demander si son peuple, malgré son apparente gravité, ne vise pas au sarcasme le plus bouffon, même dans les circonstances tragiques. Voici le fait.

J'ai parlé de cette sorte de guerrière qu'avait épousée mon ami Hubert Crackhanthorpe. Dès les premiers jours de leur mariage, elle et lui vinrent s'installer aux environs d'Orthez dans une villa que j'avais louée pour eux. Nous voilà battant la campagne tous quatre, je dis tous quatre parce que Charles Lacoste était avec nous. On cueille des iris, on s'amuse d'une chèvre qui broutait comme de l'herbe le tabac de Virginie, on pique-nique, et, naturellement, on prend le thé. Plutôt mourir que de n'avoir pas sous la main, à cinq heures, où que l'on soit, sa bouilloire et

sa lampe à alcool ! C'est ce dernier ustensile qui faillit causer un affreux malheur. Nous étions, Hubert et moi, à quelque cinquante mètres de sa femme, au bord du gave, quand nous la voyons se rouler à terre et l'entendons pousser des cris déchirants. Lacoste qui est avec elle a l'air de lui porter secours. Nous nous précipitons. L'esprit de vin a fait exploser la lampe que Mme Crackhanthorpe était en train d'allumer et lui a brûlé horriblement les yeux. Je soulève les paupières et ne distingue que deux ampoules sanguinolentes. Pour comple de malheur, nos chevaux s'étant détachés, il nous faut regagner Orthez dans une carriole de fortune que nous louons à prix d'or. Le médecin nous rassure, crève les poches d'eau que la brûlure a formées, et condamne la victime à un mois de chambre obscure. Après quoi elle recouvra la vue. Mais voici la psychologie d'outre-Manche :

Hubert Crackhthorpe écrit, dans l'anglais le plus pur, au marchand qui, à Londres, lui avait vendu la dangereuse lampe. Il lui conte le drame. Il lui explique, afin d'éviter d'autres accidents, que cette lampe est d'un modèle défectueux qui permet à l'alcool de se répandre au dehors, de communiquer le feu à l'intérieur, de transformer en projectile le cylindre de métal qu'entoure la mèche. Conclusion : le nouvel Aladin répond à Crackhanthorpe, non en s'excusant, mais en lui envoyant une lampe d'un modèle absolument identique.

Durant les semaines qui suivirent cet accident si pénible, Lacoste et moi, nous nous rendions souvent chez nos amis, à neuf kilomètres d'Orthez. Lorsqu'il n'y eut plus de complications à redouter pour les yeux de la jeune femme, notre calme intimité reprit. Dans cet acide parfum de tabac blond et de cuir qu'exhale la vie anglaise, nous lisions les poètes : Shakespeare, Keats, La Fontaine, Mallarmé. Hubert Crackanthorpe voulut profiter du grand bruit que l'on menait autour de sa première œuvre, *Wreckage*, pour me faire connaître.

Il comprenait à merveille, et sans l'effort qu'il a fallu à certains Français déformés par des pions, les poèmes que déjà Lacoste et Clavaud avaient lus, et que je lui avais confiés. Il marquait en mon avenir poétique une foi absolue. Il me pressa tellement qu'il triompha jusqu'à un certain point de ma résistance : je l'autorisai à faire un petit choix

parmi mes vers et, non pas à les livrer à un éditeur, ce qu'il eût voulu, mais à en former une mince plaquette blanche, imprimée à Orthez, chez Goude-Dumesnil, limitée à cinquante exemplaires, hors commerce. Il exulta et fut charmant, et je le vois encore qui, pour fêter le petit livre, grimpait avec l'agilité d'un écureuil dans les chênes sous lesquels nous allions dîner, pour y suspendre autant de flambeaux que je lui avais laissé publier de poèmes.

En repassant par Paris pour regagner Londres, il laissa chez Stéphane Mallarmé, qui l'admirait et qu'il prisait fort, quatre de mes plaquettes. Il serait oiseux et déplaisant de revenir sur le mouvement qui se produisit autour de ces quelques poésies d'un provincial tout à fait inconnu dans ce milieu très averti. Je n'insiste que pour marquer ma reconnaissance à ceux qui, malgré des conceptions d'art un peu différentes des miennes, me tendirent les premiers la main. Quelle camaraderie, quel désir d'obliger autrui, quelle joie de rencontrer une œuvre qu'ils pussent admirer chez ces trois hommes : Stéphane Mallarmé, Henri de Régnier, André Gide ! Le premier m'écrivait une lettre qui me donnait pleine assurance d'être compris de quelques-uns ; le deuxième faisait en sorte que le *Mercure de France* me fît connaître ; et le troisième, André Gide, n'hésita pas à me proposer les quelques fonds que je n'avais point et que nécessitait l'édition d'une prochaine plaquette : *Un Jour*.

Mais avant que parût ce recueil chez Valette, un ami obligeant, à qui j'avais servi quelque peu de secrétaire, Arthur Chassériau, obtint d'Ollendorff qu'il éditât de moi quelques poèmes anciens et nouveaux qui parurent en une plaquette couleur de rose. Il fallut et la fortune de Chassériau et l'autorité de Pierre Loti pour me faire accepter par le lecteur préposé à la lecture des manuscrits, un nommé Pierre Valdagne qui, ayant pris connaissance de mon œuvre, laissa pendre sa cigarette au bout d'une moue dédaigneuse. Contraint et forcé par ses patrons d'en passer par la volonté de mes protecteurs, il avait choisi, sans doute pour me brimer, cette couverture rose où était reproduite une sorte de vignette comme on en voit sur les feuilles de papier timbré. Elle représentait une dame assise qui, d'une main, soutenait son front accablé de science, et, de l'autre, pointait son compas sur une mappemonde. Elle aurait pu être la femme de Victor Considérant. Bien que je ne sois point

amateur de curiosités, je pleure aujourd'hui cette illustration du comique le plus achevé, que je demandai humblement à Pierre Valdagne de faire sauter.

Cette publication me valut d'entrevoir Pierre Loti, à Biarritz, chez Arthur Chassériau. Aujourd'hui que j'ai renoncé à toute ambition, parce que ma voie ne saurait plus être décemment celle du maquis officiel, et parce que je n'ai besoin du suffrage d'aucune célébrité, je renouvelle au plus émouvant des écrivains l'admiration que je lui marquais déjà en mes vingt-cinq ans dans la préface de la plaquette que fit tirer Crackanthorpe à Orthez.

Pierre Loti pouvait avoir quarante-quatre ans à l'époque où nous en sommes. Je l'ai vu cette seule fois, mais son image demeure bien vivante dans mon souvenir. Comme il parlait fort peu, j'ai retenu ses moindres phrases. A table, il ne dit rien sinon qu'il désirait lui-même faire un point à l'uniforme qu'il allait revêtir pour la soirée que l'on donnait en l'honneur de la reine Nathalie de Serbie et de son fils Alexandre : une patte s'était détachée. Il me demanda de lui lire un poème de moi où il était question d'un antique voyageur, poème dont il avait pris connaissance avant son départ pour la Galilée, et qu'il avait retenu. Il donna des ordres pour que le lendemain, au réveil, on lui apportât une tasse de lait pur et un œuf cru. Puis il alla s'habiller. Quand il redescendit vers dix heures, il avait remplacé son complet gris par un uniforme tellement chamarré de décorations que cela n'était plus ridicule du tout. Il avait l'air, tout en noir, la main sur la poignée de son sabre précieux, de l'un de ces guerriers japonais chantés par les Parnassiens et qui ressemblent à des crustacés ornés de pierreries. Son long nez ressortait entre les pommettes peintes et, dans ses yeux ronds et larges, un abîme s'ouvrait sur je ne sais quelle profonde nuit. Ils reflétaient la compassion et la crainte, et faisaient oublier le nuage de fard. Le col roide, il demeurait immobile ou, s'il marchait sur ses hauts talons, c'était d'une manière mécanique et précipitée. Il me fit une allusion à sa jeunesse, à sa vie pauvre au temps d'Aziyadé. Un regret lointain, infini, pleurait dans sa voix.

Pour cette soirée mondaine, l'une des quatre ou cinq que j'ai acceptées dans mon existence, on avait mobilisé une dizaine de jeunes gens chatnoiresques, aux Lavallières démesurées, qui projetaient sur un écran, en ombres chinoises,

quelques pages de Loti et poèmes de moi. Je distinguais, sur la toile, ma propre silhouette et celle de ma bien-aimée à mon bras. J'avais l'air dans cette fantasmagorie, éclairée par un phare, d'un renard mouillé par le gel. Le lendemain, les pauvres organisateurs, dont l'un est devenu un grand artiste, m'avouèrent qu'ils en étaient de leur poche, et ils en voulaient d'autant plus au maître de la maison qu'on les fit luncher à part vers deux heures du matin. Ils ne se sont jamais doutés que c'est leurs cravates qui leur avaient joué la moitié de ce mauvais tour. Quant à Loti, il repartit après s'être plaint amèrement de ce qu'en France il ne pût continuer à porter le costume de Bédouin qu'il avait vêtu dans le désert et qu'il trouvait fort beau.

Je ne fis pas long feu dans le monde, possédé que j'étais et que je suis par l'amour de la solitude et par cet instinct de la conservation qui m'a toujours guidé. J'ai compris de bonne heure que rien n'est plus néfaste à un jeune homme que les muses de salon qui veulent lui apprendre à décrocher et à raccrocher ses ailes. Je sais des poètes, parmi les plus grands, qui recherchés par elles à cause de leur gloire naissante, puis bientôt quittés, sont morts avec candeur.

A la suite de cette séance amusante et instructive, donnée au bord du lac Marion qui reflétait mille feux, je ressentis l'impérieux besoin d'aller passer quelques jours auprès du plus rural de mes amis, Charles de Bordeu, à Abos. Je lui avais été présenté à Orthez, durant l'une de ces crapuleuses courses de vaches que j'ai décrites.

Imaginez-vous un petit homme ressemblant tout à fait à ce personnage que l'on trouve dans les boîtes d'escamoteurs et qui répond, je ne sais pourquoi, au nom de Jean de la Vigne : des cheveux brossés en arrière, un nez rond dans un visage vermeil, les bras croisés comme Napoléon. Pour répondre à mon premier salut, Bordeu enleva son chapeau melon qui, orné d'une plume de bécasse, ressemblait à un couvre-chef italien. Il portait si fièrement la tête qu'il s'en fallait de peu que la moustache en croc, au-dessus du court menton rasé, ne prît la place de la coiffure. Il tenait obliquement, entre le pouce et le médius, une canne armée. Son accent était solennel. Je l'emmenai chez moi en compagnie d'Émile Pétriat, le membre du Cercle qui ressemblait à don Quichotte. A peine introduit dans ma chambre, Charles de Bordeu, qui semblait avoir avalé Durandal, sonne du cor.

Je veux dire qu'après s'être placé debout devant une commode, il me récite quelques pages d'une prose pleine, majestueuse, poétique au possible, rendant le son des cloches les plus graves. C'étaient les bonnes feuilles de *Maïa.*

C'est donc chez ce campagnard de bonne lignée, et qui partageait tous mes goûts, même celui que j'ai toujours eu pour Alfred de Musset dont il récitait *les Nuits* avec une pompe amusante, que j'allai oublier l'habit rouge d'Alexandre de Serbie. Son vieux petit château à tourelle ne dominait plus maintenant, comme quand j'y pénétrai pour la première fois, la torride plaine de juillet, mais les bruns labours parsemés de lames de glace, et la girouette était enrouée. Aussi poursuivîmes-nous ensemble au long du gave et de la Baïse les canes-grises et les cols-verts.

Charles de Bordeu est l'un des hommes qui m'a le plus appris à vivre. Il avait connu l'infortune, la misère même, les sollicitudes d'un fils pour la plus malheureuse et la plus aimée des mères. Mais il était resté serein, l'âme inclinée vers je ne sais quelle philosophie optimiste et généreuse. Aujourd'hui il vivait seul, avec deux antiques servantes, dans ce nid à chouettes où souriait au printemps, sous les fenêtres, un arbuste aux rameaux roses et rampants dont j'ignore le nom et que les siècles passés avaient sans doute oublié là. Mes nerfs, quelque peu ébranlés encore, étaient à l'épreuve dans cette ruine. Mais il y faisait si bon à la tiédeur de cette amitié de frère aîné, malgré l'averse qui, parfois, traversait la toiture aux ardoises disjointes, et venait me vriller le nombril au milieu de la nuit ! Et ce n'était pas tout : dès l'aurore, s'il faisait beau, j'étais réveillé par le coq des sœurs filandières, les poules venaient picorer dans ma chambre les semences tombées du grenier par les fentes, un pigeon s'introduisait par un châssis dont manquait la vitre. Tout cela me donnait quelques sursauts, de l'humeur noire, mais toujours un soleil intérieur se levait avec Bordeu. La vieille Marie nous servait un lièvre ou des cailles, sinon du confit de canard, le vin rose était gai comme une jeune fille et, en août, je me plongeais dans le torrent, me balançant aux branches souples des aulnes, et je parfaisais ma guérison sans bien m'en rendre compte.

C'est à Bordeu que je dois encore cette grande joie d'avoir fait la connaissance d'Henri Duparc dont la précieuse amitié n'a jamais décliné pour moi. Le génie le plus limpide de la

musique française durant ces dernières années, habitait alors, à huit kilomètres d'Abos, une maison située sur une hauteur d'où l'on embrassait le plus beau des paysages, entre cent autres qui, dans cette région privilégiée, enivrent la vue, l'esprit et le cœur. La propriété s'appelait *Florence*. Elle était sise à Monein. Duparc, dont la nostalgie avait essayé de plusieurs refuges, paraissait avoir trouvé là le bonheur auprès de sa femme, intelligente et attentive. Il y est demeuré plusieurs années, fuyant Paris et la gloire, enveloppé de solitude, tout heureux d'avoir rencontré un ermite de sa sorte dans ce voisin, de race comme lui, qui lui lisait sa prose et qui savait causer. Je fus admis tout de suite dans cette intimité de Duparc qui, dans son cœur, ne me sépare plus de Bordeu. Celui-ci, villageois magnifique et sans complications, saisissait moins que je ne le faisais les symptômes de ce mal mystérieux dont l'âme de notre illustre ami était atteinte. De ce mal, il n'apparaissait rien à l'extérieur chez ce fort Lorrain aux yeux bleus, au teint rosé, à la forte carrure, et rien ne le révélait non plus dans cette puissante compréhension, dans cet équilibre des facultés critiques, dans ce don de s'exprimer, dans la grâce de l'éclat de rire demeuré juvénil. Il y a ceci : que les sens spirituels, en prenant chez Duparc une importance qu'ils n'acquièrent que chez les mystiques, ont peu à peu affaibli les sens matériels sans que rien chez ceux-ci indique une lésion. C'est au moment que le regard de Duparc s'est recouvert d'une ombre qu'il a peint, soi-disant en amateur, des toiles d'une telle clarté que je n'en sais pas de plus angéliques. Il ne les voyait pas en les composant. Et, pour ce qui est de l'harmonie, s'il s'est tu en ces derniers temps, c'est que l'ancien petit garçon que Franck prenait à part pour lui jouer *les Béatitudes*, passé maître à son tour, a entendu de telles voix dans les Cieux qu'il a jugé impossible et vain de les rendre.

Quelque souffrance qu'il ressentît quand je l'approchais à Monein, il s'efforçait de n'en pas ennuyer ses amis et, si on lançait quelque trait dont on pût s'égayer, surprenante était sa jovialité. Il était catholique, et saint homme pardessus le marché. Mais il n'était point de ces bilieux collets-montés, de ces dévots constipés qui représentent notre religion comme une école d'ennui, de marasme et de pharisaïsme. J'ai mangé chez lui des jambons moulés, aux fines

herbes, qu'il découpait savamment et qui étaient de pures merveilles, arrosés de vins les plus délicats. Duparc parlait avec tendresse des amis dont il demeurait éloigné parce qu'ils habitaient Paris, des Henry Lerolle, des Ernest Chausson, des Vincent d'Indy et des Charles Bordes. Ces deux derniers le vinrent voir à Monein où l'on faisait une musique de sourd dans la sémillante compagnie de Francis Planté. Dès que l'auteur de la *Vie antérieure* nommait Franck, sa voix prenait un ton de vénération filiale. Il contait sur son maître bien des anecdotes, toutes empreintes de joie, d'humilité, de pauvreté, plus touchantes les unes que les autres ; et sur Wagner aussi, mais dans un autre esprit ; et sur Villiers de l'Isle-Adam auquel il avait prêté quelque argent à Bayreuth, et qui l'avait accosté, deux ans après, pour lui dire qu'il ne pouvait, hélas ! le lui rendre, mais qu'il n'oubliait point ce bienfait.

Heureux moments du passé ! Nous prenions, Bordeu et moi, par la route qui partageait un bosquet dont l'odeur, jamais nous n'avons su pourquoi, était de bois de rose ; nous arrivions d'assez bon matin chez notre commun ami qui nous tendait les mains dans ce clair cabinet d'étude où s'alignaient sur la cheminée tous les calibres et je pense tous les timbres des clarines pyrénéennes.

La gaieté de Duparc était stimulée par les faits et gestes que je lui rapportais d'un de mes amis, ancien condisciple de Bordeu, nommé Christian Cherfils, d'un grand cœur, d'une intelligence et d'un savoir universels, mais d'une excentricité encore supérieure à toutes ces qualités. Il était, alors comme aujourd'hui, à la recherche d'une religion, et cette science que j'ai dit qu'il possédait, lui en favorisait le changement : lorsque je lui fus présenté, par mon ami Eugène Rouart, à Pau, dans cette villa Saint-Hubert encombrée et ornée de tableaux du plus haut goût, Christian Cherfils cultivait le confucianisme. Bel homme, fort distingué de manières, assez anglais de type, il taillait alors sa barbe blonde de telle façon qu'elle avait l'air faite de filaments de bambou, et qu'elle prenait cette forme yatagan habituelle aux philosophes chinois de l'antiquité. Il ne s'exprimait qu'en souriant, par sentences, en élevant les bras en arc de cercle, les index en crochet au niveau de ses tempes. A table, il plaçait en face de lui une statue du fameux législateur du Céleste Empire, découpait sa viande

en long, et non pas en large, et déclarait par exemple à sa belle-mère qu'il fallait inaugurer le culte de la beauté en coiffant les gens chauves avec des carapaces de tortues. La pauvre femme enrageait fort, d'autant plus qu'il ne souffrait pas qu'on tînt jamais son paradoxe pour une plaisanterie. Quelques mois après, je le retrouvais disciple de Swedenborg. Il voyait partout le paradis sur la terre, et ne pouvait pourtant me cacher son impatience de se rendre promptement à Paris afin d'y être présenté à un groupe de swedenborgiens dont un correspondant lui avait révélé l'existence. Il part pour la capitale, entre en rapports avec la secte en question. On l'invite aux suprêmes joies qui consistaient à s'en aller manger du saucisson, le dimanche matin, le derrière dans l'herbe humide. Ce délicat eut vite soupé du régime, lui qui ne souffrait pas qu'un turbot mort franchît le seuil de sa cuisine. Il se rejeta alors du côté d'Auguste Comte, rêva l'utilisation de la société tout entière, voulut employer les aveugles à faire de la musique dans la chambre des jeunes mariés. Après quelques déceptions philosophiques, Cherfils se tourna vers Bertrand, dont je connais la délicieuse petite-fille, et pensa que l'on pourrait fonder un culte avec les découvertes mathématiques de l'illustre savant. Celui-ci voulut le dissuader, ce qui n'alla point sans discussions fort véhémentes de part et d'autre. Un jour enfin, du plus loin qu'il me vit venir, Christian Cherfils me cria : « J'ai collé Bertrand ! »

Avec de telles histoires je distrayais Duparc.

Nos agréables réunions à Monein prirent fin. Duparc pensa qu'un autre climat lui serait plus favorable et, durant quelques années, il se fixa sur le bord du lac de Genève. Là, il jetait du pain aux mouettes, plaintives comme sa muse. Ensuite, il erra. Il vit aujourd'hui dans la plus banale des petites villes où tous l'ignorent.

Son départ nous fut un grand vide, et le chasseur que je suis demanda encore une fois à la campagne, non point l'oubli d'une personne chère, mais, au contraire, de la lui rendre aussi présente que possible par la solitude évocatrice d'amis.

L'automne m'accueillit de nouveau, et, avec une passion que l'âge n'a pas émoussée, je traquai la bécasse. De novembre à mars, grâce à cet oiseau charmant, j'ai absorbé

par tous les pores la brume, la pluie, la neige et le soleil. En écrivant ceci, je ressens la lourdeur à mes pieds des terres argileuses, et le frisson qui me saisit lorsque, ayant pris mal mon élan, ou retenu par une ronce, je chute au milieu d'un ruisseau. Je vois les espaces de lumière que le taillis laisse filtrer, Flore sur une lisière moussue, les lacets qu'elle décrit, son arrêt brusque. Le doigt sur la détente, j'attends le départ du gibier. Mais celui-ci fuit plus loin sans se lever, et la chienne le suit longuement, prudemment, et s'immobilise à nouveau. Ici, il y a un pied de petit-houx avec des baies de corail, là un aulne fraîchement taillé, plus loin un petit marécage. Et soudain, à mes pieds, la bécasse ! Elle s'est enlevée, j'entends le frappement si particulier de ses ailes dans l'air, j'épaule, j'hésite un moment, mon point de mire va et vient à cause des branches qui gênent le tir, puis je profite d'une lacune, et j'entends la détonation, suivie de la dégringolade de ce bouquet de feuilles mortes que Flore me rapporte aussitôt.

FRANCIS JAMMES.

(La fin au prochain numéro.)

Un créateur de l'Opéra-Comique (1)

Monsigny

Monsigny, l'auteur du *Déserteur*, est généralement tenu pour l'un des créateurs du genre « opéra-comique ». Cette idée est exacte, mais il faut la préciser.

Qu'est-ce qu'un opéra-comique? Une définition, qui se présente presque d'elle-même, consiste à répondre : c'est une comédie où les mêmes acteurs chantent et parlent tour à tour.

Cette simple phrase, qui semble bien innocente, contient en germe toute une longue guerre. Une guerre peu sanglante, heureusement, mais qui dura plus d'un siècle.

Sous l'ancien régime, l'Opéra avait le privilège exclusif de représenter, à Paris, des spectacles avec musique. Il tenait fermement à son privilège, il était fort jaloux de marquer, par la musique et par la pompe du spectacle, sa suprématie sur tous les autres théâtres; il ne tolérait un peu de chant ou de musique sur les autres scènes, qu'avec les réserves les plus expresses, des restrictions toutes draconiennes et, le plus souvent, une redevance. Voilà le fait brutal, inéluctable, la loi, puisque c'était un privilège accordé par le roi, c'est-à-dire l'équivalent légal d'un titre de propriété par lequel la justice peut être saisie et mise

(1) Dans cette étude j'ai utilisé, entre autres ouvrages, ceux de MM. Cucuel, La Laurencie, P. Lasserre, Teneo, Tiersot, et un article de Berlioz (*Débats*, 1843).

en action, — voilà la nécessité permanente qui domine la vie musicale au théâtre sous l'ancien régime : il y aura de la musique à l'Opéra, de par le roi, mais il n'y en aura pas ailleurs. Or, il y avait d'autres théâtres, il y avait d'autres musiciens, il y avait des acteurs ou des directeurs qui voulaient faire de la musique, et vivre grâce à elle : d'où la lutte contre l'Opéra.

Mais, sous un régime absolu et qui donne sa faveur (comme tous les régimes) aux cantatrices, danseuses et autres divinités, comment lutter contre l'Opéra?... On ruse, on transige, on s'ingénie, on plaide contre lui, ou bien on le raille, on tâche d'ameuter les rieurs contre ce suzerain de la musique, on va même jusqu'à persifler les grands ou le pouvoir royal... Voilà un jeu dangereux.

Des comédiens italiens, vers 1660, s'établissent au Palais-Royal : c'est la troupe de Scaramouche, dont les représentations alternent avec celles de Molière. Ce qu'ils jouent est un mélange de prose et de vers, de paroles et de chant. Parfois des comédies; parfois des pièces à tiroirs, où des scènes épisodiques se succèdent sans autre lien que l'actualité du jour, sont déjà l'équivalent de nos modernes revues de fin d'année. Or, l'attrait de semblables fantaisies, c'est d'être satiriques... Et à qui s'attaquent-elles volontiers? A leur ennemi naturel, c'est-à-dire à l'Opéra. Non seulement elles se servent d'airs populaires, sur lesquels on dispose des paroles de circonstance (et ces airs sont appelés des *vaudevilles*); — non seulement elles utilisent quelques airs composés exprès pour elles, — mais encore elles empruntent au répertoire même de l'Opéra les airs les plus célèbres en leur donnant des paroles moins austères; et cela c'est ce qu'on appelle alors une *parodie.*

Pour se produire en biaisant avec le draconien privilège, de semblables comédies étaient le résultat d'innombrables intrigues et de tout autres comédies. Mais c'étaient encore les années rayonnantes de Louis XIV : on daignait s'amuser des lazzi des comédiens italiens.

Les années passent. Le Roi-Soleil s'assombrit... En 1696, ces bateleurs reçoivent un premier avertissement. Toute l'année ils refrènent leur verve. Mais les voilà qui osent, dans *la Fausse Prude*, railler Mme de Maintenon : au lendemain de la première représentation, ils furent congédiés.

L'esprit n'est pas une chose qu'on supprime en France :

traqué ici, il renaît là sous une autre forme. Il y avait alors deux foires, où des acteurs donnaient divers spectacles : l'une, entre Saint-Sulpice et Saint-Germain-des-Prés, était la Foire Saint-Germain ; l'autre, à l'emplacement actuel de la gare de l'Est, était la Foire Saint-Laurent. Voilà donc les comédiens de ces deux foires qui reprennent ce que la troupe italienne avait dû interrompre. Et c'est pour eux que Lesage, l'auteur de *Gil Blas*, écrivit tant de comédies, tant d'opéras-comiques. Ses dix volumes de comédies ont pour titre : *le Théâtre de la Foire ou l'Opéra-Comique;* et une curieuse gravure, dans le sixième volume publié en 1730, mérite de nous arrêter. Elle est précisée par la légende suivante, dont il faut méditer tous les termes : « La Muse de la Comédie rassemble la Poésie, la Musique et la Danse, pour composer ses petits divertissements sous le nom d'opéra-comique. »

Ainsi, à cette date sinon auparavant, le genre *opéra-comique* a reçu ses caractéristiques principales. A la suite de la lutte contre l'Opéra, et comme pour être l'antithèse des fastueuses tragédies de Lully (et bientôt de Rameau), il choisit des sujets dans la vie commune, bourgeoise, et non plus dans les aventures empanachées de l'antiquité ou de la mythologie, — il bannit les cérémonieux, les empesés récitatifs, et recourt aux scènes en dialogue parlé, — enfin, il s'essaye, il va s'essayer à faire chanter une musique plus simple, allégée, plus familièrement expressive, où les épisodes accessoires, tels que divertissements, entrées, orages, tempêtes, levers de soleil en crescendo et couchers du même soleil en decrescendo, seront réduits à des proportions plus aimables, — une musique, en un mot, qui ne soit plus celle de la tragédie en perruque, des rois brandissant leur sceptre de bois doré ou des divinités apparaissant derrière des flammes du Bengale, mais bien la musique convenant à des sujets qui semblent pris dans la vie de tous les jours, à des bourgeois de Paris ou à des paysans de la campagne, à un forgeron qui frappe sur son enclume, à des laboureurs revenant des champs, à une jeune bergère que rencontre un gentil seigneur (et vous pensez bien ce qu'ils se disent), ou encore, comme dans le *Tableau du mariage*, à M. et Mme Pépin, qui se disputent tellement que leur fille ne veut plus se marier..., mais elle se mariera tout de même à la fin de la pièce, car c'est là de l'opéra-comique.

Donc, autour de 1730, le genre opéra-comique était élaboré ; de nombreuses œuvres s'étaient déjà présentées au public. Des auteurs comme Péron, Panard, Le Sage avaient combiné d'excellents livrets... Pour créer des œuvres viables, il ne manquait plus que des compositeurs heureusement doués.

*
* *

De petites partitions, non sans agrément, avaient été données déjà. Telles, *la Pénélope moderne*, *les Vendanges de Suresnes*, *les Trois Cousines* de Jean-Claude Gilliers ; telle *la Force de l'amour*, de Mouret ; tels encore *les Pèlerins de la Mecque*, de Philippe-Pierre Saint-Sévin. L'ingénieux librettiste Favart avait connu le succès avec *la Chercheuse d'esprit*, *Annette et Lubin*, *le Coq du village*, et autres « pièces en vaudevilles », mais peu agrémentées de musique qui leur fût propre. Les comédiens italiens, qui étaient revenus à Paris peu après la mort de Louis XIV, se partageaient la faveur du public avec les troupes d'opéra-comique de la Foire Saint-Germain et de la Foire Saint-Laurent. Mais aucune supériorité marquante et durable ne se révélait.

Tout à coup, vers 1750, les événements se précipitent. La *Serva Padrona*, de Pergolèse, donnée sans grand succès en 1746, est reprise à l'Opéra en 1752. Aussitôt on la porte aux nues. Elle était jouée par une troupe d'acteurs de l'Opéra-Comique italien, de l'*Opera-Buffa*, acteurs qu'on appelle, à Naples ou à Venise, *I Buffi*. A Paris, on imite ce nom en français et les voilà désormais appelés *les Bouffons*. En quelques mois, portés par la vogue, ils montent plus de dix pièces italiennes. On les prône, on les attaque ; à la cour, à la ville, leurs partisans, leurs adversaires forment deux camps irrités, irréductibles. Au théâtre, on se groupe comme pour un combat. Il y a le Coin du Roi, où l'on remarque d'Alembert : de ce côté on tient pour la musique de Rameau. Mais il y a le Coin de la Reine, où la musique italienne est défendue par Diderot, Grimm, d'Holbach et Jean-Jacques Rousseau.

Rousseau alors esquissait, ou même avait déjà écrit, son *Devin du village*. Aux spectacles des Bouffons, il retrouvait cette même musique qui l'avait déjà enchanté lors de son séjour à Venise. En octobre, il fait représenter *le Devin* à Fontainebleau. Le 1er mars suivant, *le Devin* triomphe à

Paris, et en novembre 1753, Jean-Jacques lance sa claironnante *Lettre sur la musique française*.

Certes, de nos jours, on peut faire de nombreuses réserves sur les idées de cette *Lettre* et aussi sur la valeur musicale du *Devin;* il n'en reste pas moins incontestable que la *Lettre* eut un retentissement prodigieux et que *le Devin* connut une longue et glorieuse carrière. Ce sont deux faits importants ; on ne peut les nier ni les négliger. Et tous deux, auprès des musiciens et gens de théâtre et plus encore auprès du public, ils servaient la cause des Bouffons, c'est-à-dire de l'opéra-comique contre l'opéra.

L'influence de la musique importée par les Bouffons, et surtout de la *Serva Padrona*, fut considérable sur les opéras-comiques. Elle les incite à se libérer des parodies et des scènes en vaudeville, c'est-à-dire des mélodies prises ailleurs, soit mélodies populaires ou mélodies d'opéra ; et elle propose des indications, des modèles, de ce que peut être alors une musique dans un théâtre de demi-caractère. Que faut-il surtout? de la variété, de la vérité, du mouvement, du naturel. On peut rompre avec la solennité, la lenteur, les développements du style d'opéra, et néanmoins avoir un style, parce que chaque moyen d'expression, rythme, dessin mélodique, et même couleur de l'accompagnement d'orchestre, sera parfaitement approprié aux sentiments mêmes des personnages.

C'est dans une telle fermentation d'idées que parurent, au théâtre de la Foire, *les Troqueurs* de Dauvergne, *le Peintre amoureux* de Duni, et, en 1759, *les Aveux indiscrets* de Monsigny.

De nos jours, au bout de deux siècles bientôt, on peut encore estimer que cette vieille partition est la jeunesse même. Idées faciles et abondantes, jolies, tendres ou narquoises, vivacité, prestesse : elle est *française* avec une aisance et un charme irrésistibles. Sans faire le sot étalage d'aucune qualité (qui masquerait les autres), Monsigny possède toutes celles qui conviennent à cette œuvre diverse et légère. Son orchestration même est spirituellement combinée, tous les accents de la déclamation ou de son chant sont bien *en scène* et portent à merveille ; les musiques à danser sont d'une souplesse rythmique et d'une fantaisie expressive qui commandent les gestes.

L'année suivante (1760), autre pièce, autre succès de

Monsigny, *le Maître en droit;* — et, en 1761, *le Cadi dupé.* Voilà Monsigny célèbre. Tout de suite Sedaine, auteur applaudi, qui venait, en collaboration avec Philidor, de donner *le Diable à quatre* et *Blaise le Savetier*, — Sedaine cherche à collaborer avec Monsigny.

*
* *

Qui était-ce, ce nouveau musicien, dont tout le monde se met à parler?... C'était un homme modeste, réservé, qui avait tellement peur de se mettre au premier plan lui-même, qu'on trouve à peine trace de sa vie. Peu de documents ; presque pas de lettres ; aucun remuement auprès des nouvellistes, ni chez les grands, ni chez les gens de théâtre. Quand ses partitions paraîtront, il les signera M*** ; quand on le joue chez le roi, il ne sait même pas si son nom est écorché sur le fastueux livret imprimé pour la cour.

Il avait alors trente-deux ans. Il était né aux environs de Saint-Omer, dans le village de Fauquembergues, en 1729. Ses parents l'avaient fait baptiser le jour même, puis ils s'étaient mariés, quelques mois après. Ils étaient pauvres. Ils eurent d'autres enfants, sept en tout. Si bien que l'aîné, le futur musicien, fut bientôt utilisé à garder les troupeaux. Un jour, il reçut en cadeau un violon, et s'exerça de son mieux. Parfois un carillonneur de l'abbaye de Saint-Bertin, homme plus habile que son état ne l'exigeait, le prenait avec lui et lui apprenait un peu de musique.

Et puis l'enfant fut mis chez les jésuites de Saint-Omer. Doux, docile, il y reçut une bonne éducation, et même cette habitude de la réserve, cet effacement distingué dont il ne se départit plus jamais. Un des bons frères le prit en amitié et perfectionna son habileté sur le violon.

A dix-neuf ans, Monsigny, dès la mort de son père, dut subvenir aux besoins des siens : sa mère, sa sœur et ses frères. Il vint à Paris, et réussit à se faire admettre comme commis dans les bureaux de M. de Saint-Jullien, receveur général du clergé de France.

Combien de temps resta-t-il dans cet emploi? Quels furent alors ses amis, ou les musiciens qui purent lui donner des conseils?... On ne le sait. Mais, quelques années plus tard, on le trouve chez le duc d'Orléans, employé comme maître d'hôtel : un maître d'hôtel, parmi plusieurs autres.

Il nous faut imaginer ce qu'était alors la maison d'un grand seigneur, et surtout celle d'un prince du sang, petit-fils du régent. Écoutons seulement cet aveu d'un contemporain. De tout temps, lorsqu'on part pour l'armée, on n'emporte que le nécessaire, l'indispensable. « Or, écrit M. de Luynes, M. le duc d'Orléans part lundi ; il a trois cent cinquante chevaux pour lui et sa suite... » A Paris, lorsqu'il ne part pas en guerre, une cinquantaine de personnes constituent son « particulier ». Dans son Palais-Royal, quiconque a été « présenté » peut venir souper les jours d'opéra. Autour du prince, gravitent trente secrétaires et une valetaille innombrable. Parmi ce peuple de domestiques, bon nombre de serviteurs sont nés dans la maison et doivent y mourir. C'est là comme une grande famille, et — aussi comme une grande caserne, car c'est à qui travaillera le moins. De petits gages, mais la vie et l'avenir assurés, et presque rien à faire. Bien mieux, dès que l'un d'eux a quelque talent, dès qu'il sait plaire, le voilà qui mène une vie d'amateur. Il est exactement ce que nous appellerons plus tard (après 1914) *un embusqué*... Monsigny, d'aspect aimable, prévenant, bon violoniste et un peu débrouillé comme musicien, était donc parfaitement heureux.

Chez le duc d'Orléans, soit dans son Palais-Royal, ou dans ses autres résidences, c'est une folie de divertissements. Le théâtre surtout est en honneur. Souvent le prince joue lui-même, avec ses comédiens favoris ; parfois il y a une entrée de ballet ; mais toujours on soupe, et chacun de se montrer prévenant pour les chanteuses ou danseuses qui sont les reines de la fête. « Le prince, se répète-t-on, vit pour le plaisir et l'amitié. » Après une jeunesse assez amoureuse, qui avait donné naissance à deux petits abbés, le prince s'était marié à une Bourbon-Conti, avait eu un fils (qui sera Philippe-Égalité, un fanfaron de vice, et néanmoins père de Louis-Philippe) ; puis, bientôt veuf, il s'était remarié secrètement, ou plutôt il s'était laissé épouser, un peu malgré lui, par une belle veuve aventureuse, Mme de Montesson... Si l'on veut sentir quelle atmosphère respirait alors Monsigny, il ne faut pas oublier qu'au dix-huitième siècle, surtout vers 1760, les grands avaient pour principale affaire le plaisir, tous les plaisirs.

Partout où il logeait, le prince avait son théâtre : dans sa demeure officielle, au Palais-Royal, et aussi dans ses

petites maisons du faubourg Saint-Martin et du faubourg du Roule, à Villers-Cotterets, au Raincy et autres résidences. Pour alimenter de pièces ce théâtre qui ne chôme pas, le duc disposait de deux fournisseurs ordinaires, Carmontelle et Collé.

Carmontelle, lecteur du prince, faisait de petits *Proverbes* pleins d'agrément. Il excellait aussi à improviser d'ingénieux dessins, relevés d'aquarelle, de gouache ou de sanguine : sans tout à fait saisir la ressemblance des gens, il en donnait une silhouette caractéristique. Les visages étaient toujours représentés de profil. Une de ses aquarelles, devenue célèbre et reproduite partout, représente la famille Mozart, en 1764 : la sœur de Mozart chante, le père joue du violon, et le petit Mozart, qui n'a que huit ans, joue du clavecin ; sur sa chaise, on a dû mettre un gros coussin, pour que les mains de l'enfant soient au-dessus des touches. Cette aquarelle, à tout le moins, semblerait indiquer que le petit Mozart vint chez le duc d'Orléans et rencontra (apparemment) Monsigny. En tout cas, soit au voyage de 1764, soit à celui de 1778, le génie si intelligent, si réceptif de Mozart sut adapter à son usage les exemples de simplicité, de vivacité et d'expression directe, que présentaient les opéras-comiques français (1).

L'autre lecteur du duc d'Orléans était Collé. Et celui-ci, par ses pièces, ses projets de livret, sa conversation et ses idées sur le théâtre, put avoir une grande influence sur le timide Monsigny. Il saura le contraindre à mettre en musique *l'Isle sonnante*, où Collé fait la satire de la musique et des musiciens. Ancien commis de finance et qui demeura toujours boursicotier, habitué des tavernes et joyeuses rôtisseries, Collé affichait le plus hautain mépris pour les musiciens. « Rameau a du génie, écrivait-il, mais c'est une brute. » Tous ces rêveurs, pour lui, n'étaient que des bêtes. Et pourtant, il collaborait avec eux... Il écrivit, en 1747, une comédie fort libre, et d'une peinture très précise, intitulée *la Vérité dans le vin.* Sainte-Beuve la juge ainsi : « Elle nous peint tels quels les vices du temps, l'effronterie des femmes, la sottise des maris, l'impudence des petits abbés. Il y a dans le dialogue une familiarité, un naturel,

(1) Cette indication vient d'être amplement confirmée dans la récente réédition du *Mozart* d'Otto Jahn (1921).

dans les reparties une naïveté, dans les situations un piquant et un osé qui font de ce tableau de genre un des témoins historiques et moraux du dix-huitième siècle. »

Pour le duc, Collé écrivit des comédies, des proverbes, des parades, toutes pièces d'une liberté débridée. Il eut même l'audace de mettre un roi de France sur la scène : chez le prince, à Bagnolet, il donna *la Partie de chasse dc Henri IV*, qui connut par la suite une brillante fortune.

Tel était donc le milieu aimable, galant, assoiffé de jouissance et gourmet en jeux d'esprit, dans lequel le tranquille Monsigny se trouve entraîné vers le théâtre. Chez le duc d'Orléans, il n'est question que de théâtre. Et comme Monsigny se trouve porté vers la musique, il est inévitable qu'il songe au théâtre musical qui est à sa portée, et qui ressemble aux comédies qu'il voit sans cesse : l'opéra-comique.

Comme apprenti-musicien, avait-il des maîtres pour le diriger? Il aurait eu, semble-t-il, un certain Gianotti, contre-bassiste à l'Opéra et au Concert spirituel, auteur de sonates, de duos et même d'un ouvrage théorique. Mais la musique de Monsigny prouve qu'il fut surtout un musicien d'instinct, un inventeur, un autodidacte. Il faut l'imaginer cherchant dans les ouvrages de Rameau et ne s'y attardant guère, consultant tel ou tel musicien que ses relations lui font trouver, écoutant de toutes ses forces toutes les musiques possibles : à l'Opéra, à l'église, chez le duc, aux Bouffons ou à l'Opéra-Comique de la Foire. On peut l'imaginer aussi multipliant les essais, qu'il garde pour lui ou quelques amis : ariettes, duos, fragments de scènes qu'il refait à sa manière sur les paroles d'une pièce qu'il a vue.

Il faut aussi tenir très grand compte du voisinage de Philidor. Philidor, figure capricieuse, fantasque, instable. Issu d'une longue lignée de musiciens, fils d'un instrumentiste érudit qui a laissé une abondante collection de musique du seizième et du dix-septième siècle, Philidor avait acquis un grand savoir musical. Il était très bien doué pour la partie abstraite, mathématique de cet art : de naissance, il avait un extraordinaire génie de la combinaison et une mémoire prodigieuse. Mais, de tels dons, il les appliqua plus volontiers au jeu d'échecs. Philidor sera le plus brillant joueur d'échecs de son époque, — et il sera, néanmoins, l'un des créateurs de l'opéra-comique. Son œuvre, qui tient

en quelques titres, est contemporaine de celle de Monsigny, et pour ainsi dire lui est parallèle. De l'une à l'autre il y a mutuelle influence, ainsi qu'entre des fils électriques voisins, où des courants agissent et réagissent par induction.

Mais voici une influence capitale dans la vie de Monsigny : un homme de théâtre, déjà célèbre, fort actif et poussé par le besoin, prend barre sur lui, le domine, le stimule, et se propose de ne plus le lâcher sans en avoir extrait toute la musique qu'il contient : cet impérieux librettiste, c'est Sedaine.

La gloire de Sedaine, désormais, nous étonne un peu. Elle fut jadis une de ces gloires de théâtre, éblouissantes un moment, brusques, aveuglantes, moins produites par les œuvres mêmes que par l'heureux accord de ces œuvres et de certaines circonstances passagères. Dès que les circonstances changent, l'œuvre pâlit, et l'on devient peut-être trop sévère pour elle, qui fut trop glorieuse. C'est le cas d'Augier, de Dumas fils, et surtout de Scribe, qui sont, à plus d'un égard, dans la filiation de Sedaine.

Sedaine, qui avait le sens du théâtre et peu de souci du style, était un excellent librettiste. Il avait collaboré avec Philidor, il collaborera abondamment avec Grétry, et le voilà qui s'empare de Monsigny. Il lui apportera plus de livrets que Monsigny n'en pourra utiliser. D'ailleurs collab ration fort heureuse : les livrets seront bien au goût du jour, et bénéficieront de la gloire de leur auteur. Celle-ci, presque tout de suite, atteindra son apogée à la Comédie-Française, avec *la Gageure imprévue*, et plus encore avec *le Philosophe sans le savoir.*

*
* *

La collaboration de Sedaine et de Monsigny commença par un petit acte, presque une courte opérette, sur un sujet tiré d'un conte de La Fontaine : *On ne s'avise jamais de tout.* Le succès fut prodigieux. Il coïncidait d'ailleurs avec la plus grande vogue du genre opéra-comique.

Cette vogue inquiétait de plus en plus l'Opéra. La vieille lutte du temple de Polymnie contre les théâtres de la Foire allait reprendre, plus active que jamais : en effet l'Opéra était grevé de dettes. Le public donnait toute sa faveur et son argent aux chanteurs qui l'amusaient, mais il désertait

le pompeux temple de Polymnie. L'Opéra conçut donc un projet tout naturel : s'adjoindre ou plutôt absorber les acteurs qui faisaient recette.

Ceux-ci se défendirent. Ils estimèrent qu'on leur faisait trop d'honneur. Ils ne voulaient être ni annexés, ni exploités. Contre leur puissant rival, ils avaient une arme : c'était le traité par lequel ils lui versaient 20 000 livres par an pour avoir le droit de jouer de la musique chez eux. Cette location, cette délégation de privilège les sauva.

Mais la menace de l'imposante Polymnie rapprocha les deux petites troupes, qui tremblaient pour leur existence. Les Italiens, *I Buffi*, installés rue Mauconseil, s'associèrent avec l'Opéra-Comique de la Foire : celui-ci quitta ses tréteaux et vint dans la salle de la rue Mauconseil.

Désormais l'Opéra-Comique a bien une existence complète et durable : le genre est constitué et a conquis la faveur ; le librettiste Sedaine est en voie de passer pour une façon de petit Molière ; des musiciens se révèlent : Duni, Monsigny, Philidor et bientôt Grétry ; enfin voilà le théâtre qui quitte la Foire et prend un aspect cossu et respectable : il a un chez lui, il a pignon sur rue, il gagne de l'argent, il devient propriétaire ; ce n'est plus un bateleur, c'est quelqu'un, c'est une puissance, et ce sera bientôt une institution nationale.

Quelques années seulement nous séparent encore du *Déserteur*. Avec Sedaine, Monsigny donne pendant ce temps *le Roi et le fermier*, *Rose et Colas;* avec Collé, il donne *l'Ile sonnante :* ces trois pièces, à la Comédie-Italienne, c'est-à-dire à l'Opéra-Comique de la rue Mauconseil. Il donne à l'Opéra, *Aline, reine de Golconde.* Cette pièce eut alors un grand succès. Aujourd'hui, selon le goût contemporain, on y retrouverait bien peu de ce qui nous charme encore chez Monsigny. Mais, en 1766, sur cet Opéra qui décidément était tenu pour « ennuyeux », *Aline, reine de Golconde*, présentée par deux auteurs à la mode, Sedaine et Monsigny, montée d'ailleurs avec faste, connut la faveur du public : elle atteindra bientôt la cinquantième représentation ; peu après elle sera reprise, elle sera jouée à Versailles « devant Leurs Majestés » ; Louis XV se fera présenter Monsigny, et il lui donnera... une montre à répétition... *Aline, reine de Golconde*, fut donc un succès.

Mais voici venir l'année 1769. Dans les *Mémoires secrets*, à la date du 4 mars, on lit ceci :

Le Déserteur, opéra-comique du sieur Sedaine, dont le sieur Monsigny a fait la musique, annoncé depuis longtemps et retardé par les soins et embarras qu'a donnés au musicien la place de maître d'hôtel de M. le duc d'Orléans, dont ce prince l'a revêtu, doit être enfin joué après-demain. Il y a eu hier une répétition presque aussi brillante que sera la première représentation. M. le duc d'Orléans, M. le duc de Chartres y étaient, et quantité de seigneurs qui ont trouvé cet ouvrage miraculeux.

Dans la société élégante, parmi tout ce qui compte à la cour ou à la ville, quel désir d'assister à la première représentation du *Déserteur* ! Le 6 mars, dès quatre heures de relevée, quel brouhaha dans le quartier du théâtre ! Pressons-nous : le rideau est annoncé pour cinq heures. Plus nous approchons, plus les rues étroites sont encombrées de curieux. La rue Barbette est pleine de carrosses, de fiacres, de chaises à porteurs, de vis-à-vis, de paresseuses, de gondoles, de sabots et autres voitures. Il fait froid. On avance à peine ; toutes les glaces sont levées. Le populaire se presse pour admirer les habits de soie, les manches de dentelles et les « coeffures » poudrées. Il n'y a plus personne dans les échoppes de savetiers, de fripiers ou d'écrivains publics... Ah ! pensent les femmes du peuple, en pataugeant dans le ruisseau et les épluchures, si l'on pouvait voir leurs mules dorées et leurs escarpins à boucles ! Ils ne vont pas à pied, ceux-là... Et déjà les ouvreurs de portières, les aboyeurs, les commissionnaires, bondissent au-devant de la pratique. Au coin de la rue Française et de la rue Mauconseil, voici l'ancien Hôtel de Bourgogne, où va se donner le spectacle (de nos jours, c'est le n° 29 de la rue Étienne-Marcel ; le mur du fond du théâtre existe encore).

Près de la porte, la bouquetière de la Comédie-Italienne a fort à faire. Hommes d'épée, hommes d'argent, hommes de robe veulent des violettes, ou des roses forcées, pour la beauté qui règne sur leurs cœurs. La bouquetière, qui vient de succéder à la célèbre Fanchon, ne sait à qui répondre. On se bouscule. On voudrait entrer. Mais les escaliers, les couloirs sont si étroits, et les jupes de soie épaisse et de damas brodé d'or, sont si encombrantes, — ces vastes jupes « sur le panier ».

Dans la salle, remise à neuf depuis peu, le luxe tient du prodige. C'est à croire que la richesse, l'or et les pierreries

de toute la terre sont là. Pourtant la du Barry n'y est pas. Mais la favorite royale y règne encore par la mode qu'elle impose. Toutes les femmes dont on parle — dont on parle trop — portent le même chignon que la favorite royale : un chignon lâche, prêt à tomber, dont le coiffeur Lamet, ancien amant de la du Barry, s'est fait une spécialité. Ce chignon fragile est retenu par une longue épingle, que termine un brillant nommé « greluchon » (le mot prendra vite un autre sens). Les robes, dans les loges, font un resplendissement de couleur, où s'épanouit une énorme floraison d'or. Soie jonquille, satin Marly d'un blanc écumeux, gros de Tours de teinte incarnadine, satin égyptien à fond vert, lampas de bleu Nattier...

Sur ces fonds chatoyants et solides, sur le miroitement des tissus aux larges cassures, quelle fantaisie, quelle débauche d'ornements : fleurs brodées d'or, fleurs peintes au naturel, nœuds de paillons roses, bouquets de plumes, frises d'or... Mais, là-bas, éblouissante, plus blanche qu'un lis, cette robe de velours blanc, avec un « corps » rebrodé de paillons et paillettes..., c'est la Duthé, la reine de Cythère (et des princes royaux). Sur elle, sur les autres « demoiselles de bon ton » et aussi sur les femmes de la cour ou les parvenues de la finance, quel ruissellement de bijoux : épaulettes de brillants, colliers de perles « en esclavage », sardoines jaunes gravées par Barrier, montres en breloques de Romilly, — et aussi plus « sensibles », des « souvenirs » en émail, avec une peinture en grisaille.

Mais le spectacle ne commence donc pas !... Qu'attend-on?... Il est déjà cinq heures... Impatiemment on regarde le rideau, et on la trouve bien grave, bien grande, cette Thalie couronnée de lierre, et qui tient un bel écusson bleu, où l'on peut lire : *Castigat ridendo mores.* Et au-dessous, afin de flatter le goût d'alors pour la nature et même pour les bergeries, une guirlande annonce les projets champêtres de l'Opéra-Comique : *Pastorum carmina ludo.*

Au parterre, où l'on se tient debout (car les bancs ou les chaises n'y seront introduits que plus tard), — au parterre, dans le groupe des hommes, on disserte, on discute. Groupe sombre, mais encore fort coloré : très peu de noir, mais des habits bleu céleste, puce, ponceau, chamois ; des fracs de bouracan marron à boutons d'or, et surtout, fort à la mode depuis peu, des tissus souples, à tons changeants.

Enfin, l'orchestre commence l'ouverture. C'est Lejeune qui dirige sa petite troupe ordinaire : dix violons, deux quintes (c'est-à-dire deux altos), deux flûtes, deux hautbois, deux cors, trois violoncelles, deux bassons, deux contrebasses et un timbalier... En général l'ouverture plaît peu. On s'étonne que Monsigny ait voulu faire le symphoniste : qu'il laisse donc cela aux gens de l'Opéra !

Le rideau se lève. Le dialogue de Sedaine, les ariettes de Monsigny, si touchantes, si « naturelles », la voix et le jeu des acteurs, séduisent tout l'auditoire. Les acteurs, c'est Caillot, c'est Mme Laruette. Une fois la toile baissée, on les loue, on les discute, on se redit des papotages sur leur compte. Les petits maîtres, ambrés, musqués, la joue relevée d'une pointe de rouge, disent pis que pendre de Caillot. Car ils envient ce chanteur à bonnes fortunes, qui est la coqueluche de Cythère. Quant à Mme Laruette, la divine, quelle grâce, quelle sensibilité, et comme elle fut touchante pour chanter : *Peut-on affliger ce qu'on aime.*

— Eh ! oui, répond quelque auditrice... Mais elle ne doit guère aimer ce pauvre Laruette, car elle l'afflige autant qu'un mari peut l'être.

— Qu'importe cela, pense la belle Sophie Arnould, qui préside toute une cour d'adorateurs, dans la loge du comte de Lauraguais.

Mais voici un groupe bien bruyant, hommes de lettres, hommes de théâtre, gazetiers, musiciens : Duni, Philidor, Grétry, Collé, Marmontel ; voici Chevrier, un satiriste dont un livre à clef, le *Paris*, court les salons, passé sous le manteau ; voici le chevalier de la Morlière, un pirate des coulisses, et voici Dorat, le doux, le tendre idyllique... Et ce gros homme, qui pérore lourdement, doctoralement, pour démontrer que les Français n'auront jamais de musique, c'est le baron Grimm, un Allemand (déjà un Boche ! un Boche d'avant 89). Mais voici Diderot, avec Greuze ; et tous deux ils reconnaissent dans *le Déserteur* un art apparenté à celui qu'ils prônent : retour à la nature, peinture des mœurs bourgeoises, et non plus les éternelles redites d'allégories fades et de mythologies fatiguées... ; et voici Joseph Vernet, mélancolique continuateur de Claude Lorrain : il donne le bras, affectueusement, à Moreau le jeune, qui vient d'illustrer *les Grâces.*

Au second acte, le succès se concentre sur l'acteur

Clairval. C'est presque une révélation ; on est plus qu'étonné : Clairval, dans le rôle du vieux soldat Montauciel, n'a pas été commun. Comme il a fait des progrès, comme il s'est décrassé, cet ancien perruquier. Il est vrai qu'il reçoit chaque jour, et même après la chute du jour, les leçons des femmes du plus grand monde. Son jeu a pris de la finesse. Il a de l'entrain, de la bonhomie, aucune grossièreté... Et combien ce rôle est amusant. Le second acte est un succès.

Au troisième, l'émotion du public est à son comble. Chacun de crier au chef-d'œuvre..., et déjà de chercher comment il pourrait bien rentrer chez soi. Il est neuf heures. La rue est encombrée. Les aboyeurs n'en finissent pas d'appeler les voitures. Quelques hommes de lettres et philosophes, à pied comme il convient, se dirigent vers le Café des Beaux-Esprits, rue Dauphine ; des couples s'arrêtent dans des rôtisseries pour souper et savourer quelque andouillette de Troyes, ou une bonne poularde du Périgord, fort décemment arrosée d'un chaud et vermeil bourgogne, bien dépouillé, et qui ne coûte que quelques sols... Cependant, çà et là, parmi les ruelles pleines d'ombre, où de rares lanternes se balancent au bout d'un fil, les carrosses à sept glaces se dispersent, précédés de leurs coureurs en livrée galonnée ; des chaises à porteurs avancent lentement, éclairées par un laquais qui porte une torche. Et dans le théâtre où vient de naître avec éclat un chef-d'œuvre, — dans le théâtre désert, silencieux, plein d'un vide noir, les guetteurs de service, fatigués, indifférents, et qui sont aussi des philosophes sans le savoir, achèvent déjà leur ronde, où ils viennent d'éteindre les dernières chandelles.

*
* *

Le Déserteur avait tout pour plaire à un élégant auditoire du dix-huitième siècle. Les grands seigneurs couverts de dentelles, les dames à paniers affectaient d'aimer la nature et allaient la chercher dans de coquettes bergeries.

Sur la scène, la pièce leur faisait voir des gens du commun et des paysans : vertueux, soumis, honnêtes, avec une âme pomponnée de bons sentiments, ces « enfants de la nature » étaient aussi peu réels que dans un conte moral ou philosophique. Et quelle intrigue !... Une bergère, gentiment arrangée comme une poupée de Greuze, attend son fiancé,

Alexis, qui est soldat et va bientôt avoir fini son congé. Mais Mme la duchesse, qui est maîtresse de toutes les terres environnantes, a une bien singulière fantaisie : pour éprouver Alexis, elle organise une noce fictive, celle de la vraie fiancée et d'un comparse. Or, Alexis revient, voit passer le cortège nuptial : dans un mouvement de désespoir, il déserte.

Le voici en prison, non pas dans un noir cachot, mais dans une sorte d'aimable corps de garde ; chacun y entre à volonté, et chacun peut en sortir, sauf le prisonnier. Dans sa tristesse, il trouve un délicieux et fantasque compagnon, vieille brisque, buveur et brave homme, plein de vin et de chansons, et qui ne demande qu'à boire encore et à chanter toujours. C'est Montauciel. Il est trop loyal pour être ni condamné ni damné, comme l'indique son nom. Morbleu, ce n'est pas lui qui aurait déserté :

« Je ne déserterai jamais », chante-t-il dans un air qui est une merveilleuse réussite. Rondeur, bonhomie, hésitations titubantes d'un vieux biberonnier, brusques sursauts et raideur militaire du garde-française, tout est traduit, tour à tour, par une mélodie expressive et franche, prime-sautière, aussi naïve qu'ingénieuse, très en scène et qui porte le geste ou plutôt le commande. Elle semble même, et avec d'autant plus d'aisance qu'elle n'y songe peut-être pas, parodier les grands airs et les roulades des tragédies lyriques ou des oratorios. Vraiment, avec son sans-façon, elle est extraordinaire.

Près du vieux et jovial soudard, arrive un jeune niais, parent d'Alexis. Montauciel veut trinquer, afin de boire encore, et il le force à chanter. Le jeune niais, en voix de fausset, glapit un chant lugubre :

— Est-ce pour porter le diable en terre, s'écrie Montauciel. Et le voilà qui entonne une chanson à boire :

— Et maintenant, dit-il, chantons ensemble.

— Mais je ne sais pas votre chanson.

— Et moi, est-ce que je sais la vôtre?... Chantons ensemble, morbleu !... Dites votre chanson et moi la mienne.

Or, les deux chansons, si différentes, s'emboîtent à ravir. Et cet effet, comique par l'imprévu, est réussi avec une franchise, une verve irrésistibles.

« Cette double chanson, écrivait Berlioz, j'avoue que je la regarde comme un trait de génie, ni plus ni moins. »

Au troisième acte, l'ineffable Montauciel, qui ne sait pas

lire, essaye de déchiffrer la lettre d'un camarade : Monsigny lui prête encore un air d'une amusante cocasserie. Mais voici qu'on apprend que la fiancée, alors que le roi venait au camp, a pu s'approcher de Sa Majesté et obtenir la grâce d'Alexis : aussitôt Monsigny, sans nulle recherche, atteint à une émouvante grandeur... Après quelques brefs épisodes, la scène change ; et on voit Alexis, gracié devant le peloton d'exécution, et rejoint enfin par sa fiancée.

Cette anecdote est bien enfantine, et jamais personne n'a dû la prendre au sérieux. Mais Sedaine, dans la conduite des scènes, dans le dialogue parlé et même dans la versification des couplets, montre à la fois une naïveté et une grosse adresse qui désarment et qui charment.

Quant à la partition de Monsigny, avec les ressources les plus simples, elle est d'une fraîcheur, d'une vivacité, d'une douceur ingénue et d'un naturel qui séduisent à coup sûr. Par moments, elle atteint à l'émotion et à la poésie. Et toujours, elle est d'une extraordinaire, d'une vivante vérité d'expression :

« Monsigny, déclarait encore Berlioz, est aussi vrai dans son genre que Gluck dans le sien. »

La partition, intimement adaptée au livret de Sedaine, réalise un des modèles les plus accomplis de l'opéra-comique français.

*
* *

Le succès du *Déserteur* fut prodigieux. Chose rare au théâtre, ce fut un succès durable. Ni Grétry, ni Gluck et ses continuateurs, ni Boïeldieu et Auber, ni la révélation de Beethoven, ni la vogue universelle de Meyerbeer, ne purent faire que Monsigny ne restât pas le maître d'un petit jardin qui était bien à lui. En 1843, une reprise fameuse lui valut un nouveau regain de succès, et notamment des articles enthousiastes, clairvoyants, de deux juges qui sont excellents à des titres divers : Henri Heine et Berlioz. Berlioz détestait les opéras-comiques, parce qu'il en écoutait, par métier de feuilletoniste musical, beaucoup d'insignifiants ou d'exécrables. Mais il était trop artiste, trop poète, pour ne pas être ému par la charmante et sincère sensibilité de Monsigny, et pour ne pas applaudir à la grâce, à l'esprit, à la vivacité, à l'imprévu comique d'une œuvre aussi heureusement réussie que *le Déserteur*.

Quant à Monsigny, *le Déserteur* marque le point culminant de sa carrière. Trois ans plus tard, son opéra-comique *le Faucon* n'eut qu'un demi-succès ; puis *la Belle Arsène* fut plus heureuse ; enfin *Félix ou l'Enfant trouvé*, malgré d'admirables morceaux, n'eut qu'une existence courte et sans gloire.

Alors Monsigny se tut. C'était un sage. C'était même un homme d'esprit. On pourrait citer les titres de trois pièces non jouées, et mentionner quelques démarches qu'il fit pour elles ; ... mais non, en vérité, il renonçait au théâtre et à la musique. Il avait alors cinquante ans.

Pour quelles raisons, ce renoncement?... Je viens de le dire : c'était un sage. Il sentait que, pour lui, c'était fini de chanter : il se tut. Quand Sedaine insista pour qu'il fît la musique de *Richard Cœur de Lion*, Monsigny lui rendit le livret, doucement mais fermement, et lui écrivit :

« Je ne puis faire votre pièce ; prenez Grétry. »

On aime une telle loyauté, une telle connaissance de soi-même.

Et puis, dans une famille qu'il fréquentait depuis longtemps, il y avait une grande jeune fille qui ne se mariait toujours pas. Les années passaient ; elle avait trente ans : Monsigny l'épousa, bien qu'il eût cinquante-cinq ans. On était alors en 1784.

Bientôt 89, la Révolution, la ruine de la famille d'Orléans et, pour Monsigny, un état voisin de la misère. Et sa vue s'affaiblissait : il était menacé de devenir aveugle. Il se retira faubourg Saint-Martin, derrière la Foire Saint-Laurent où il avait fait jouer ses premières œuvres. Il avait la jouissance d'un petit jardin, où il se promenait avec sa fille et son fils.

Quand on reconstitua l'Institut, on l'oublia ; quand on fonda le Conservatoire, on l'oublia. Toutefois peu après, on lui donna une place d'inspecteur des études ; il est vrai qu'on lui retint la moitié de son traitement pour faire une rente à la veuve de son prédécesseur ; et d'ailleurs, au bout de deux ans, cette place fut supprimée.

Monsigny se résigna, bonnement, simplement. Le ministère, le théâtre qu'il avait tellement enrichi, lui servaient de modestes pensions. Le glorieux musicien de jadis attendait la mort, sans impatience, sans rancune contre les hommes ; et même il continuait à aimer la vie, comme une belle chose qui s'éloigne.

Il avait quatre-vingt-quatre ans, lorsque l'Institut s'aperçut qu'il avait oublié Monsigny : il l'élut parmi ses membres (1813). Grétry venait de mourir : c'était peut-être lui, intrigant et hâbleur, la cause de ce long oubli.

Monsigny ne sortait plus guère. « Mais, rapportera sa fille, il se promenait encore dans son jardin ; il en revenait toujours avec une rose à la main ou à la boutonnière. »

Le 25 décembre 1816, écrit-elle encore, il se leva comme à son ordinaire ; à peine fut-il habillé qu'il se trouva mal ; il fallut le remettre au lit... Le 9 janvier, il fut administré, se trouva mieux ensuite, et nous eûmes un moment d'espoir ; mais c'était le dernier effort de la nature. Le 14 janvier, un mardi, à cinq heures du matin, il termina sa longue et honnête carrière, laissant après lui une réputation de bonté et de probité qui n'a jamais été contestée. La cérémonie funèbre eut lieu le jeudi, et le corps fut porté au cimetière du Père-Lachaise.

Tel est le récit de sa fille, récit simple et sincère comme Monsigny même.

Aux obsèques, il y eut des discours officiels ; dans les feuilles, il y eut des articles ; et, au théâtre, on profita de cette actualité, de cette mort, pour remettre ses œuvres sur l'affiche.

La tombe de Monsigny, derrière la chapelle du Père-Lachaise, à gauche en montant, c'était une pierre plate entre quatre thuyas. La concession n'était que de dix ans : ses enfants, beaucoup trop pauvres, ne purent la renouveler. En 1827, les restes anonymes de Monsigny disparurent, mêlés à beaucoup d'autres.

Mais lui-même était si bon qu'il serait désolé de nous attrister. Il nous demanderait plutôt de l'oublier, afin de nous laisser doucement émouvoir et charmer par sa musique. Je crois bien qu'il rougirait un peu, s'il me voyait étendre à cette musique ce que Voltaire écrivait à Sedaine, pour le remercier du livret du *Déserteur :*

« Monsieur, c'est un grand art que celui de rendre les hommes heureux pendant deux heures. »

ADOLPHE BOSCHOT.

Einstein et la relativité

La relativité restreinte *(suite)*

Comme nous l'avons vu (1), les difficultés et les discordances de l'optique des corps en mouvement disparaissent si l'on adopte les bases sur lesquelles Einstein a fondé sa théorie de la « relativité restreinte » (restreinte aux mouvements de translation rectiligne et uniforme, dans lesquels les forces de gravitation ne jouent pas de rôle). L'entraînement partiel de la lumière par la matière, l'expérience de Fizeau, l'aberration des étoiles, le phénomène de Doppler-Fizeau sur le changement apparent de la longueur d'onde (ou de la couleur) d'une source lumineuse en mouvement par rapport à l'observateur, l'expérience de Sagnac, et même l'expérience de Michelson trouvent dans la théorie de la relativité restreinte une explication commune. C'est évidemment un grand progrès ; mais cette explication — il est utile de le dire bien que ce soit le sort commun de toutes les explications physiques — n'offre qu'un caractère formel. Elle rattache un certain nombre de phénomènes mal raccordés les uns aux autres jusqu'à présent à une conception unique. Mais cette conception repose à son tour sur une hypothèse qui est directement invérifiable. Cette hypothèse

(1) Voir la *Revue universelle* du 15 avril 1922.

constitue un absolu *a priori*, au même titre que, par exemple, en géométrie, le postulatum d'Euclide. Einstein admet que la vitesse de la lumière dans le vide est une constante absolue, indépendante de tout mouvement de translation rectiligne et uniforme que pourrait posséder la source lumineuse et le groupe des observateurs qui reçoit sa lumière.

Lorsque l'on réfléchit à cette hypothèse à l'aide des notions imprimées dans notre esprit par la mécanique telle que nous la connaissons depuis Galilée (et même bien avant), elle paraît d'abord heurter de front l'évidence. Imaginons, avec Einstein, que nous soyons dans un train extrêmement long en mouvement uniforme sur une voie rectiligne indéfinie. Nous pouvons supposer que notre voie est bordée de murs dont nous voyons défiler les détails, ou mieux encore (parce que cela correspond à un fait d'observation courante), que nous roulons entre deux autres trains indéfiniment prolongés. Chacun sait alors que si notre mouvement est bien uniforme et si aucune secousse (accélération ou effets d'inertie) ne vient nous avertir de notre mouvement, il est impossible de dire si c'est notre train qui marche ou les deux autres. Nous supposons encore que nous puissions aisément, du dernier fourgon, voir la locomotive. Si le mécanicien allume tout à coup un signal lumineux, nous l'apercevons au bout du temps nécessaire pour que la lumière se propage tout le long de notre train. Si nous appelons l' sa longueur, t' la durée de propagation et c la vitesse de la lumière par rapport à notre train, l'hypothèse fondamentale de la relativité restreinte revient à écrire qu'entre ces trois quantités existe la relation :

$$l' = ct'$$

Elle exprime que la vitesse de la lumière par rapport à notre train est indépendante du mouvement propre de celui-ci. Supposons qu'à l'instant même où notre mécanicien lançait son signal, un observateur se soit trouvé sur la voie (ou dans un des trains fixes que nous longeons) juste à la hauteur du point que nous dépassions nous-mêmes dans le fourgon de queue. Il apercevra le signal lumineux au bout d'un temps t. Si sa distance au mécanicien, au moment où celui-ci a lancé son signal, est l, on aura encore, d'après l'hypothèse fondamentale :

$$l = ct.$$

De ces choses si simples, va sortir le conflit entre l'hypothèse d'Einstein d'une part, et les notions de corps solides et de temps absolu, telles que les conçoit la mécanique classique, d'autre part.

En effet, d'après cette notion de corps solide, il est bien évident que la distance l est égale à la distance l', car elles mesurent toutes les deux la longueur de notre train, comptée sur la voie ou bien comptée sur le train lui-même. Mais les deux relations précédentes veulent évidemment que si $l = l'$, on ait aussi $t = t'$. C'est-à-dire que l'observateur placé sur la voie verrait le signal lumineux au bout du même temps que nous-mêmes, dans le train ; or, ceci ne paraît pas possible puisque la source lumineuse fuit devant l'observateur de la voie.

Ici, varions pour un instant les jeux de notre mécanicien. Supposons qu'au lieu de nous envoyer un rayon lumineux, il tire dans notre direction un coup de fusil. La balle passe à notre hauteur avec une certaine vitesse u. Quelle vitesse possède-t-elle par rapport à l'observateur de la voie? Bien évidemment $u - v$, en désignant par v la vitesse du train, puisque le fusil qui l'a tirée était lui-même animé de la vitesse v en sens contraire de la vitesse propre de la balle. Il est bien clair que l'observateur de la voie entend claquer la balle qui passe à sa hauteur après qu'elle nous a nous-mêmes dépassés. Elle aura, en effet, parcouru par rapport à la voie le chemin l, mais avec une vitesse réduite, $u - v$.

Si nous assimilons, comme la mécanique classique conduit à le faire, le mouvement de la balle à celui de la lumière (en ce qui concerne du moins la règle de la composition des vitesses), si nous admettons que cette règle est valable pour la vitesse de la lumière et celle du train, comme elle est valable pour celle de la balle et celle du train, nous devons admettre que la vitesse avec laquelle notre signal lumineux se propage vers l'observateur de la voie est non pas c, mais $c - v$. Le principe de la relativité, qui nous paraissait évident tout à l'heure, se trouve formellement contredit.

Provisoirement, acceptons cette contradiction ; renonçons à l'hypothèse fondamentale sur l'invariabilité de la vitesse de la lumière. Mais, tout en y renonçant, demandons-nous pourquoi nous avons admis tout naturellement avec la mécanique classique que la vitesse de la lumière se composait avec la vitesse de notre train comme celle d'un corps maté-

riel. C'est incontestablement parce que nous lions l'existence et la propagation du mouvement lumineux à l'existence et aux propriétés d'un milieu fixe par rapport à la voie, que nous appelons l'éther. La vitesse de notre train étant v par rapport à l'éther, la vitesse de propagation par rapport à la voie des signaux lumineux de notre locomotive sera $c - v$.

Or, cet éther, nous n'avons aucune raison de supposer qu'il est fixe par rapport à notre voie, mais mobile par rapport à d'autres voies. En fait, on le considère comme fixe par rapport à tout l'ensemble de notre univers perceptible. *On ne veut pas dire autre chose*, quand on le qualifie d'absolument fixe et quand on le désigne sous le nom d'espace absolu. Mais alors, si, à une époque de l'année, la terre, dans son mouvement autour du soleil, possède la vitesse v, la lumière d'une source liée à la terre (celle du bras est-ouest de l'appareil de Michelson) se propage par rapport à cet espace avec la vitesse $c - v$. A six mois de là, la vitesse de la terre, par rapport au même espace, aura changé de sens, et la vitesse de la lumière émise par la même source, rapportée au même espace, sera $c + v$. On devra observer un déplacement des franges. Or, on n'observe rien. Nous retombons dans les difficultés que seule l'hypothèse de la contraction de Fitzgerald-Lorentz a pu surmonter.

On aura remarqué, au cours de cette analyse, que ces difficultés résultent, non pas seulement de ce que l'on a admis pour la lumière la règle de composition des vitesses mécaniques, mais encore de ce que l'on a implicitement étendu les propriétés d'un milieu matériel continu au milieu qui sert de support à la lumière et lui permet de se propager. Il y a là deux hypothèses relativement indépendantes l'une de l'autre, bien que la première appelle tout naturellement la seconde. Au début de ses travaux, Einstein les a rejetées toutes les deux ; ou plus exactement, il a ignoré l'éther. Il semble que le développement de la théorie générale tende actuellement à faire réapparaître l'utilité de ce milieu. La remarque que nous venons de faire trouve donc ici sa place. Ce n'est plus l'éther, ou du moins tout éther, qui est condamné par la relativité, c'est uniquement la règle galiléenne de la composition mécanique des vitesses.

Alors, si nous ne voulons pas échapper aux difficultés de l'optique des corps en mouvement par l'hypothèse de la contraction de Fitzgerald-Lorentz, si nous voulons revenir

à l'hypothèse de l'invariabilité de la vitesse de la lumière et aux évidences que traduisaient les équations écrites tout à l'heure, nous devons ramener notre attention sur ces deux équations. Elles nous obligent d'abord à préciser ce que sera pour les observateurs du train et pour ceux de la voie la mesure du temps et celle des longueurs.

Commençons par la mesure des longueurs. On suppose que les observateurs de la voie disposent d'une règle étalon (un mètre par exemple), considérée comme indéformable. En portant bout à bout un certain nombre de fois cette règle suivant la direction du rayon lumineux qui joint deux points A et B le long de la voie, on peut mesurer la distance de ces points A et B. Quant aux voyageurs du train, on supposera qu'ils ont aussi un mètre grâce auquel, sur le plancher du train, ils pourront mesurer une longueur quelconque.

Une première question se pose : comment les observateurs de la voie et ceux du train pourront-ils se considérer comme ayant les uns et les autres une même unité de longueur, le même mètre par exemple? Ils conviendront pour cela de définir les uns et les autres leur mètre au moyen d'un même phénomène physique, connu, séparément, des uns et des autres. Ce mètre vaudra, par exemple, pour les observateurs de la voie, un nombre déterminé de longueurs d'onde de la lumière jaune émise par une flamme d'alcool salé (ou mieux par la raie rouge du cadmium). Et, pour les observateurs du train, capables de produire eux aussi une flamme d'alcool salé (ou une lampe à vapeur de cadmium), le mètre vaudra le même nombre de longueurs d'onde de la lumière émise par *leur* flamme (ou par *leur* cadmium). La question philosophique de savoir si la flamme de la voie ou la flamme du train sont réellement et absolument identiques n'est pas posée. On considère *par convention* qu'elles le sont.

Voyons maintenant la mesure du temps. Elle repose tout entière sur une remarque faite par Einstein touchant la difficulté de définir dans un système, celui de la voie par exemple, la simultanéité de deux événements qui ne se produisent pas au même endroit. Remarque très judicieuse et essentielle pour bien voir quelle est la portée philosophique de la théorie. Deux événements se produisent en deux points A et B de la voie. On peut toujours supposer

que ces événements sont l'émission de deux signaux lumineux lancés par des observateurs placés en A et B aux moments où ils observent chacun dans leur voisinage un événement déterminé. Comment savoir si ces événements sont simultanés ou non? Einstein propose comme solution unique de placer un observateur au milieu de l'intervalle AB : si cet observateur reçoit les deux signaux au même instant, les deux événements seront considérés comme simultanés. L'expérience, faite par trois observateurs sur le train, définit de même la simultanéité d'événements survenus en deux points A' et B' du train.

Cette définition très simple comporte cependant un cercle vicieux, qu'Einstein n'a pas dissimulé, mais qu'il estime avoir rompu, comme on va le voir. Si l'on veut qu'il y ait pour le système de la voie un temps unique, le même en tous les points, et de même pour le système du train, il faut supposer que si les signaux lumineux émis des points A et B arrivent en même temps au milieu M de l'intervalle AB, c'est que la lumière a mis le même temps à parcourir les deux distances MA et MB. C'est donc qu'on possède déjà un moyen de mesurer le temps et par conséquent de définir la simultanéité de deux événements. Or, on ne le possède pas puisqu'il s'agit justement de définir cette simultanéité. Le cercle vicieux est évident. Einstein s'en tire en faisant remarquer qu'on est toujours libre de *définir* ainsi, *par convention*, la simultanéité. En effet. Mais alors on admet aussi par convention, que la vitesse de la lumière est la même dans le sens M'A' et dans le sens M'B', ou, s'il s'agit du train, dans le sens M A et dans le sens M B , c'est-à-dire qu'elle est indépendante du mouvement du système. Bref, l'hypothèse de l'invariabilité universelle de la vitesse de la lumière est une convention, c'est-à-dire qu'elle devient, avec cette définition de la simultanéité, invérifiable, comme nous le disions au début.

Ce pas franchi, il est clair que chaque système pourra posséder un temps unique bien défini. Il suffira de mettre à l'heure toutes les horloges du système. On ne procédera pas autrement que ne le font les marins pour déterminer leur heure par télégraphie sans fil. A midi de leur horloge, les observateurs A et B enverront chacun un signal lumineux (ou un signal de télégraphie sans fil qui se propage avec la même vitesse, étant, comme la lumière, une pertur-

bation électromagnétique). L'observateur A préviendra ultérieurement l'observateur B qu'il a reçu son message à midi une seconde et B préviendra A qu'il a reçu le sien à midi deux secondes. C'est donc que B avance sur A d'une seconde, ce qui permettra à B de mettre son horloge à l'heure sur A, dont l'heure sera acceptée dans tout le système.

Maintenant, il reste encore à doter les observateurs de la voie et ceux du train d'une unité de temps qu'ils puissent considérer comme commune. Ils feront comme pour le mètre. Ils choisiront un phénomène physique que les uns et les autres sachent produire : la durée de ce phénomène sera l'unité de temps commune. La seconde sera, pour les uns et pour les autres, la durée d'un nombre déterminé de vibrations lumineuses bien définies, par exemple celles qui correspondent à la flamme d'alcool salé, ou à la raie rouge du cadmium, que les uns et les autres savent produire.

Ces définitions précisées, nous pouvons maintenant revenir à nos équations de propagation $l' = ct'$ et $l = ct$. Elles expriment que si la lumière parcourt pendant un temps t' par rapport au train une longueur l', elle parcourt par rapport à la voie, avec la même vitesse, une longueur l pendant un temps t, longueur et temps mesurés par les observateurs de la voie. Somme toute, cela revient à dire que dans chacun des deux systèmes le train et la voie, en mouvement l'un par rapport à l'autre, un même événement, c'est-à-dire l'arrivée du signal lumineux de la locomotive, est caractérisé dans chaque système par *deux* nombres, son époque et sa distance à la position de la locomotive, époques et distances mesurées respectivement dans chaque système. Au fait, cette désignation d'un événement par son époque et le lieu dans lequel il se produit est courante. Mais ce qui est particulier ici, c'est la manière dont l'époque et le lieu d'un événement dans l'un des systèmes sont reliés, *l'un et l'autre*, à l'époque et au lieu du même événement dans l'autre système. Toutefois, de cette liaison exprimée par les équations écrites plus haut, on ne pourrait rien tirer si l'on n'ajoutait une nouvelle hypothèse, celle de la réciprocité complète des deux systèmes. A vrai dire, cette hypothèse est naturelle, puisqu'il est évidemment impossible de discerner le mouvement propre du train dans lequel on est, de celui d'un autre train contigu (cela est d'observation

courante, nous l'avons fait déjà remarquer, si les deux trains marchent dans le même sens avec des vitesses peu différentes ; mais il est évident qu'on peut généraliser cette observation pour des vitesses quelconques). Dans une analyse détaillée, il paraît pourtant utile de signaler cette hypothèse complémentaire. On suppose donc que la longueur d'une règle (d'un mètre par exemple) placée le long de la voie et vue du train est la même que la longueur de cette même règle placée sur le train et vue de la voie. Il est alors aisé, par un pur calcul mathématique, de déduire des deux équations écrites plus haut les formules explicites qui relient les coordonnées l' et t' d'un événement observé dans le système mobile aux coordonnées l et t du même événement observé dans le système fixe.

Le résultat de ce calcul (d'ailleurs simple) est extrêmement remarquable. Les formules trouvées sont celles qui constituent ce qu'on appelle la transformation de Lorentz. Voici ce que cela veut dire. Lorentz avait cherché par quelles formules on pouvait, sans les modifier, rendre valables pour un système en mouvement les équations de Maxwell, qui expriment les lois générales de l'électromagnétisme dans un système en repos. Il avait trouvé que le problème était possible à la condition d'introduire dans le système en mouvement un temps fictif, dépendant à la fois du temps mesuré au même point du système fixe et de la position de ce point, d'où le nom de « temps local ». C'est ce temps local que retrouve Einstein pour l'expression du temps t' dans le système en mouvement. Mais au lieu de le considérer comme un temps fictif, Einstein le considère, nous l'avons vu, comme le seul temps dont les observateurs du système mobile puissent avoir directement connaissance par leurs mesures. Ajoutons seulement à ceci que l'identité de la transformation de Lorentz et des formules trouvées par Einstein pour relier l' et t' à l et t a donné aussitôt une grande portée au point de vue relativiste. En effet, cela montre que si la vitesse de la lumière est la même dans tous les systèmes, quels que soient les mouvements rectilignes et uniformes dont ils sont animés, c'est aussi que toutes les lois de l'électromagnétisme, exprimées par les équations de Maxwell, doivent y recevoir la même expression. Et c'est en général sous cette forme que l'on exprime le principe de relativité restreinte. Toutefois, on étend encore son énoncé

en admettant qu'il s'applique non seulement aux phénomènes électromagnétiques, mais à tous les phénomènes qui ne dépendent pas de la gravitation.

Parmi les premiers sont tous les phénomènes de l'optique des corps en mouvement. Il va de soi, *a priori*, que le résultat négatif de l'expérience de Michelson se trouve ainsi prévu. Mais, en outre, les formules établies par Einstein (formules de la transformation de Lorentz), avec la signification qu'y possèdent les coordonnées d'espace et de temps, permettent d'expliquer sans difficulté tous ces phénomènes et de calculer leurs lois. Ils sont ainsi rattachés non pas précisément à une même cause au sens où on l'entend en général, mais à une même conception de l'espace et du temps ou, plus exactement encore, à une manière précise de définir l'espace et le temps. C'est là, sans aucun doute, une réussite extrêmement frappante.

Quant à ces fameuses conséquences de la théorie au moyen desquelles on s'est un peu trop amusé à provoquer l'ahurissement du public, elles découlent immédiatement de deux formules qui résultent elles-mêmes du calcul dont on a plus haut indiqué le principe.

La première formule est celle de la relativité de l'espace. Elle exprime la longueur du train, à un instant donné, suivant qu'elle est mesurée sur le train lui-même (l') par les voyageurs, ou qu'elle est mesurée (l) sur la voie entre les deux observateurs qui se trouvaient, au même instant de leurs horloges, à la hauteur de la locomotive et à la hauteur du fourgon de queue. On a :

$$l = l'\sqrt{1 - \frac{v^2}{c^2}}$$

v désignant toujours la vitesse du train et c celle de la lumière. La longueur apparente du train pour les observateurs fixes est donc plus courte que la longueur mesurée par les voyageurs. De même, la longueur d'un mètre fixé au train paraît aux observateurs fixes moindre que *leur* mètre. D'ailleurs, la réciprocité des deux systèmes exige que le mètre posé le long de la voie paraisse également plus court que le leur aux voyageurs du train. Cette réciprocité irréversible est une des hypothèses essentielles introduites, comme on l'a vu, dans le calcul qui aboutit à la transformation de Lorentz. L'écart apparent entre les deux mètres est juste-

ment égal à la contraction de Fitzgerald-Lorentz. Mais il n'y a plus lieu ici de demander si elle est réelle, la seule réalité que les observateurs d'un système puissent atteindre par leurs mesures étant relative à ce système, tout le reste n'étant qu'apparences. Pour les observateurs des deux systèmes, la notion de corps solide subsiste, mais avec une signification relative seulement à leur système.

La seconde formule que nous devons écrire est celle de la relativité du temps ; elle relie la durée t' d'un phénomène observé sur le train et la durée t du même phénomène observé sur la voie ; on a :

$$t' = t\sqrt{1 - \frac{v^2}{c^2}}$$

D'après cette formule, on voit que la durée t' est moindre que la durée t. Le temps, défini comme il a été dit plus haut, avance donc moins vite pour l'observateur fixe que pour l'observateur en mouvement. On en a conclu qu'un homme en mouvement paraît à un homme au repos vieillir moins vite que lui, ou qu'un voyage vers les espaces interstellaires qui paraîtrait durer deux ans à celui qui le ferait semblerait durer deux cents ans aux spectateurs terrestres, à condition que l'allure du voyage fût suffisamment proche de la vitesse de la lumière. Si de pareilles extrapolations ont un sens, elles me semblent mieux mettre en évidence le caractère conventionnel des définitions adoptées pour le temps. Ces conventions sont nécessaires au physicien, qui doit raisonner sur des notions précises. Il ne s'ensuit pas que les notions épurées qu'il élabore et qu'il doit élaborer en tant que physicien épuisent le contenu psychologique des notions plus confuses, mais peut-être plus riches, qui ont servi de point de départ.

Cela pose toute la question de savoir quelle valeur philosophique possède la théorie de la relativité restreinte. Si sa valeur scientifique est considérable, cette théorie me paraît, au point de vue philosophique, propre à décevoir ceux qui espèrent y trouver un éclaircissement de cette notion si obscure du temps. Le point de départ fondamental est la constante absolue et universelle de la vitesse de la lumière. Or, ce point de départ possède, nous l'avons vu, le caractère d'une convention, convention d'un intérêt scientifique puissant, en raison du succès de la théorie, comme synthèse de l'optique et de l'électromagnétisme des corps en mouvement.

En présence de l'immense complexité des phénomènes naturels, le physicien n'a pas à rougir de se contenter de la philosophie du succès. Tout ce qu'il demande, c'est de coordonner les phénomènes dans des synthèses aussi générales que possible et de créer un instrument qui lui permette de prévoir de nouveaux phénomènes. Il n'a cure, en tant que physicien, de la nature ultime des choses. Mais en tant que philosophe? Eh bien, en tant que philosophe, il doit chercher à atteindre cette nature ultime, mais sans espérer y parvenir, croyons-nous, par les seuls procédés du physicien. C'est ce que beaucoup de nos mathématiciens et physiciens philosophes d'aujourd'hui ne paraissent pas vouloir admettre. Ils emmêlent les genres. Et il faut bien reconnaître qu'ils suivent en cela un exemple illustre, celui d'Henri Poincaré. Avec l'autorité qui s'attachait à son génie mathématique, Poincaré a rajeuni, sous une forme extrêmement brillante, et redécouvert à l'usage d'esprits exclusivement formés aux disciplines scientifiques, une théorie de la connaissance peut-être un peu simpliste (et assez ancienne d'ailleurs). Ce sont ces idées sur la formation des notions d'espace et de temps qu'Einstein a développées. Son mode d'analyse, calqué sur l'analyse mathématique, l'accule inévitablement à tout ramener à la notion de commodité, et par conséquent à prendre toujours comme point de départ d'une théorie *une convention* de commodité. De pareilles conventions sont indispensables au développement de la science parce qu'elles fournissent à la spéculation scientifique une base précise : en faire la base d'une philosophie, c'est nier toute philosophie.

Dans le même ordre d'idées, on est frappé du rôle fondamental joué dans toute la théorie par l'échange de signaux lumineux. La vitesse de la lumière, invariant absolu, a servi à définir le temps dans le système fixe ainsi que dans le système mobile, et à établir la liaison entre les deux systèmes ; on peut donc voir facilement, en suivant le calcul d'Einstein, que la vitesse de la lumière est une vitesse limite qu'aucun mouvement ne peut dépasser ni même atteindre. Si v se rapproche de c, la longueur apparente du train vu de la voie tend vers zéro. L'existence de cette limite ne se présente donc pas, du point de vue d'Einstein, comme une propriété naturelle de l'espace et de l'agent lumineux, mais comme une conséquence des définitions, ce qui est beaucoup moins mystérieux. A ce point de vue,

on peut se demander ce que penserait des définitions d'Einstein un aveugle-né, à supposer que par aucun moyen (la télégraphie sans fil par exemple) on ne lui fasse acquérir la notion de signal lumineux. Toute sa connaissance de l'espace et du temps sera fondée uniquement sur la notion de corps solide et sur celle de la vitesse de propagation d'un signal sonore. Sans doute l'optique des corps en mouvement n'aurait-elle pour lui aucun sens, sans doute aussi la règle de la composition des vitesses mécaniques s'appliquerait-elle pour lui à la vitesse du son. Alors la théorie de la relativité serait pour lui toute différente. Or, sa notion de l'espace et du temps différerait-elle réellement de celle du voyant? Il se peut qu'il n'y ait pas dans les notions humaines de temps et d'espace que ce que l'expérience y a mis, et ce que, par conséquent, l'analyse des données de l'expérience permet d'y retrouver.

La relativité généralisée.

La théorie de la relativité restreinte est exclusivement celle des systèmes en mouvement de translation rectiligne et uniforme les uns par rapport aux autres. Elle pose en principe que tous ces systèmes sont rigoureusement équivalents pour l'expression des lois de l'optique et de l'électromagnétisme, à condition que dans chaque système on fasse usage des mesures de temps et d'espace relatives à ce système. Au lieu de considérer seulement les lois de l'optique, Einstein pose en principe que cet énoncé s'applique à l'expression des lois de tous les phénomènes naturels : la chute d'une pierre lâchée par un observateur du train s'effectuera pour lui, suivant une loi qui s'exprimera au moyen des coordonnées de temps et d'espace relatives au train, par la même formule que la chute d'une pierre lâchée par un observateur de la voie employant ses propres coordonnées de temps et d'espace. Cette généralisation reste dans le cadre de la relativité restreinte, parce qu'il s'agit toujours de systèmes en translation rectiligne et uniforme les uns par rapport aux autres. Aucun système ne paraît préférable à un autre, comme absolument fixe, pour l'expression des lois naturelles.

Si l'on considère maintenant des systèmes dont le mou-

vement relatif n'est pas rectiligne et uniforme, il semble au premier abord que cet équivalent cesse et que, par conséquent, on puisse espérer trouver un système particulièrement favorable, qui serait considéré comme absolument fixe. Reprenons l'exemple de notre train qui roule parallèlement à un autre. Supposons que tout à coup notre vitesse semble diminuer. Deux cas pourront se produire : ou bien nous ne sentirons aucune impulsion nous projetant en avant, comme cela se produit au moment d'un coup de frein brutal ; nous en conclurons que c'est l'autre train qui a augmenté sa vitesse, la nôtre ne changeant pas ; ou bien nous subirons cette impulsion ; nous en conclurons que c'est nous dont la vitesse a brusquement diminué, par suite d'un coup de frein. L'observation des effets d'inertie nous interdira donc de considérer comme équivalents le mouvement de notre train par rapport à l'autre ou le mouvement de celui-ci par rapport au nôtre. Il ne nous sera pas indifférent que la diminution apparente de notre vitesse vienne de ce que notre train est près de buter sur un obstacle ou de ce que le train d'à côté est télescopé par un autre arrivant derrière lui avec une vitesse plus grande. Il paraît donc impossible que la chute d'une pierre lâchée par un observateur du train animé d'une vitesse quelconque non uniforme s'effectue par rapport au train, suivant la même loi que si elle est lâchée par un observateur de la voie, considérée comme fixe.

C'est pourtant cette identité qu'affirme Einstein par le principe de relativité généralisée : les lois des phénomènes naturels auront la même expression dans tous les systèmes dans lesquels on les exprimera, *quelle que soit la nature de leurs mouvements relatifs*. Comment cela peut-il se concilier avec l'observation faite tout à l'heure? Par l'emploi du « principe d'équivalence ». Einstein y est conduit grâce à une remarque très simple sur un caractère particulier des phénomènes d'inertie et de gravitation, remarque très simple, mais dont on n'avait pourtant jamais rien tiré depuis qu'a été faite pour la première fois une vieille expérience attribuée à Newton et citée par tous les traités de physique (surtout, chose curieuse, les vieux traités démodés). Cette expérience a montré que dans le vide tous les corps tombent également vite ; autrement dit, l'accélération que la pesanteur terrestre imprime à tous les corps ne dépend ni de leur

nature ni de leur état physique, ni de la quantité de matière qu'ils renferment.

Or, dit Einstein, d'après la loi de Newton, on a l'égalité :

$$\text{(force)} = \text{(masse d'inertie)} \times \text{(accélération)}$$

où la « masse d'inertie » représente une constante caractéristique du corps mobile. Mais si l'on considère le poids comme force accélératrice, on a d'autre part :

$$\text{(force)} = \text{(masse pesante)} \times \text{(intensité du champ de pesanteur)}$$

où la masse pesante représente également une constante caractéristique du corps. On tire de ces deux relations :

$$\text{(accélération)} = \frac{\text{(masse pesante)}}{\text{(masse d'inertie)}} \times \text{(intensité du champ de pesanteur)}$$

L'expérience prouve que, pour un champ de pesanteur donnée, l'accélération est toujours la même et est indépendante de la nature et de l'état du corps ; il en résulte que le rapport de la masse pesante à la masse d'inertie est également le même pour tous les corps. On peut donc, en choisissant convenablement les unités, rendre ce rapport égal à 1 ; on a alors l'énoncé suivant : la masse *pesante* et la masse *d'inertie* d'un corps sont les mêmes.

Jusqu'à présent, la mécanique a *enregistré* cette proposition importante, mais ne l'a pas *interprétée :* on ne peut arriver à une interprétation satisfaisante qu'en admettant que *la même* qualité d'un corps se manifeste suivant les circonstances comme « inertie » ou comme « poids. »

Ce point de départ admis, quelles seront ces circonstances auxquelles il est fait allusion? Voici l'observateur d'un ballon captif dans sa nacelle, munie d'un parachute comme il en existait à la fin de la guerre. Son corps appuie sur le plancher de la nacelle en vertu de sa « masse pesante ». Tout à coup l'observateur actionne le déclic qui retient la nacelle au ballon. La nacelle tombe avec une vitesse accélérée, le parachute n'étant pas encore ouvert. L'observateur tombe en même temps avec la même vitesse, d'après l'expérience de Newton. Donc, ses pieds n'exercent plus aucune pression sur le plancher de la nacelle. La pesanteur est supprimée par l'effet d'un mouvement accéléré convenable. Au bout d'un certain temps, le parachute s'ouvre. Le mouvement de la nacelle se ralentit, le plancher commence à retenir

l'observateur dans sa chute ; la pesanteur reparaît pour lui. Le mouvement de descente devient uniforme ; l'observateur a recouvré son poids normal. La cessation du mouvement accéléré a fait réapparaître les effets du champ de pesanteur. Il y a donc *équivalence* complète entre leurs effets. La masse de l'observateur agit comme masse pesante dans la nacelle suspendue au ballon, comme masse d'inertie pendant la chute libre ; de nouveau comme masse pesante pendant la descente rendue uniforme par le parachute. Et cette équivalence résulte entièrement de la propriété fondamentale du champ de gravitation. Si l'accélération en chute libre n'était pas la même pour tous les objets contenus dans la nacelle, il est bien évident que l'équivalence n'aurait pas lieu à la fois pour tous les objets, ce qui revient à dire qu'elle ne pourrait être logiquement envisagée pour aucun. Mais l'accélération de la pesanteur étant la même pour tous les corps, il est équivalent pour la description des phénomènes physiques qui se produisent dans la nacelle, c'est-à-dire pour l'énoncé de leurs lois, soit de la considérer comme immobile (ou animée d'un mouvement uniforme) dans un champ de gravitation, soit de supposer qu'il n'y règne aucun champ de gravitation, mais qu'elle est entraînée en sens inverse de la pesanteur apparente avec une vitesse uniformément accélérée. Bref, tous les systèmes seront équivalents pour la description des phénomènes et conduiront au même énoncé de leurs lois, à la condition de faire figurer dans ceux dont le mouvement n'est pas uniforme par rapport à un même système pris arbitrairement comme système de comparaison un champ de gravitation convenable.

Ainsi, un observateur enfermé dans une cellule sans fenêtre, placée sur le bord d'une plate-forme tournante comme on en voit dans les foires, peut supposer indifféremment que la plate-forme tourne et que la force centrifuge tend à l'en chasser ou que la plate-forme est immobile et qu'un champ de gravitation rayonne de son centre avec une intensité proportionnelle à la distance.

Le principe d'équivalence permet donc de généraliser le principe de relativité en faisant tomber la restriction que les systèmes, dans lesquels les lois physiques ont le même énoncé, n'ont par rapport les uns aux autres que des mouvement rectilignes et uniformes. Ils pourront désormais avoir des mouvements quelconques.

De plus, ce principe permettra de trouver un lien, qui manquait jusqu'ici, entre les phénomènes de gravitation et les autres phénomènes de la physique. Supposons en effet que l'on connaisse la loi d'un phénomène dans un système S' immobile (ou animé d'un mouvement uniforme) par rapport à un autre système S, sans gravitation. Ces lois sont aussi celles du même phénomène par rapport au système S'. Maintenant, il est clair que le calcul permettra de trouver l'expression de ces lois si l'on anime le système S' par rapport à S d'un mouvement uniformément accéléré. Mais, d'après le principe d'équivalence, ces lois seront également celles du même phénomène quand le système S', fixe ou en mouvement uniforme par rapport à S, est soumis à un certain champ de gravitation. On pourra donc prévoir l'influence de la gravitation sur le phénomène envisagé.

Ainsi, considérons la propagation de la lumière dans le système S'. S'il est immobile par rapport à S ou sans gravitation, la lumière s'y propage en ligne droite. Un calcul évident indique que si S' est animé d'un mouvement uniformément accéléré par rapport à S, le mouvement de la lumière dans le système S' n'est plus rectiligne mais incurvé. Donc, si le système S', fixe par rapport à S, est soumis de la part de S à un champ de gravitation, la lumière sera incurvée par ce champ. La lumière envoyée par une étoile sur la terre devra s'incurver si elle passe près du soleil, dans un endroit où le champ de gravitation de celui-ci est suffisamment intense. C'est ce que l'éclipse du 29 mai 1919 paraît avoir confirmé d'une manière indubitable (s'il reste encore quelques doutes sur l'exactitude numérique de la vérification).

Mais si l'on sait calculer l'influence qu'un champ de gravitation exerce sur un phénomène physique quelconque, on pourra déduire la loi de la gravitation, comme Newton l'avait déjà fait, de l'incurvation des trajectoires des planètes sous l'action gravifique du soleil, cette incurvation étant due à l'action du champ de gravitation solaire sur le mouvement rectiligne et uniforme que les planètes décriraient dans l'espace en l'absence de tout champ de gravitation.

On voit quelle est la marche des idées. Mais de terribles difficultés se dressaient pour atteindre le but. Einstein les a surmontées en se jetant dans un océan mathématique. Le

mérite qu'il y a dépensé est extraordinaire ; il a su utiliser des travaux de Gauss, Riemann, Christoffel, Ricci, Levi-Livita, qui portaient sur des méthodes de calcul extrêmement générales, nullement créées en vue de la relativité ni de la gravitation, et dans lesquelles peut-être on aurait pu voir un des plus beaux cas d'application de cette boutade de Russell : « Quand on ne sait ni de quoi on parle, ni si ce qu'on dit est vrai, on fait des mathématiques. » Cherchons seulement à donner une idée des difficultés en question.

D'abord, si tous les mouvements accélérés sont équivalents à des champs de gravitation, la réciproque n'est certainement pas vraie d'une manière générale. Ainsi le champ terrestre en un point peut être annulé par une chute libre en ce point. Mais alors, pour l'observateur de la nacelle, le champ terrestre aux antipodes, s'il pouvait le mesurer, paraîtrait avoir une valeur double. On pourra se tirer de cette difficulté en convenant que le principe d'équivalence ne s'applique qu'au voisinage d'un point. Les effets d'un champ de gravitation produit par la matière ne pourront pas être calculés *dans l'ensemble* d'un système matériel par la substitution à ce champ d'un mouvement accéléré convenable. Cette substitution devra toujours être locale.

Ensuite, la subtile mais incontestable clarté mathématique qui régnait en relativité restreinte pour la définition des longueurs et du temps n'existe plus. Il est impossible de définir avec rigueur les longueurs et les temps dans un système soumis à un champ de gravitation non uniforme. Einstein en donne un exemple frappant. Considérons sur la plate-forme de tout à l'heure deux observateurs placés sur le même rayon mais à des distances inégales du centre. Pendant un instant très court, on peut considérer leurs mouvements comme rectilignes et uniformes ; mais ces mouvements n'ont pas la même vitesse par rapport au sol immobile. L'écoulement du temps n'est donc pas le même pour les deux observateurs, d'après la relativité restreinte. Par conséquent, il est impossible de définir un temps unique pour tout l'ensemble de la plate-forme en mouvement. De même, le mètre d'un de ces observateurs n'a pas la même valeur comme appareil de mesure, selon qu'il est placé suivant le rayon, c'est-à-dire perpendiculairement à la vitesse de son système, ou selon qu'il est placé tangen-

tiellement, suivant la circonférence du disque. La mesure des longueurs sur la plate-forme tournante perd toute signification précise.

Cet exemple est d'autant plus intéressant qu'il donne une idée de la manière dont s'introduit dans ces problèmes la géométrie non euclidienne. La mesure du rayon de la plate-forme, par l'observateur qu'elle porte, lui donnera évidemment le même résultat qu'à un observateur placé sur le sol dans lequel est fixé le pivot, puisque le mètre du premier paraît au second avoir la même longueur que le sien ; au contraire, quand le mètre est placé suivant la circonférence, l'observateur du sol juge celui de la plate-forme plus court. De même, il jugera plus courte la circonférence en mouvement que la circonférence de même rayon tracée sur le sol. Donc, le rapport de la circonférence en mouvement à son diamètre lui paraîtra moindre que le nombre $\pi = 3{,}1416$. C'est ce que l'on exprime en disant que, dans le système de la plate-forme en mouvement, la géométrie n'est plus euclidienne, ou bien encore, d'après le principe d'équivalence, que l'espace dans lequel règne un champ de gravitation n'est pas euclidien.

Il faut donc renoncer à définir, d'une manière générale, les coordonnées d'espace et de temps d'un événement d'après la géométrie euclidienne. Il faut chercher une méthode de mesure non euclidienne de longueur. C'est ce que permet la géométrie de Gauss étendue aux espaces à quatre dimensions, en prenant pour distance (ds) de deux points voisins une certaine fonction des paramètres, dénués de signification concrète, qui caractérisent ou qui servent à « nommer » ces points. L'intervalle de deux événements est alors la « distance » (ds) de ces deux points-événements.

Rien *a priori* ne permet de particulariser cette extrême généralité. Einstein réussit à obtenir des résultats positifs en s'appuyant seulement sur les principes suivants :

1° L'expression de la distance ds (par analogie avec la distance de deux points dans l'espace euclidien) ne doit pas être modifiée par une transformation quelconque des quatre coordonnées. Cette distance (ds) doit être indépendante de ce qu'il appelle le « mollusque » de référence, par analogie avec les corps solides de référence de l'espace euclidien, qui ne peuvent plus être utilisés. C'est l'expression du principe de relativité généralisée ;

2° S'il existe dans le système considéré un champ de gravitation, les effets de champ sur un point matériel ne doivent dépendre que de sa masse d'inertie (accélération commune à tous les corps) ;

3° L'ensemble du champ de gravitation et de la matière existant dans le système doit satisfaire à la loi de la conservation de l'énergie.

On parvient ainsi à une expression de la distance (*ds*) *qui caractérise* le *continuum* à quatre variables. Par une induction hardie, on affirme que cette expression (*ds*) caractérise l'univers gravitationnel.

Continuant alors à raisonner par analogie, on dit ceci : dans un système sans gravitation (système dit de Galilée), un point matériel libre décrit une ligne droite. Donc, dans le domaine des quatre variables non euclidiennes, qui servent à nommer un événement (aucune d'elles ne jouant *a priori* un rôle distinct des autres correspondant, par exemple, au temps), le point représentatif d'un événement doit aussi, en vertu du principe d'équivalence qui permet de le considérer comme libre, décrire ce qui, par analogie et convention, sera une ligne droite de ce domaine non euclidien.

D'après l'expression du (*ds*), on forme l'équation de ces lignes droites généralisées. Elles expriment la loi du mouvement du point représentatif. Comme nous avons essayé de le faire sentir, cette loi équivaut, ou conduit, dans chaque cas particulier, à la loi de gravitation. Bref, la loi de gravitation ne se traduit plus par l'expression d'une « force » exercée sur la matière (la notion de force elle même n'a plus d'existence primordiale), mais comme une forme particulière imprimée à l'arc élémentaire (*ds*), de laquelle on déduit le mouvement vrai de la matière. Il est donc inutile de formuler une expression de la loi de gravitation analogue à celle de Newton (et on la chercherait en vain chez Einstein).

Conclusions.

C'est ainsi qu'Einstein a pu trouver la formule du mouvement du périhélie de Mercure, calculer la déviation des rayons lumineux stellaires au voisinage du soleil, et l'influence du champ de gravitation du soleil sur la longueur d'onde de la lumière émise par un atome solaire.

Au point de vue scientifique, les théories de la relativité forment incontestablement un édifice admirable, fondé sur des réflexions aussi simples que subtiles, mais exploitées à fond malgré des difficultés mathématiques immenses vaincues avec une habileté consommée ; fondé également sur des intuitions géniales, qui seules ont permis, dans la complexité de formules extrêmement générales et lourdes à manier, d'aboutir à des résultats précis, ou déjà connus, mais reliés désormais entre eux par une théorie commune, ou prévus et confirmés, en partie du moins, par l'expérience.

Mais cet édifice ne semble pas sans défauts.

D'abord, s'il présentait une complète clarté, les discussions passionnées qu'il a soulevées ne se seraient pas produites. L'accord eût été obtenu d'emblée, n'en déplaise à M. Nordmann. Ce n'est pas pour des raisons ethniques, je suppose, que M. Michelson est (ou du moins était, l'an dernier) peu partisan de la relativité et des conséquences qu'on avait tirées de sa célèbre expérience, ni que M. Abraham, professeur à la Sorbonne, est anti-einsteinien, ni que M. Painlevé s'est fortement élevé, à l'Académie, contre certaines parties de la théorie de la gravitation. Non ; il est incontestable que, malgré l'habileté et les tours de force réalisés par Einstein, il subsiste maintes difficultés qui gênent l'adhésion et, d'autant plus, que certains veulent davantage l'imposer.

Dans la relativité restreinte elle-même, nous avons signalé, d'après Einstein d'ailleurs, un cercle vicieux qu'une convention seule permet de rompre. Mais c'est relativement peu de chose, parce qu'on voit clairement ce qu'on admet, et que cela admis, la synthèse réalisée par la théorie est extrêmement satisfaisante. Dans la relativité généralisée, les défauts sont beaucoup plus difficiles à préciser, parce que la théorie est beaucoup plus complexe ; mais l'emploi constant, sans doute inévitable, de raisonnements par analogie, je veux dire l'extension à un espace multidimensionnel, à des coordonnées dont on ne connaît pas le sens, à des systèmes de références aussi indéfinis que le fameux « mollusque », produit une impression de gêne peu propre à entraîner la conviction ; la stupeur, du reste admirative, que provoquent des succès aussi nets que le calcul du mouvement du périhélie de Mercure ne fait pas disparaître cette impression. On n'est pas loin, parfois, de trouver le

succès trop beau. Comme on l'a dit, il semble que la théorie, après des développements d'une généralité extrême, laisse trop peu de jeu à la nature. Et puis, l'on se demande comment ces coordonnées générales, rapportées au mollusque de référence, deviennent tout à coup les coordonnées polaires de la géométrie ordinaire et le temps de tout le monde quand il s'agit d'écrire le *ds* qui permet de calculer le mouvement de Mercure. Sans doute, fait-on d'abord le calcul loin de tout champ de gravitation, c'est-à-dire dans un espace euclidien ; cela donne une formule qui guide, ensuite, dans le cas où il existe un centre matériel attirant, c'est-à-dire dans un espace déclaré non euclidien ; cependant on conserve tout de même les coordonnées euclidiennes. L'artifice réussit ; cela est fort beau, mais donne à réfléchir ; cela n'empêche pas d'admirer la théorie, mais fait protester contre l'engouement qu'elle provoque.

Comme l'ont montré à l'Académie M. Le Roux d'abord, puis M. Painlevé dans une communication retentissante, en se plaçant surtout au point de vue astronomique et mécanique, la loi de gravitation trouvée par Einstein, c'est-à-dire l'expression de la distance (*ds*) de deux points infiniment voisins dans un domaine gravitationnel à quatre dimensions, n'est nullement la loi de gravitation unique que l'on puisse tirer des principes posés et de la méthode de calcul. Un sens subtil a conduit Einstein, en maints endroits, à admettre implicitement ou non certaines hypothèses que les principes ne paraissent pas exiger et que les vérifications expérimentales ne justifient pas non plus, en ce sens que des formes différentes du (*ds*), c'est-à-dire des lois de gravitation différentes conduiraient aussi aux mêmes vérifications expérimentales. Cela ne diminue en rien la gloire d'avoir trouvé le premier une de ces lois ; mais cela diminue beaucoup la portée de certaines conséquences cosmogoniques qu'Einstein a tirées de sa loi (étendue finie de l'univers, contraction des corps qui s'approchent du soleil). En effet, d'autres lois de gravitation tirées des mêmes principes, conduisant aux mêmes vérifications pour le mouvement des planètes, conduiraient aussi à des conséquences cosmogoniques absolument différentes.

Ce qu'il faut maintenant, ce sont donc d'autres recherches, d'autres vérifications expérimentales surtout, et non pas des campagnes pour imposer les idées nouvelles comme un

dogme et comme la voie unique dans laquelle la physique doit s'engager. C'est d'autant moins justifié que la théorie de la relativité laisse actuellement d'une manière complète hors de son emprise une catégorie immense de notions d'une importance fondamentale dans le développement de la physique moderne. Elle traite essentiellement des milieux continus, la continuité jouant même, précisément dans la définition des coordonnées par rapport aux mollusques de référence, un rôle capital. Elle laisse de côté tous les problèmes relatifs à la structure discontinue de la matière et aux problèmes plus mystérieux et plus importants de la structure discontinue de l'énergie. Les *quanta* d'énergie forment un sujet dont nous aurons à reparler.

Au point de vue philosophique, je pense que les lecteurs, rares, je le crains, qui auront suivi ce long exposé, sont déjà fixés. Il s'agit de théories purement mathématiques où la nature des notions psychologiques de temps et d'espace n'est pas et ne peut pas être prise en considération, autrement que pour être clarifiée par des définitions conventionnelles. Ces théories n'apprendront donc, je crois, sur ces notions, que ce qu'on y aura volontairement et préalablement laissé.

Louis Dunoyer.

Saint François de Paule à la cour des Rois de France

Annæ d'Alesso
cujus maxime nobis memoria veneranda
Ministri Caroli IX Oliverii d'Ormesson
honestæ piæque uxori,
quâ, sanguini stirpis nostræ
traditum est aliquid
præclari simul ac fervidi animi
Santi Francisci a Paulo.

Le 27 mars 1416 naquit à Paola, petite ville du duché de Calabre, dans le royaume de Naples, un enfant dont l'arrivée au monde fut marquée par des signes exceptionnels. Les gens de la ville aperçurent des flammes environner, comme une auréole de feu, la maison de l'accouchée ; ils entendirent les airs se remplir de musiques surnaturelles. Aussitôt les oracles de s'en donner à cœur joie et de prédire que ce nouveau-né étonnerait la chrétienté.

Ses parents se nommaient Jacques Martotille et Viane de Fuscaldo. On sait peu de chose sur eux si ce n'est que Viane était issue d'une famille illustre. Tous deux menaient une vie hérissée de mortifications, jeûnant sans cesse, habillés de bure, sans linge ni chaussures. Comme ils avaient pour saint François d'Assise une dévotion particulière, ils appelèrent leur fils François. A quelque temps de là, Viane donna le jour à un second enfant, Brigitte. Ainsi

pourvus d'un fils et d'une fille, Jacques Martotille et Viane de Fuscaldo s'estimèrent comblés par la Providence et « vouèrent d'un commun accord une continence perpétuelle » (1).

A l'âge de quelques mois, François Martotille manqua de perdre la vue. Une dangereuse tumeur envahissait l'un de ses yeux. Viane promit à Dieu que si son fils guérissait, elle le consacrerait toute une année à son service. Il guérit. Aussi lorsque l'enfant atteignit ses douze ans, ses parents le conduisirent-ils au couvent des pères cordeliers de Notre-Dame de Saint-Marc ; il y charma ces rudes religieux par sa modestie, son zèle et sa piété. L'année écoulée, Jacques Martotille et Viane de Fuscaldo vinrent reprendre leur fils. Avant de gagner avec lui le chemin de la maison de Paola, ils allèrent à Assise visiter, en pèlerinage, la maternelle église de Sainte-Marie des Anges ; de là ils furent à Rome, puis au mont Cassin. C'est au cours de ce voyage mystique que le jeune François prit la résolution, dit-on, de se retirer définitivement du monde.

En 1429, François Martotille est âgé de treize ans. Il a l'esprit tout imprégné des enseignements de l'Écriture, la mémoire toute vibrante de l'exemple des élus. Il sait que Dieu parla dans le désert à Jean-Baptiste ; que dans le désert encore le Seigneur apparut à Moïse et à Abraham ; que dans le désert toujours, Agar, chassée par Sara, trouva les consolations du Tout-Puissant ; il sait qu'Élie, après avoir été miraculeusement nourri dans la plaine d'Horeb, fut encore choisi sur les bords du Jourdain pour être ravi dans les cieux ; qu'Élisée fit surgir de la sécheresse de l'Idumée les eaux fraîches qui donnèrent aux armées du roi de Juda, du roi d'Edom et du roi d'Israël la force de la victoire ; il sait que Jean l'Évangéliste, exilé à Patmos, reçut dans les silences d'une grotte la divine inspiration de l'Apocalypse ; il sait qu'Antoine au fond de la vallée du Fayoum et sur les hauteurs du Colzin, que Paul l'Anachorète, perdu dans la Thébaïde, qu'Hilarion errant d'Égypte en Sicile et de Dalmatie jusqu'à Chypre, que Macaire le Jeune et que Macaire l'Ancien, qu'Arsène dans les farouches solitudes de Suété, Romuald dans les claires solitudes de Toscane, Bruno dans les solitudes neigeuses du Dauphiné,

(1) Claude du Viviet.

— et dans celles, toutes proches, de la Calabre, — vécurent, comblés d'extases et prodigues en miracles et firent naître dans l'âme souillée des hommes le purifiant et exaltant amour de la vie contemplative.

Cet amour, François en sentait les délices germer et fleurir dans son cœur. Ses parents possédaient à quelques lieues de Paola un domaine qu'on appelait alors le « Patrimoine ». Une forêt y dresse aujourd'huï ses ombrages. L'enfant résolut de se retirer là et d'y vivre plus près de Dieu en étant plus loin des hommes. Jacques et Viane Martotille, voyant que la Providence avait élu leur fils, ne s'opposèrent pas à ce projet. Et François les quitta pour toujours. Pendant six ans, il vécut, lui aussi, « dans son désert », couchant sur le sol à l'abri d'une caverne, se nourrissant d'herbes, buvant l'eau des sources, priant Dieu, disant avec Jérôme que « les villes lui étaient des prisons et la solitude un paradis de délices ». Bientôt la précoce sainteté de cette existence émerveilla les alentours. Un à un des disciples vinrent timidement se présenter à lui ; enflammés par un si pur exemple, ils suppliaient le jeune ermite de leur permettre de rester à ses côtés. François comprit alors que la Providence lui marquait son devoir. C'est en vain que l'on rêve à la fois et de paix et de sainteté. Vœu absurde et vœu d'égoïste. Pour vivre selon l'ordre de Dieu, ne faut-il pas lutter parmi les hommes? L'anachorète sentit qu'il n'avait pas le droit d'éloigner ceux qui venaient à lui. Non seulement il ne les éloigna pas, mais il conçut bientôt l'idée d'une règle de vie commune. Le solitaire, le fils spirituel des Jérôme et des Antoine, qui trouvait de tels orgueils et de tels apaisements dans sa calme oraison, au seuil de la grotte abandonnée, renonça à tout ce silence et à toute cette ombre et accepta de bon cœur la mission de fonder un ordre religieux.

C'est en 1435. Les premiers compagnons de François qui viennent se grouper autour de lui sont douze comme les apôtres. Ils s'appellent Balthasar de Spino (qui fut le premier d'entre eux ordonné prêtre), Bernardin de Cropulatu, Paul de Paterne, François de Majorane, Antoine et Archange de Longobarde, André de Missiano, Nicolas et Jean de Sainte-Lucide, Ange de la Sarrazine, Nicolas Nucet, Florentin de Paola et Jean de Gênes.

Avec eux François Martotille construisit de ses mains

leur premier couvent et il le consacra à Notre-Dame des Anges. Une force surnaturelle l'animait. Il recevait des secours providentiels; il en recevait, mais surtout il en répandait autour de lui. Sa charité, déjà prodigue en bienfaits, s'enrichissait peu à peu d'une puissance extraordinaire; sous la bénédiction de ses mains, voilà que naissaient les miracles!...

J'ai lu, dans les vieux livres consacrés à l'histoire de François de Paule, dans les témoignages recueillis à Cozence et à Tours pour sa canonisation, le récit de ces guérisons dont la seule énumération remplit des pages. Aveugles auxquels le soleil est rendu, lépreux délivrés de leurs plaies, déments recouvrant la raison, que sais-je, toutes les tares, toutes les misères de l'humanité sont venues aux pieds de l'homme élu implorer une aide surnaturelle et cette aide leur fut accordée. Il faut renoncer à citer les miracles de saint François de Paule. « On peut dire, écrit le frère minime François Dondé, que les mains de ce bienheureux patriarche étaient un médicament souverain pour guérir toutes sortes de maladie et comme un céleste antidote pour prévenir et remédier aux accidents qui pourraient arriver. » Il ne guérit pas seulement des malades. Il ressuscita sept morts. L'un d'eux, Nicolas d'Alesso, était le fils de sa sœur Brigitte.

Notre foi hésite, il faut l'avouer, devant ces relations merveilleuses. Nous avons perdu l'habitude des miracles que font les hommes; nous sommes devenus à la fois trop orgueilleux pour accepter qu'un prodige ne soit pas contrôlé par « notre science »; trop modestes pour nous en reconnaître capables. Le miracle nous effraye. On dirait qu'il trouble cette illusion coordonnée que nous appelons la quiétude; c'est comme une fenêtre qui s'ouvrirait brusquement sur l'au-delà, sur cet au-delà mystérieux dont nous acceptons la notion à condition qu'elle ne nous préoccupe pas. Où donc se mesurent pourtant les inconnaissables puissances de la foi? Comment délimiter ce qui nous paraît possible de ce qui nous semble impossible? N'est-ce pas seulement notre habitude que nous nommons raison? Les résidus de croyance que nous conservons dans nos âmes s'accommodent malaisément des grandes manifestations de la foi. La conscience moderne adopte un compromis entre le rationalisme et le surnaturel. Elle croit en l'Être Suprême, mais elle reste songeuse devant la

lumière de ses rayons. Douter d'un miracle, c'est déjà l'empêcher. La foi pleine et robuste du quinzième siècle n'en doutait pas. Elle n'acceptait pas seulement Dieu comme un système. Elle l'acceptait comme le maître de toutes les possibilités et de toutes les impossibilités. Elle n'assignait à sa souveraineté ni des bornes physiques ni des bornes chimiques. En un mot, elle croyait ; mais nous, nous supposons. Aussi n'est-il pas permis de suspecter la réalité des miracles de saint François de Paule. D'innombrables témoignages sont là pour nous en convaincre. Une foule souffrante est venue s'agenouiller contre sa robe de bure. Du fond de sa détresse, avec toutes les forces créatrices de la confiance, cette foule a crié à l'homme saint : « Rends-moi la vue ! Rends-moi l'ouïe ! Rends-moi l'usage de mes bras ou de mes jambes ; délivre mon corps de ces plaies brûlantes ; délivre-le de ces invisibles tenailles !... »

Et François de Paule, pour soulager toutes ces douleurs, n'eut qu'à faire descendre sur elles la paix divine de sa bénédiction.

Dès lors la célébrité de Martotille se propagea de ville en ville. La congrégation dont il était l'âme se développait chaque jour. Le couvent de Notre-Dame des Anges ne suffisait déjà plus à contenir les frères ermites (1). Tour à tour, d'autres maisons s'élevèrent : celle de l'Annonciade à Paterne, celles de la Très Sainte Trinité à Spezzane et à Coriliane, celle de Jésus et de Marie à Crotone.

François dirigeait et même participait à la construction de ces couvents ; il organisait leur vie religieuse. En pleine force d'âge son activité se dépensait sans compter. Où sont les solitudes et les silences de l'anachorète enfant !

Les mémoires du temps nous apprennent que François, bien qu'il fût plus grand que la moyenne, semblait petit tant son corps se courbait sous le poids des mortifications. Il portait la barbe ; ses cheveux étaient blonds et touffus, son nez aquilin et un peu gros, ses yeux verts. Il allait toujours nu-pieds, vêtu d'une seule robe de bure, couchant sur le sol et se nourrissant à peine. « Son corps était naturellement odoriférant comme s'il eût été parfumé d'ambre gris ou de musc (2). »

(1) Ce n'est qu'en 1492 que l'ordre prit le nom de « frères minimes ».
(2) *Procès de Cozence*, témoins 22, 27 et 93.

En 1481, comme il revenait de Sicile où il avait fondé le couvent de Milazzo, il fut appelé à Naples à la cour du roi Ferdinand. Le monarque qui, d'abord, avait quelque peu inquiété le bon moine commençait à s'attacher étroitement à lui, lorsque survint un événement qui devait bouleverser l'existence de François de Paule.

*
* *

Louis XI régnait depuis vingt ans sur le royaume de France.

Le politicien retors, le diplomate souple, le grand roi qui travaillait avec l'âpre passion que l'on sait à l'enrichissement du domaine de la couronne, cerveau brûlant d'idées dans un corps malsain, passait sa vie à souffrir cent misères.

On est effrayé par la variété des maux qui l'affligèrent. Il était goutteux, congestif, quelque peu lépreux, harassé de continuelles fièvres ; il avait des troubles digestifs, d'affreux malaises de l'estomac et du foie, des crises de rein. Il semble enfin que la maladie ait mis le comble à ses perfidies en l'accablant encore davantage : ne nous assure-t-on pas qu'il était épileptique?

Et pourtant ce condamné aimait la vie, déjà trop courte pour réaliser tous ses desseins ; cette victime abhorrait la douleur qui l'empêchait d'agir. Craignant la mort, redoutant la souffrance, émotif et superstitieux, Louis XI accumulait les pratiques religieuses et les dévotions. Il était chanoine de plusieurs églises et affilié à des confréries ; chaque jour il récitait les heures, jeûnait constamment, se confessait une fois par semaine, faisait célébrer tous les jours un nombre incalculable de messes (1). Il essayait de s'attirer les bonnes grâces du ciel en agissant avec Dieu comme il l'eût fait avec le pape ; il couvrait les autels de présents ; il comblait le clergé de faveurs ; il donnait beaucoup ; il promettait plus encore... Et pourtant il ne guérissait pas ! L'âge venait, avec l'âge des maux plus pesants. De petites attaques épouvantèrent le monarque. C'est alors qu'il entendit parler — par un certain Mathieu Couple qui revenait de Naples — des miraculeuses guérisons obtenues

(1) Cf. *la Vie privée à la cour de Louis XI,* par Ch. Gaudilhon.

par François de Paule. Aussitôt le roi de tressaillir d'espérance. Puisque l'ermite calabrais accomplissait de tels prodiges, sans retard, il fallait le mander à sa cour. Cette fois le ciel ne résisterait plus à une pareille intercession. La guérison, qui sait même, une vieillesse sans fin brillaient aux yeux de Louis XI comme autant de mirages tranquilles. Le roi de France fit donc savoir au roi de Naples qu'il ne désirait rien tant que la visite de François de Paule. Ferdinand Ier saisit avec empressement cette occasion de répondre au vœu de son puissant cousin et il transmit au patriarche cette invitation qui prenait les allures d'un ordre. Martotille déclina l'offre de Louis XI. « Ma place, disait-il, est sur ce coin de terre où des couvents se fondent de jour en jour pour fortifier la congrégation dont Dieu m'a donné charge. Je n'ai que faire au royaume de France. »

Mais Louis XI n'entendait pas de cette oreille. Que lui importaient les scrupules du père des Minimes... La grande affaire, c'était de ne pas mourir. Désespérant de rien obtenir par le canal de Ferdinand de Naples, le roi s'adressa directement au pape Sixte IV et lui renouvela sa prière. Bien lui en prit, car François de Paule obéit aussitôt au Saint-Père. Avant de partir pour la France, il délégua l'un de ses religieux dans les fonctions de général de l'ordre ; il choisit deux autres de ses frères minimes pour l'accompagner dans son voyage, ainsi que son neveu André d'Alesso, l'un des fils de sa sœur Brigitte (1).

Puis, à petites journées, de Paola à Paterne, de Paterne à Coriliano, de Coriliano à Salerne, de Salerne à Castelmare, de Castelmare à Stibia, de Stibia à Naples, il vint humblement se mettre aux ordres du sieur Guynot de Bousières, maître d'hôtel de Louis XI, envoyé au-devant de lui pour l'amener jusqu'au Plessis-lès-Tours.

(1) Cet André d'Alesso se fixa en France. Charles VIII lui accorda des lettres de naturalisé (conservées dans les archives du château d'Ormesson). Il fut valet de chambre du roi et maître de la fourrière de Louis XII. De son mariage avec Jacquette de Maulandrin, de Tours, naquit un fils, Jean d'Alesso, seigneur de Lézeau et d'Éragny, conseiller du roi, qui épousa Marie de La Saussaye, sœur de l'évêque d'Orléans et nièce de Jean de Morvilliers, garde des sceaux de France. Jean d'Alesso et Marie de La Saussaye eurent une fille, Anne d'Alesso, qui épousa en 1559 Olivier Le Fèvre, seigneur d'Ormesson, d'Eaubonne et de Lézeau, ministre de Charles IX.

* * *

Ils firent un voyage mouvementé. Après avoir été à Rome s'agenouiller devant Sixte IV, — qui lui fit les plus grands accueils, — François et ses compagnons s'embarquèrent à Ostie sur un léger navire. Au milieu d'une tempête, ils furent attaqués par des corsaires. Leur mort paraissait chose certaine, lorsqu'un coup de vent providentiel les éloignant tout à coup de la galère ennemie les mit bientôt hors d'atteinte et de danger. Ils arrivèrent devant Marseille ; mais la peste ravageait la cité. Le port était fermé. Le vaisseau dut virer de bord et prendre la voile vers Toulon. La même malchance les y attendait, car la peste accablait aussi la cité. Ils se présentèrent alors devant Bormes ; mais là encore la ville était close et une réponse négative leur allait être faite, lorsque François intervint et dit aux gardes : « Dieu est avec nous, permettez-nous d'entrer. » Un tel rayonnement émanait du saint homme que ceux-ci pressentirent un secours providentiel. Ils lui ouvrirent toute grande la porte des remparts. François de Paule, fidèle à sa parole, alla de maison en maison, de malade en malade, poser ses mains libératrices sur les corps décharnés : autant de gens touchés, autant de gens guéris. La nouvelle de ces miracles se répandit au delà de Bormes. Les habitants de Fréjus, ville voisine, frappés aussi par la noire maladie, supplièrent Martotille de venir jusqu'à eux. Il répondit à leur appel. En reconnaissance de ces bienfaits, Fréjus fondit un couvent, Notre-Dame de la Pitié, qui fut, sur la terre de France, l'un des premiers asiles des frères minimes.

Dès que Louis XI apprit l'arrivée dans le royaume du patriarche, il ressentit une satisfaction sans pareille. « Je sens une telle joye, dit-il à son écuyer Jean Moreau qui lui apporta la nouvelle, et une si grande consolation pour les approches de ce sainct personnage que je ne scais si je suis au ciel ou en la terre et pour cette nouvelle si agréable demandez-moi telle récompense que vous voudrez (1). »

L'heureux messager ne perdit point sa présence d'esprit.

(1) *Procès de Tours*, témoin 41, art. 2.

Il sollicita un évêché pour son frère ; ce qui lui fut octroyé sur l'heure, ainsi que dix mille écus d'or.

De Fréjus, la petite troupe se mit en marche. A travers la Provence, le Dauphiné, elle parvint à Lyon où François fut reçu avec de grandes marques de respect et de dévotion, les hommes, les femmes, les enfants s'empressant autour de lui pour toucher sa robe ; puis, par le Bourbonnais et l'Orléanais, elle atteignit enfin le terme de son voyage.

Et le 24 avril 1482, saint François de Paule arriva devant le château du Plessis-lès-Tours.

*
* *

Louis XI vint à sa rencontre, accompagné des seigneurs de la cour, et dès qu'il fut en présence du moine il se jeta à ses pieds en implorant ses bénédictions.

Par la main, il le conduisit au logement qu'il lui avait fait préparer, dans une aile du château, près de la chapelle de Saint-Mathias. Plein d'un splendide espoir, il comblait le pauvre ermite des plus rares prévenances. Les premières cajoleries passées, le monarque jugea le moment venu d'obtenir du saint homme les faveurs qu'il en escomptait. Il le fit appeler auprès de lui. Et dans la solitude que troublait seule l'indispensable présence de l'interprète Ambroise Rombault, Louis demanda au moine de lui prolonger la vie.

Que j'aime à me représenter cet entretien pathétique où se mêlent, avec une égale vanité, tant d'utilitarisme et tant de merveilleux ! Ce roi laid, souffreteux, malade, mais dont le regard avide laisse filtrer les lueurs mêmes du génie ; ce cynique qui avait coutume de dire que « quant orgueil chevauche devant, honte et dommaige le suyvent bien près » ; ce réaliste pour lequel les jeux de la politique n'avaient plus de secrets ; ce sceptique qui passa sa vie à soupçonner tout le monde ; Louis XI, le corps déjà terrassé par l'âge, mais l'esprit tout bouillonnant encore de projets, de combinaisons, de convoitises et de vengeances, humblement prosterné devant le villageois calabrais et lui disant, avec dans la voix les angoisses de la mort : « Sainct Homme, Sainct Homme, empêche-moi de mourir !... »

Ah ! le profond dialogue ! Comme il exprime bien toute l'âme du roi ! Comme il éclaire d'un jour décisif les replis

de ce tourmenté !... être si puissant et néanmoins si peu de chose !... Préparer l'avenir et ne pas pouvoir s'accrocher à lui... travailler, d'un effort continu, à l'accroissement du royaume, et ne pas être sûr que ces richesses ne s'évanouiront pas... avoir des ennemis qui peut-être reprendront le meilleur... avoir un fils qui peut-être ne suffira pas à la tâche...

« Empêche-moi de mourir, Sainct Homme, empêche-moi de mourir !... »

La voix du monarque, cette voix qui commandait depuis la Normandie jusqu'à la Guyenne, depuis l'Artois jusqu'au Roussillon, depuis la Franche-Comté jusqu'en Provence et dont Comynes disait qu'elle était celle d'un « maistre avec lequel il fallait charrier droit », se faisait à coup sûr ingénieuse, pressante, irrésistible ! Quels accents le roi ne devait-il pas trouver dans son espoir et dans sa détresse... Ce n'était plus seulement un Charles de Bourgogne ou un François de Bretagne, un Édouard d'Angleterre ou un Ferdinand d'Aragon, un duc de Guyenne ou un duc de Nemours qu'il s'agissait d'enjôler !... La tâche était plus malaisée que de réconcilier Warwick avec Anjou, Sigismond d'Autriche avec les Suisses !... Le pape Sixte lui-même était plus facile à fléchir... car Dieu, pouvait-on, même un roi, le convaincre, car la mort, pouvait-on, même un roi, l'enchaîner ?

François de Paule accueillit les supplications royales avec une calme sérénité. Pas un instant il ne laissa au monarque le moindre espoir d'un miracle. Tout ce qu'il pouvait lui apporter c'était le sentiment de la confiance en Dieu. Louis XI parlait d'éternelle guérison ; mais le moine parlait d'inévitable mort.

*
* *

Louis XI n'insista pas. Mais son espérance était tombée. Le soupçon se mit à l'envahir. Et l'un de ses intimes se chargeait volontiers d'attiser cette méfiance. C'était le médecin Coitier. Le professeur « ès arts et médecine » qui fut le seul des serviteurs de Louis XI à conserver jusqu'au dernier jour la confiance intacte du roi, lorsqu'il vit arriver le religieux calabrais craignit de trouver en lui un rival. Il résolut aussitôt de le perdre. « Ce soi-disant sainct homme

est un fourbe, glissait-il dans l'oreille de Louis XI ; ce qu'il cherche c'est à vous faire payer les miracles. Tentez-le avec de l'or et vous verrez bien !... » Louis XI trouva l'idée subtile. Un jour s'approchant de Martotille, il lui tendit un bonnet rempli d'écus en disant : « Acceptez cet argent, mon Père, il vous servira à construire à Rome un monastère. »

Le moine refusa.

Dès lors Louis XI comprit qu'il avait affaire à un homme de bonne foi et s'il ne le considéra plus comme un sauveur miraculeux, du moins lui conserva-t-il de l'estime et même de la confiance. Il lui avait accordé une pension de 300 livres et l'intendant Briçonnet était chargé de veiller à ce qui lui manquait. Souvent le roi faisait venir le patriarche pour causer avec lui. Souvent aussi il allait le trouver dans sa chambre où, à genoux sur la pierre, François de Paule égrenait ses perpétuelles oraisons.

Comynes raconte dans ses *Mémoires* :

« Je l'ay maintes fois ouï parler devant le roy, qui est de présent, où estaient tous les grands du royaume... Mais il semblait qu'il fut inspiré de Dieu ès choses qu'il disoit et remonstroit, car autrement n'eut sceu parler de choses dont il parloit ».

Et le prudent chroniqueur d'ajouter :

« Il est encore vif par quoy se pourroit bien changer ou en mieux ou en pis et pour ce m'en tay... (1). »

Malgré ces bons rapports, le roi, toujours à l'affût d'une trahison ou d'une supercherie, faisait jour et nuit surveiller François de Paule. Pourtant, devant la pure simplicité de la vie du moine, Louis XI pouvait se convaincre que celui-ci n'était pas plus capable de ruse qu'il n'avait été — envers lui — capable de miracle...

Et pourtant, comment ne pas le reconnaître, c'est avec Louis XI peut-être que le Saint accomplit le précieux et le plus charitable de ses miracles.

Jamais on ne devait prononcer le « cruel mot de la mort » devant le roi. Et néanmoins François de Paule lui en parlait. Lorsqu'au mois d'août 1483, le monarque sentit qu'il était perdu, le moine ne quitta plus le chevet du malade. C'est en vain que celui-ci s'était adressé à tous les saints

(1) Livre VI, chapitre VIII.

et à toutes les saintes ; qu'il avait promis pèlerinages et fondations ; abandonné du ciel et même de Coitier, il fallait prendre son parti de trépasser.

Louis XI se résigna chrétiennement. L'âme inquiète, tortueuse, épouvantée à laquelle le saint ouvrait tranquillement les chemins de l'au-delà, peu à peu, avec la certitude de la mort, trouva la confiance et la paix. Lucide jusqu'au dernier instant, le roi prit lui-même ses ultimes dispositions. Il remit les sceaux au Dauphin ; appela les Beaujeu, leur confia le royaume et le roi. Le 30 août, à 9 heures du soir, tandis que François de Paule récitait la prière des agonisants, Louis XI murmura une dernière fois : « Notre-Dame d'Embrun, ma bonne maîtresse, aidez-moi », et il quitta cette terre où il n'aurait jamais voulu cesser ni de vivre ni de régner.

*
* *

Charles VIII continua à François de Paule les bonnes grâces de son père. Anne de Beaujeu protégeait ouvertement le moine et lui conserva son logement au château du Plessis-lès-Tours. Sous le règne de Charles VIII, l'ordre des Minimes prit un développement considérable. En 1489, le roi fit bâtir les couvents de Tours et d'Amboise et les dota de précieux privilèges ; étant à Rome, il donna aux frères minimes la maison de la Très Sainte-Trinité sur la colline des Jardins. La reine Anne fonda elle aussi le couvent royal de Notre Dame de Toutes les Grâces dit Nigeon-lès-Paris à Chaillot, ainsi qu'un monastère à Gien. Dès lors ce fut, de la part des grands seigneurs, une pieuse émulation à qui honorerait le mieux les mérites du « Sainct Homme » en lui faisant hommage de maisons pour son ordre.

L'évêque Laurent de Grenoble, Guy de Laval-Montfort et Catherine d'Alençon, sa femme, Jean d'Armagnac duc de Nemours, le sire de Baudricourt, Louis de Hédouville, d'autres encore, offrirent au Père des Minimes les couvents de Toulouse, de Notre-Dame des Chasteliers, de Sainte-Marie de Jésus, de Notre-Dame de Bracancourt, de l'Annonciade, etc.

Lorsque Charles VIII mourut, Martotille — qui était âgé de quatre-vingt-deux ans — exprima le désir de retourner en Calabre, revoir sa maison familiale, les arbres à

l'ombre desquels il avait tant prié, le premier couvent dont il avait, de ses mains, posé les pierres sur les pierres. Louis XII consentit. « Mais, dit le père Hilarion de Coste, dès que cette nouvelle fut sceue à la cour, plusieurs princes et seigneurs, entre autres Georges d'Amboise archevesque de Rouen, remonstrèrent à Sa Majesté que l'absence d'un homme de vie si exemplaire et si sainte, que les rois ses prédécesseurs avoient fait rechercher avec tant de soin, serait une grande perte pour la France : de sorte que ce Prince, qui estoit la bonté mesme, révoque aussi-tost le pouvoir qu'il lui avait donné de sortir de ce royaume pour se retirer en Calabre. »

En l'occurrence la « bonté même », ce fut, nous semble-t-il, François de Paule qui dut la déployer pour renoncer au doux projet qu'il avait si naturellement formé et rester, comme un porte-bonheur sacré, dans la belle prison du royaume de France.

Le nouveau roi combla le chef des Minimes de faveurs. L'ordre fondé par Martotille, dans les solitudes du bois de Paola, se répandait du royaume de Naples en Sicile, de Rome en France, en Espagne où les religieux reçurent le nom de « Pères de la victoire », leur arrivée ayant coïncidé avec les succès remportés par Ferdinand V sur les Maures ; en Allemagne où l'empereur Maximilien les accueillit avec dévotion (1). C'est en 1493 que les règles de l'ordre furent nettement établies par le saint. Elles se divisaient en trois chapitres distincts, l'un qui concernait les religieux, le second les religieuses, et le troisième les personnes dites du « tiers-ordre ». La mortification nouvelle qu'elles appor-

(1) Au dix-septième siècle, l'ordre des Minimes était divisé en 31 provinces qui comprenaient près de 500 couvents : les provinces de Basse-Calabre, de Touraine, de Messine, de Paris, de Gênes, d'Aquitaine, de Grenade, d'Allemagne, de Naples, des Pouilles, de Haute-Calabre, de Lyon, de Valence, de Toscane. de Catalogne, de Provence, de Champagne, de Palerme, de Séville, de Lombardie, de Majorque, d'Ancône, d'Aragon, des Flandres, de Lorraine, de Venise, de Milan, du comté de Bourgogne, du duché de Bourgogne, d'Auvergne. En outre il y avait 3 couvents à Rome, des couvents en Piémont, en Savoie, en Portugal et aux Indes ne relevant d'aucune province. Les religieux professant la règle de saint François étaient au nombre de 8 000 et les religieuses de 500. L'ordre des Minimes ne survécut pas à la Révolution. Toutefois le tableau dressé en 1877 à l'occasion des décrets relatifs aux congrégations non autorisées indique la fondation, toute nouvelle, d'une maison de Minimes comportant deux frères dans le département de la Haute-Loire. Aujourd'hui l'ordre est encore représenté par quelques couvents en Italie, avec la maison mère à Rome.

taient aux fidèles et qui jusqu'alors n'avait jamais été imposée consistait dans l'obligation de prononcer le vœu du jeûne perpétuel ou de la vie quadragésimale. Il était interdit aux Minimes non seulement de consommer de la viande mais encore de manger quoi que ce soit provenant d'animaux. Les seuls aliments tolérés étaient le pain, l'eau et l'huile. La règle exigeait encore l'entière pauvreté, la robe noire taillée dans la plus grossière des laines ; les religieux ne devaient rompre un continuel silence que par le chant des offices divins et la publique et mutuelle confession des fautes qu'ils avaient sur la conscience.

Ayant établi ces lois purifiantes, ayant autour de lui soulagé d'innombrables misères, tourné vers Dieu d'innombrables repentirs, François de Paule sentit que l'heure de son éternel repos allait sonner. Il attendit, avec une grande humilité, les approches, si belles pour lui, de la mort. Le dimanche des Rameaux de l'an 1507, étant en son couvent d'Amboise, déjà épuisé par l'âge et par les mortifications, il fut pris d'une petite fièvre perfide. Il réunit ses religieux pour leur faire part de ses ultimes recommandations. Cinq jours après, le vendredi saint 2 avril, vers 10 heures du matin, l'ancien ermite des forêts de Calabre, devenu, par la grâce de Dieu, le consolateur des rois et des indigents, le chef d'une congrégation puissante, expira dans la plus douce des sérénités, en murmurant le verset du Psalmiste : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains (1). »

Cte Wladimir d'Ormesson.

(1) Le procès de la canonisation de François Martotille commença en 1512, sur les instigations d'Anne de Bretagne. Le cardinal Guibé, évêque de Nantes, saisit le pape Jules II de la question et le Souverain Pontife ordonna d'ouvrir les enquêtes régulières. En 1517, la reine Claude fit le vœu, si par l'intercession de François de Paule elle donnait le jour à un fils, de faire hâter la procédure engagée ; elle accoucha d'un premier garçon, — qui reçut le nom de François, — puis bientôt d'un second fils qui fut Henri II.

François Ier envoya alors trois ambassadeurs à Rome, l'évêque Briçonnet, Jean Lucas et Antoine Rafin, seigneur de Pecalnary, pour demander avec les dernières instances au pape la canonisation du père des Minimes. Les procès de Cozence, de Tours et de Calabre ayant abouti aux mêmes conclusions affirmatives, Léon X rangea François Martotille au catalogue des saints le 1er mai 1519. L'Église célèbre sa fête le 2 avril, jour de sa mort.

Mademoiselle de la Maisonfort (1)

CHAPITRE IX

Encore les suites du divertissement : le billet du page.

A la vue de des Épinays, écuyer de la petite écurie, monté sur le siège de l'un de ces équipages et qui claquait du fouet en se démenant dans sa belle livrée bleue semée de lis, MM. Racine et Boileau reconnurent que le premier des carrosses était celui de Mme de Maintenon. Leur prévision était si juste que, par les ouvertures de cette chambre de verre qu'était ce grand et magnifique carrosse, les deux amis ne tardèrent pas à remarquer le Roi et la marquise devisant de bonne humeur. Mme de Dangeau, celle qui aimait Mme de Maintenon si « grossièrement », c'est-à-dire simplement et du fond du cœur, faisait vis-à-vis avec Mme de Montchevreuil ; mais il y avait bien quelque chose de piquant à considérer : c'est qu'autant que Mme de Montchevreuil, la femme du gouverneur de Saint-Germain, était pâle, défaite, toujours en fièvre et en vapeurs, autant Mme de Dangeau, la « belle comme les anges » de l'abbé de Choisy, la « jolie comme le jour » du duc de Saint-Simon, offrait ces grâces délicates, ces yeux bleus admirables et ces divins cheveux blonds qui formaient diadème et dont Mignard disait que c'était aux nymphes de Véronèse, aux patri-

(1) Voir la *Revue universelle* des 1er et 15 mars, 1er et 15 avril 1922.

ciennes du Titien que cette charmante femme avait emprunté l'éclat.

Dans le second des carrosses, Mmes d'Heudicourt, d'Auvergne, de Coislin, de Sully, de Montgon formaient une cour choisie de marquises et de dames d'honneur. Dans le temps où Mme d'Heudicourt s'était mariée, Mme de Maintenon était loin d'être ce que la fortune et son destin avaient décidé qu'elle fût depuis ; aussi bien Saint-Simon dit-il que le jour de ce mariage, après avoir tout préparé pour que tout se passât le mieux du monde, « elle se laissa voir à toute la cour qui vint aux noces aussi négligée et aussi lasse qu'une servante ». Mais, depuis, les temps s'étaient accomplis. Maintenant Mme de Maintenon était dame et souveraine ; elle se tenait dans le premier carrosse, le roi à ses côtés. Mais elles, Mmes de Montgon et d'Heudicourt, elles n'étaient pas oubliées. Madame, parvenue au sommet du pouvoir et des richesses, ne leur avait pas retiré un cœur dont elle leur avait fait don alors qu'elle était pauvre. Mieux même, il n'y avait rien que cette dame puissante et magnifique ne fît pour les assurer de la continuité de son affection. N'est-ce pas en effet à elles, Mmes de Montgon et d'Heudicourt, n'est-ce pas à la rayonnante Mme de Dangeau, que Mme de Maintenon fera parvenir un jour cette invitation à venir voir la divine « comédie mêlée de chants » que MM. Racine et Moreau avaient composée à souhait pour faire battre tant de mains blanches et pleurer tant de beaux yeux?

« *Mesdames les marquises de Dangeau, d'Heudicourt et de Montgon veulent-elles manger demain ensemble dans le lieu qu'il leur plaira; en partir à une heure pour Saint-Cyr, se rendre à la classe* bleue, *y voir jouer* Esther, *ne s'y point moquer de plusieurs vilains visages qui jouent et qui chantent, aller ensuite prier Dieu, et de là à Marly? Mon carrosse, dont je n'ai que faire, attendra leur ordre; elles le renverront de Saint-Cyr. Elles m'apporteront six bouteilles d'hypocras pour nos actrices, que M. Léger mettra entre leurs mains. Si tout cela ne leur convient pas, nous le remettrons à un autre jour.* » Ce gracieux, ce pimpant billet, le voilà tel que Mmes de Dangeau, de Montgon et d'Heudicourt le recevront un jour. C'est qu'en ce temps-là, malgré toutes les misères, toutes les tristesses que Saint-Cyr aura connues, malgré le souffle et la tempête qui en auront battu les portes, le tendre et parfait chef-d'œuvre aura gardé tout son éclat, conservé sa fraîcheur. Présentement *Esther* est au pinacle, *Esther* triomphe. De quoi donc tant de dames belles et titrées, dans ce carrosse de cour qui les amena de Versailles ici, peuvent-elles s'entretenir, sinon de cette reine plaintive et touchante, sinon de cette douce princesse?

Et dans le troisième carrosse, également magnifique, et que

mènent avec fougue et pour ainsi dire tambour battant deux splendides chevaux pie, de quoi parlent encore quelques dames empressées à retenir ce que l'une d'entre elles, qui paraît bien, de toutes, la plus altière, explique à ces compagnes? Mais d'*Esther*, toujours d'*Esther!* Et cette dame, dont la poudre et les fards semblent masquer l'âge et la fatigue, qui donc est-elle? Oreste-Racine, Pylade-Boileau, qui se sont penchés pour mieux voir, n'en reviennent pas de découvrir que celle qui s'avance, en équipage si tapageur, si près du Roi, si près de Madame, n'est autre que « Mademoiselle... Mademoiselle de... Mademoiselle d'Eu, Mademoiselle de Dombes... », enfin cette Mlle de Montpensier dont Mme de Sévigné, naguère encore, énuméra tous les blasons et tous les titres. Un spectacle aussi fastueux qu'inattendu pour le moins valait bien la peine qu'on l'observât. C'est à quoi ne faillirent point MM. Racine et Boileau. Mais à peine ceux-ci s'étaient-ils portés en avant qu'un garçon qui n'avait pas quinze ans sauta de sur l'avant du carrosse, et le chapeau en main, vint ouvrir la portière qui livra passage à Mademoiselle.

Mademoiselle, en cet an 1689, n'était plus cette amazone qu'on avait vue jadis, des pistolets à l'arçon de sa selle et coiffée d'un grand chapeau mousquetaire, rentrer à cheval dans Orléans, les comtesses de Fiesque et de Fontenac lui faisant escorte. Les ans inexorables, un amour indigne autant que malheureux avaient effacé de ce visage jadis si beau tout ce qui en faisait la séduction. Maintenant, chez Mlle de Montpensier, les cheveux étaient plus cendrés que blonds, le nez moins aquilin que grand ; pour le teint, il avait souffert ; mais pour les yeux, aussi bleus qu'autrefois, ils étaient restés « fiers et doux » ; leurs regards fixaient avec une flamme moins vive mais ils enveloppaient et charmaient autant, et M. Boileau crut voir que l'enfant-page rougissait de les recevoir.

A vrai dire, c'était un singulier garçon que ce page : mince, jeune, la taille bien prise dans sa tunique, un visage d'une grande fraîcheur feignant la modestie et le respect, le teint blanc pétri de roses, et des cheveux lui retombant si bien et de tous côtés sur son large col qu'on eût dit que c'était l'Amour même ainsi qu'il apparaît dans *Psyché;* avec cela le poignet ferme et la main preste, voilà ce petit drôle tel qu'il se montra au regard des poètes. Ce fut lui qui fit faire passage à Mademoiselle. A leur suite, MM. Racine et Boileau franchirent le seuil de la chapelle, suivirent les derniers venus et se trouvèrent assez heureux, manœuvrant qui du coude et qui de son chapeau, pour atteindre au chœur au moment même où Mme de Maintenon se mettait à genoux.

Chaque fois que Madame prenait cette pose d'agenouillement, elle le faisait avec cette sobriété, ce naturel, enfin cette bonne grâce à laquelle l'abbé Gobelin trouvait presque quelque chose de trop bien ; et cela était si vrai, cette attitude avait quelque chose de tellement juste et de si parfait que, Mademoiselle étant là et Mme de Maintenon se mettant ainsi à genoux en sa présence, une « telle quantité d'étoffe à ses pieds », les plis de son manteau si bien distribués et répandus autour de sa personne, on voyait bien, rien qu'à la considérer dans cet abaissement d'un goût si merveilleux, que c'était elle la reine et non une autre.

Placée non loin de la grille, du côté du chœur où le rideau s'ouvrait à peine, Mlle de La Maisonfort eût bien voulu tourner la tête et considérer un peu ce spectacle admirable de Madame à genoux, du roi debout à ses côtés et de toute cette foule où les plumes et fontanges des dames, les manteaux, les épées ou cannes des cavaliers assemblaient en une sorte de grand parterre tout fleuri de couleurs, de perles et de fourrures, tant de faste et d'élégance. Mais la petite *chanoinesse* sait bien ce que la décence lui ordonne. Dans ses *Instructions* aux maîtresses des classes, Mme de Maintenon, avec cette netteté dont son style donne l'image autant que la ligne de ses habits ou la forme de sa coiffe, l'a proclamé avec rigueur : *A l'église, que les Demoiselles se tiennent bien droites, sans affectation ni rien de mondain; ne souffrez pas qu'elles aient la tête de travers ni le corps courbé : c'est le cœur qui doit être prosterné devant Dieu...*

Admirables paroles, conseils sublimes donnés par une mère à ses filles. Mlle de La Maisonfort en est toute pénétrée. Aussi s'efforce-t-elle de se tenir immobile, surtout de ne « regarder point ceux qui entrent et qui sortent » et font quelque tumulte en remuant les chaises ou passant dans les bancs. Seuls un froissement léger du rideau, le glissement, répété avec insistance, d'une main finement gantée au long des barreaux de la haute grille, éveillent sa surprise et son attention. Pour un peu la petite *Jaune*, attirée par cette sorte d'insolite appel, romprait bien avec la consigne et s'efforcerait de surprendre d'où vient ce léger bruit. Mais à ce moment se produit un mouvement du côté de l'autel. C'est l'abbé Gobelin qui gravit les degrés, les mains appuyées sur la pale qui recouvre les saints vases. L'abbé Tiberge, abbé de l'abbaye de Saint-Sauveur d'Andres, l'abbé Brisacier, abbé de l'abbaye de Notre-Dame de Flabemont, s'inclinent à ses côtés, tous deux vêtus de l'aube et de l'étole ; mais l'abbé Gobelin, qui fait l'officiant, en plus de l'aube et de l'étole, a passé la chasuble, et tandis qu'il monte à pas lents les marches, Mlle de La Maisonfort contemple la croix et le Saint-Esprit brodés sur cette

chasuble et dont ce sont les mains mêmes des Demoiselles et des Dames qui tracèrent le dessin et taillèrent l'étoffe.

Alors, tandis que messire François Gobelin, ayant déposé le calice, entonne l'*Introït*, elle songe à d'autres étoffes, à d'autres jardins et à d'autres fleurs. De ce chœur, de cette nef que la lumière, en passant par les riches vitraux, baigne de vermeil et d'or, se dégage à ses yeux le palais d'Assuérus. Tout à coup, elle est dans Suze ou dans Ispahan. Partout, ce ne sont que tentures, colonnades, balustres ; elle avance au milieu d'un songe enchanté. A sa vue surgit, comme par l'effet d'une baguette, le jardin d'Esther, et la voilà au bord de la source, sur un gazon frais, inclinée près de l'onde où boivent les oiseaux. Ah ! comme le poète en habit persan serait le bienvenu, si plus grand qu'Hafiz et que Firdousi, plus beau que Saadi, il sortait soudain du pavillon de porcelaine et — touché de ses pleurs — venait lentement vers elle une rose à la main. S'il était là, mon Dieu, s'il était là !

Un instant, malgré les ordres sévères, elle pense à tourner doucement la tête, à surprendre, à travers la grille et le rideau qui ferment le chœur, s'il ne serait pas visible le poète admiré dont la renommée est éclatante, celui dont la voix l'a prise, dont elle apprit pour les réciter les vers d'une tendresse et d'une suavité à ne pas croire. Mais la défense, grand Dieu, la défense d'incliner sa coiffe, de bouger seulement ! « *Judica me, Deus...* Dieu, soyez mon juge ! » C'est l'abbé Gobelin qui commence la messe, l'abbé Gobelin, docteur en Sorbonne et le plus saint prêtre qui soit au monde. Ces mots pieux, ces mots sacrés, prononcés avec la conviction et avec l'âme que le supérieur de Saint-Cyr met dans la moindre élévation, dans la plus humble de ses prières, raniment Mlle de La Maisonfort ; ils la rappellent à l'observance et à la règle. « *Quia tu es, Deus, fortitudo mea...* Vous êtes ma force, ô mon Dieu. » Ces paroles sont comme un soutien, un encouragement ; elles la font vaillante, et dans son trouble, la petite *Jaune* entend de leur obéir.

A ce moment pourtant, l'appel invisible recommence, le glissement du gant reprend sur la grille, l'étoffe du rideau se soulève à peine ; alors Mlle de La Maisonfort ne peut plus résister à la tentation. Le rêve? La réalité? Qui donc lui dira où l'un finit, où l'autre commence? A tout prix, il lui faut savoir s'il est là celui dont l'image l'occupe, dont le nom rustique et forestier est sur ses lèvres. A ce moment prie-t-il aussi bien qu'elle prie? Et les mots suppliants, les mots berceurs d'humilité et d'adoration montent-ils à la fois de leurs cœurs résignés et soumis? « O mon Dieu, pense-t-elle, si M. Racine était là comme il est toujours, d'une

majesté tranquille, d'une dignité semblable à celle de Mardochée, d'une bonté si prévenante, si bienveillante, si douce, de cette bonté qui rafraîchit le cœur, élève l'esprit, communique à l'intérieur de l'âme un peu de son rayonnement et de sa puissance? »

Mlle de La Maisonfort, le sein battant, les tempes brûlantes, « tremblante colombe », a dit le poète, une fois de plus revoit *Esther*, entend les hymnes, dit les beaux vers. Alors toute « orage et langueur » elle sent bien que son cœur défaille, que ses forces l'abandonnent. Cette fois la curiosité la saisit, la domine, et dans son innocente et délicate ruse, a raison d'elle. En effet, tandis que l'abbé Gobelin prononce le *Confiteor*, profitant du recueillement, du silence, de l'abaissement de tous les fronts, de l'anéantissement de tous les cœurs, elle tourne la tête du côté de la nef. Mais M. Racine est si loin, si loin, caché à demi derrière le roi et Mme de Maintenon, derrière les princes, les maréchaux et Mlle de Montpensier, qu'elle a bien de la peine à le découvrir. Pourtant le voici ; c'est lui-même ; il est debout ; elle le voit, M. Boileau placé tout contre lui. Elle le voit ; il est là, tout à son recueillement, à sa prière, les yeux baissés, le front grave, empreint, comme lui-même l'a dit en nommant *Bérénice*, de « cette tristesse majestueuse » dont il a communiqué le coloris à ses ouvrages.

« Dans ce dernier théâtre de sa gloire », ainsi que l'ont attesté les Dames, Racine vient « s'humilier au pied de l'autel ». Du vallon du Port-Royal au vallon de Saint-Cyr, elle sait qu'il est passé souvent, et que de l'une à l'autre des deux maisons saintes, à pas lents, par les bois, par les prés, par les routes, il a fait le pèlerinage. Alors si près de Dieu, si près du ciel, ne respirant que dans l'encens et la prière, vrai Mardochée près du grand Roi, près de cette « autre Esther dans la faveur » qu'est Mme de Maintenon, comment, à travers l'ouverture du rideau, pourrait-il seulement la reconnaître, enfin, parmi toutes ses sœurs les *Jaunes*, la découvrir à son tour?

Un peu penchée, frissonnante et craintive à peine, tournée légèrement à droite, occupée de tout ce qu'elle voit, de la cour, du Roi, de Madame, mais surtout de lui l'enchanteur, Mlle de La Maisonfort voudrait bien demeurer longtemps de la sorte : ainsi par la fente étroite d'un mur, Thisbé dans la fable regardait Pyrame, le dévisageait, l'admirait, enfin n'en était jamais rassasiée de le voir. Cependant comme elle en est là de se distraire, et passant outre à la règle, d'admirer et de fixer longtemps tout ce fastueux auditoire, par l'interstice du rideau, devant la grille, sans que rien (sauf peut-être le glissement d'un gant sur les barreaux) l'ait préparée à ce spectacle,

elle voit tout à coup une sorte de garçon, une espèce d'enfant-page, qui n'a pas quinze ans, mal dissimulé derrière un pilier et dont le regard plonge du côté des Demoiselles.

En vérité il n'y a rien de si joli que ce page. L'étonnant muguet ! Un petit-maître ne porterait pas l'épée aussi bien, ne saurait pas mieux saluer du chapeau, mettre ou retirer ses gants, n'aurait pas taille plus fine et cambrée. Est-ce que l'Amour, l'Amour dont les demoiselles *bleues* ont parlé si souvent devant elle à propos d'*Andromaque*, est-ce que l'Amour lui-même peut offrir des yeux aussi chargés de flamme, une bouche plus charmante, un mouvement aussi mutin de la tête? Ah ! sans doute que ce fils de Vénus n'agite pas, avec une langueur plus blessante, son front couronné de violettes.

A cette vue, Mlle de La Maisonfort crispe sur le prie-Dieu sa main frémissante ; sous le ruban jaune, elle entend battre à tout rompre son cœur. Mon Dieu ! que ces yeux brûlent, que ce regard si pénétrant fait de mal à mesure qu'il la touche ! O mon Dieu ! mon Dieu ! « *Adjutorium nostrum in nomine Domini!* Notre secours est dans le nom du Seigneur ! » Qui a dit cela? C'est l'abbé Gobelin prosterné devant l'autel, mains jointes et qui prie. Mlle de La Maisonfort unit sa prière à celle de son supérieur. Elle clôt les yeux, elle se recueille, et telle une réprouvée s'enfonce et s'abîme en Dieu.

Alors comme le trouble dont elle est envahie agite sa coiffe et dérange un peu les plis de sa jupe et de son manteau, Mlle de Glapion, le Mardochée d'*Esther*, son amie, sa voisine, celle qui ne la quitte jamais d'un moment, tourne à son tour la tête, regarde du côté du chœur et surprend l'enfant-page. Un petit chrétien, un garçon pudique, à cette vue eût baissé les yeux. Mais point le petit démon. Sans doute parce qu'il le cherche il soutient ce regard, ce regard si pur et qui va droit à l'âme, de Mlle de Glapion. Avec une audace folle, il a la forfanterie de rire et de sourire. Mlle de Glapion, comme tout à l'heure Mlle de La Maisonfort, voudrait bien que ce page s'en aille. Mais lui, toujours provocant, demeure et continue de regarder les Demoiselles. En même temps, faisant un signe, il secoue un peu la tête ; à ce mouvement ses cheveux se répandent et, sous cette blonde couronne, le font voir encore plus ravissant et plus coquet.

Offensée, blessée dans tout ce qu'il y a de chaste en elle, Mlle de Glapion sent à son tour, ainsi que sa sœur des *Jaunes*, battre son sein pudique et trembler sa main. « O mon Dieu ! mon Dieu ! » répète-t-elle à son tour en nommant le Seigneur. L'abîme est là ; elle le sent. Alors, comme Mlle de La Maisonfort, à voix basse, elle supplie ce même Dieu dont elle a dit les louanges dans *Esther*, elle implore son aide, elle demande asile et refuge. Mais le page exquis, le page

enchanteur, le page amené de Versailles avec Mademoiselle, il est là toujours, faisant son manège, et sans doute qu'Horace, le « blondin » de Molière, au moment qu'il s'apprête à passer le billet à Agnès, ne plaît pas davantage et ne séduit pas mieux.

Cela est si vrai, et le petit faquin s'entend si bien à ce jeu adroit, qu'il ne manque point, de même qu'Horace, à jeter adroitement, du côté des Demoiselles, un billet tentateur. Celui-ci, comme un papillon qu'a blessé l'orage, vient doucement retomber sur le livre de prières que Mlle de Glapion tient ouvert à l'endroit de l'évangile. Si peu plié, écrit dans la fièvre et la hâte, ce papier insolent s'ouvre presque de lui-même. Atteinte dans sa pudeur, terrifiée, honteuse, Mlle de Glapion n'ose point abaisser ses yeux, ni même toucher du doigt ce billet impur. Cependant couvert de mots, couvert de phrases, le billet est là, sollicitant les beaux yeux de le lire. Alors à peine penchée, inclinée du côté de son amie, de sa compagne, enfin de sa sœur de Glapion, Mlle de La Maisonfort ne peut se défendre de voir à son tour le message, et le voyant, de le déchiffrer.

« *Belle comme vous l'êtes, Mademoiselle, un page indigne vous aime et charge ce billet de vous le dire pour lui. Je vous baise les mains.* » La petite Élise d'*Esther* a surpris l'aveu ; mais ces mots, ces mots brûlants, ne sont pas pour elle. Ils sont pour Mlle de Glapion. Cependant tandis que Mlle de Glapion, que n'atteint pas l'outrage, demeure immobile, glacée, comme morte et indifférente, le billet toujours posé sur son livre, Mlle de La Maisonfort lit et relit ces mots balbutiants. D'un trait, comme par miracle, la révélation même de ce qu'elle attendait, pressentait depuis longtemps, se fait tout à coup en elle. Pour la première fois, elle entend ce qu'est ce sentiment dont on prétend qu'il y a de trop dans *Andromaque*, ce sentiment dont Psyché, par la voix de Corneille, une fois avait dit :

...Et je dirais que je vous aime,
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.

Ainsi l'Amour c'est cela ; quelque chose d'inattendu, de terrible et de doux, un vin si fort que cela grise, un parfum si violent que cela enivre. L'Amour, pour Mlle de Glapion, il vient de se faire voir sous les traits d'un page ; il secoue une tête mutine. Mais pour elle, ah ! pour elle ! Dans « l'aimable *Esther* », dans « cette enchanteresse idylle biblique », est-ce qu'il ne s'est pas fait voir autrement? C'était sous le visage d'un poète ; il était grave et beau, noble et compatissant. Dans un jardin d'Éden il était apparu. Et, dans ce jardin, que les roses et les œillets fleurissent, elle l'avait contemplé. Depuis elle était Élise, et bien que, dans sa « comédie mêlée

de chants », le poète eût pris « soin d'éviter tout ce qui s'appelle galanterie », elle n'en avait pas moins senti le souffle passer sur elle, le souffle exquis qui tord le cœur, et fait pleurer.

Cependant, durant l'anxieuse minute où la petite *Jaune*, la petite *chanoinesse*, en était, à côté de sa compagne contrite, à rêver de ces choses, sa sœur rigide, sa sœur impeccable, Marie-Françoise-Sylvine, la Mademoiselle des *Bleues*, ayant tout entendu, tout vu et tout compris, s'était levée soudain. Aussi prompte qu'il est possible — et comme un ange vengeur — elle s'était avancée entre les bancs, d'un geste violent de hâte s'était saisie du billet que Mlle de Glapion tenait toujours. Mais, s'apercevant que sa cadette, sa sœur défaillante, comme elle, avait tout vu, et lu le papier perfide : « Ma sœur, dit-elle tout bas, mais d'une voix que la colère faisait haletante, ma sœur, voilà le péché, le mortel et grand péché ! »

Puis, tout à coup, comme si rien d'insolite ne se fût passé, de nouveau ce fut le silence et le recueillement. Rien ni personne ne remuait plus maintenant sur les bancs. Seules, Mlles de La Maisonfort et de Glapion, demoiselles des *Jaunes*, abîmées de crainte et d'horreur, inclinaient toutes deux un front qui leur semblait chargé d'opprobre. Et cela était comme à *Ténèbres*, le soir du vendredi saint, quand la nuit rentre dans la chapelle, envahit la nef, le chœur, où il n'y a plus rien, rien que l'ombre, et que seule une petite veilleuse, allumée devant le Saint-Sacrement, ressemble à cette humble étoile que des cœurs naufragés, que des cœurs crucifiés cherchent dans la tempête et dans la mort.

CHAPITRE X

De la contrition à l'immolation.

L'abbé Tiberge, aidé des Dames de Saint-Louis, et sous la surveillance des monitrices, avait réuni les Demoiselles entre le dortoir des *Rouges* et celui des *Bleues*, en haut du grand escalier ; ce qui fit que, quand M. l'abbé Hébert, précédant l'abbé des Marais, pénétra le premier dans cet endroit, il aperçut les lustres, les tréteaux, le décor, et, tout en perspective, le jardin d'Esther tel qu'en une vaste toile agrémentée de rampes, de balustrades et de marbres, le peintre Bérain l'avait fait voir.

A cet aspect des peintures, clavecin, tapis, habits semés de perles et tous autres objets de la comédie dont il venait de blâmer l'usage, le brave homme de curé de Versailles esquissa un mouvement de recul bien naturel ; mais maintenant qu'ils s'étaient engagés pour

ainsi dire à tout voir et à tout inspecter dans la maison, M. le curé Hébert, pas plus que l'abbé des Marais, ne pouvaient l'un et l'autre faire autre chose qu'avancer. Alors ils le firent, avec Madame devant.

A peine eurent-ils pénétré un peu plus qu'ils aperçurent, au milieu de ce qui avait été le parterre, les Demoiselles assemblées selon les classes. Toutes se tenaient accablées, dans le silence et, au premier rang, Mlles de Glapion et de La Maisonfort. Alors, Mme de Maintenon n'eut pas plus tôt reconnu son troupeau et ces mines basses, ces regards suppliants, toute cette pauvre angoisse dont étaient marqués les visages que son cœur saigna ; il n'était plus à ce moment même — ce cœur — aride et sec comme aux grands jours de pénitence, mais bien plutôt on l'eût dit ouvert à tous les entraînements de la pitié :

— Mes enfants !... mes enfants !...

D'habitude, chaque fois qu'elle s'adressait aux Demoiselles, Madame « commençait par un *Veni sancte* » ; mais, cette fois-là, tant elle avait de hâte, elle ne le fit pas ; seulement elle parla d'abord d'un accent plaintif, tendre et si doux qu'on eût dit qu'elle cherchait, par une caresse même de l'âme, à ramener ses filles :

— Mes enfants, vous connaissez mon angoisse. Il faut que je vous parle. Vous savez la peine que j'ai sur vous. Ces Messieurs sont témoins, et vous, mes filles, vous le voyez : il n'y a pas que vous de malheureuses. Si vous ressentez de la douleur, je voudrais vous la prendre toute et qu'il n'y eût que moi à souffrir. Mes enfants, à cette heure, je devrais être dans les chasses, dans les fêtes ; mais vos cœurs, n'est-ce pas, connaissent l'affection du mien? Quand mon corps est à la cour, mon esprit est dans nos classes, dans cette maison. Il n'y a qu'un lieu pour moi au monde, et c'est Saint-Cyr. Je n'en suis pas plus tôt éloignée, que je souffre, que je languis ! Je n'ai qu'une pensée : y revenir n'importe comment, ne fût-ce qu'en tourière. Ah ! mes enfants, il n'y a pas de mère qui puisse tenir à ses filles autant que moi à vous !

Madame prononça ces paroles d'un ton si pénétré de tristesse, si marqué de chagrin, qu'il n'y eut rien qui fît plus impression. Il n'est pas jusqu'aux plus petites, aux mignonnes parées du ruban rouge, qui ne levassent la tête en signe de surprise et d'intérêt. L'abbé Godet des Marais, le curé de Versailles, adossés tous les deux contre le décor, et de façon à n'apercevoir plus rien du théâtre, étaient confondus de cette sorte d'élan, d'effusion tendre, avec lesquels Madame abordait ses filles. Mais l'abbé Gobelin, qu'un quotidien usage avait averti, ne s'étonna pas aussi facilement qu'eux. Il

savait que, presque toujours, en Mme de Maintenon, la directrice veillait sous la mère. La pédagogue n'allait point tarder de reparaître : seulement c'était une ruse sainte, et la main, chez Madame, n'attirait et ne caressait bien et doucement d'abord que pour mieux frapper ensuite. Cependant la marquise ne le fit pas tout à fait cette fois aussitôt que l'attendait l'abbé. En revenant toujours à son attachement, elle reprit :

— Ce que je voudrais, mes enfants, c'est que vous fussiez toutes à moi comme moi je suis à vous. Moi aussi, mes filles, j'ai été au couvent ; mais ce n'était pas un couvent comme Saint-Cyr ni une maison noble... Si vous saviez ! C'était un méchant couvent du Poitou, ah ! pas bien beau ni bien grand !

Quand Madame avait de la peine, il n'y avait rien qui lui plût autant que de rappeler ces années où elle n'était ni marquise, ni riche, ni rien, mais seulement la petite Françoise, la petite Bignette habillée d'une grisette de serge jaune et que sa tante, Mme de Neuillant, avait obligée à coucher sur la paille, à garder les dindons dans les champs, à porter des sabots car, pour les souliers, elle « n'y avait droit que quand il venait compagnie ».

— Que vous dirai-je, mes filles, sinon que j'étais une bien pauvre fille, bien maltraitée, bien à la peine? Mon dénuement était tel que, lorsque je vins, au milieu de tout cela, à attraper la teigne, les gens m'appelaient *la galeuse!* Pour l'affection, la tendresse, mes enfants, c'était un désert. Ma mère, — car j'eus une mère ! — ne m'embrassa jamais au front que deux fois, et il faut vous dire que c'était après des séparations assez longues. Ah ! mes enfants, dans ce temps-là, je ne savais même pas qu'il y eût un Versailles ! Pourtant je vins à Niort, dans ce couvent dont j'ai parlé. Là il y avait une bonne mère, la mère Céleste. Je me souviens que je l'ai aimée à un point que je ne puis dire. Je n'avais pas de plus grand plaisir que de me sacrifier à son service. Il n'y avait rien que je ne fusse prête à faire pour elle, même passer les nuits à laver et à empeser à sa place, et balayer, faire la classe, toutes les lectures pour elle !... Quand je la quittai, je pensai mourir de chagrin !... Et cela est si vrai que, lorsque je fus établie à la Cour, je demandai d'aller faire un voyage en Poitou pour voir mes parents, mais c'était uniquement pour voir ma chère mère Céleste ! Cela me fut un grand bonheur ; mais, mes enfants ! (ici — et c'est ce qu'attendait l'abbé Gobelin ! — la voix se glaça, dépouilla la tendresse), j'éprouve un bien grand chagrin en comparant combien je suis peu pour vous, à côté de ce que ma mère Céleste était pour moi ! Mais aussi bien, n'attendez pas que je m'épargne en vous blâmant. Le mal est venu. Il est bien juste que

j'en souffre, puisque j'y ai contribué, et je serais bien heureuse que Dieu ne m'en punît pas plus sévèrement. Dieu, mes filles, a vu quelles étaient mes intentions. Il sait que j'ai voulu établir la vertu à Saint-Cyr ; mais cela n'a pas été, et j'ai bâti sur le sable ! C'est que j'avais compté sur vous, mes enfants. Je ne pensais pas que des filles nobles pussent se laisser aller à fléchir. Le monde est-il si beau? N'avez-vous donc de voix que pour lui, et refusez-vous de consacrer à Dieu les dons qu'il vous a donnés? N'est-ce donc que l'attrait du théâtre et des louanges qui vous faisait célébrer, dans les chœurs de Racine, avec tant de plaisir, les bienfaits et la puissance du Seigneur? »

Au nom français de Racine, ce nom sylvestre et tendre que Mlle de La Maisonfort ne pouvait jamais entendre sans un tressaillement, Madame, comme toujours, s'arrêta. Une sorte de remords visible l'étreignait, car enfin n'était-ce pas elle qui avait fait venir le poète à Maintenon? Au bord des flots de l'Eure, à l'ombre des arbres frissonnants, près de l'argent des eaux et des cascades, est-ce que la mère de Saint-Cyr et le poète d'*Andromaque* n'avaient pas tous deux, pour la première fois, parlé ensemble de ce sujet d'*Esther et Assuérus* que l'on venait de représenter avec tant de faste et de mondanité? Ce silence, ce rappel des beaux jours, pourtant ne dura qu'un moment, et, bientôt, Madame reprit, mais cette fois avec véhémence :

— En demandant cette pièce à M. Racine, en vous la faisant jouer, mes filles, je n'avais dessein que de vous trouver un divertissement honnête ; mais vous êtes bien trop présomptueuses, vaines et fières pour avoir de la raison. Là où je souhaitais que vous fissiez voir de l'esprit, de l'élévation, vous n'avez montré que gloire vaine et frivole. Les plus grands vous ont prodigué des louanges, et ces louanges vous ont gâté le cœur. Vous voilà maintenant « plus fières et hautaines qu'il ne conviendrait de l'être à de grandes princesses ». Bon nombre d'entre vous souhaitent de faire profession ; mais ce sont de belles religieuses « qui, avec ces intentions, ont un langage et des manières si hardies qu'on ne les souffrirait pas à Versailles aux filles de la première qualité !... »

Les Demoiselles, qu'on les tançât ainsi devant témoins, sentaient l'humiliation. Il fallait voir la gêne de leur attitude, la honte de leurs regards ; et pourtant elles se raidissaient ; dans l'épreuve — cela était visible — elles se voulaient fortes ; seulement leurs traits contrariés trahissaient le chagrin qui les accablait, le ravage affreux que ces reproches, adressés publiquement, faisaient naître en elles.

Comme tous les hommes bons et simples, quoique justes et fermes, M. le curé Hébert, devant une consternation aussi visible, sentait la pitié l'envahir ; et dans son indulgence, il eût bien voulu que Madame

atténuât sa rigueur. Mais elle-même, soulevée d'une sorte de souffle justicier, le pouvait-elle? Sa nature avait toujours été de sermonner. Il n'y a jamais eu de psychologue plus au fait des mille faiblesses de l'âme que la mère de Saint-Cyr. Jamais, a-t-on dit, « on n'a jamais su mieux le mal sans le faire que Mme de Maintenon ». C'est que le mal, il semblait qu'elle fût là pour le vaincre. Cela, chez elle, sous couleur de prêche, s'accompagnait d'une manière d'éloquence admirable. A ce moment, elle en était sur l'orgueil; et il était visible que c'était là un sujet vaste et pathétique.

— De quoi, dit-elle avec vigueur, vous avisez-vous? D'avoir de l'orgueil? Mais est-ce à vous d'en avoir? Parce que quelques-unes d'entre vous ont les traits fins, dansent et chantent bien, elles méprisent les autres, font les sottes et profitent de ce qu'on leur fait l'honneur de les laisser jouer en public, pour se montrer moins respectueuses et moins soumises. En vous faisant représenter cette comédie devant le roi, je n'avais d'autre pensée, mes filles, que de faire éclater vos talents à côté de vos vertus; si je souhaitais que vous fussiez instruites, éduquées, enfin pareilles en tout à des filles de condition, c'est que je voulais qu'on pût dire que ces talents ne nuisaient en rien à votre piété, ne diminuaient pas votre ferveur, mais bien au contraire qu'ils en constituaient l'ornement. Sans doute est-ce par là que j'ai péché. Cet orgueil que je tâche à détruire à Saint-Cyr, c'est par ma faute qu'il a repris de nouvelles forces. Aussi bien le moment arrive-t-il de ne plus tolérer vos écarts. Venons aux remèdes, mes filles!

A entendre ces mots, on eût dit vraiment que Madame prêchait. Cependant, il s'en fallait bien que sa voix fût aussi égale et monotone qu'au début. Elle prenait — cette voix — mais toujours sans s'échauffer, à mesure que le discours s'élevait et menaçait, une sorte de développement oratoire majestueux, atteignait à l'ampleur et à la force. En même temps les Demoiselles, plus mortes que vives, et la plupart si pâles qu'on eût dit qu'elles étaient de cire, attendaient le châtiment dont il semblait que Madame voulût les frapper. D'abord, il y eut un court silence succédant aux paroles de la marquise; durant ce silence, en attendant ce châtiment, on eût dit que les pauvres filles fussent au jugement. Et l'on n'entendait plus rien que le souffle étouffé de M. le curé Hébert, le froissement d'étoffe que les manches de Mme de Maintenon faisaient comme de grandes ailes en s'élevant et en s'abaissant. Enfin, se tournant à moitié du côté des abbés Hébert, Gobelin et des Marais, celle sur qui tant de responsabilités pesaient dans cette maison éleva de nouveau la voix :

— Ces messieurs, mes enfants, me le conseillent : on ne vous

conduira plus que seules aux offices ; la chapelle sera fermée aux étrangers. Les maîtresses vous garderont un peu plus dans les classes. Pour vous catéchiser, je ferai appel à ces Messieurs des Missions. Il vous faudra prier, étudier, travailler davantage. Par tous les moyens de la religion, les confesseurs combattront votre penchant au recueillement prolongé, à la rêverie sans objet, enfin toutes ces façons un peu subtiles de raisonner qui ne sont ni de votre âge ni de votre sexe. Pour y parvenir, il faudra que vous vous montriez moins frivoles, plus humbles ! Songez que vous avez été jusqu'ici « trop considérées, trop caressées, trop ménagées » ; ce n'est pas ce qui convient à une éducation chrétienne et simple. Je ne veux pas, parce que vous avez joué à la princesse, que vous oubliiez que vous êtes pauvres. Est-ce que vous pensez que c'est en montant sur le théâtre, en chantant et en déclamant que vous apprendrez à servir Dieu, à soigner les malades, à tout ordonner et conduire dans un couvent? Pensez donc d'où vous venez et qui vous êtes. Vos preuves de noblesse sont faites et gardées ici. Il est vrai que vous êtes nobles. Cependant, si le roi ne vous avait pas prises sous sa garde et reçues dans cette maison, que seriez-vous? Mes filles, voyez-moi (et elle en revenait toujours là, s'offrant elle-même en exemple aux plus fières et aux plus rebelles !), ma jeunesse fut bien plus malheureuse que la vôtre ! Et maintenant l'on m'envie mon rang, mon titre, mes biens et mon crédit ! Mais moi, mes filles, — et ces Messieurs le savent (ici, elle se tournait de nouveau à demi vers les prêtres), — je ne me considère pas « plus grande dame que j'étais à la rue des Tournelles ». Ne me voyez-vous pas chaque jour prendre part à vos travaux, surveiller tout dans la maison, vérifier vos vêtements avec Nanon, votre linge avec Bonne Françoise, tenir les comptes avec Manseau, enfin avec Laïssus, goûter votre soupe et m'abîmer dans les fourneaux? Abaissez-vous, mes filles, imitez-moi et travaillez. Il n'y a rien de plus dangereux que l'inaction. Le tort de votre esprit, mesdemoiselles, est d'être trop ou pas assez occupé : trop de futilités, pas assez de grandes choses. Le goût de l'ouvrage, mais d'un ouvrage paisible et régulier vous aidera, seul, à vous maintenir dans un chemin honnête. Ce goût, je veux que vous l'ayez. Surtout, que je n'aperçoive plus à l'avenir, à plusieurs d'entre vous (ici, plus particulièrement, Madame regardait Mlles de Glapion et de La Maisonfort !), ces mines qui trahissent le désœuvrement. Regardez-moi, vous les *Bleues*, qui vous montrez si arrogantes, et vous les *Jaunes* qui ne laissez pas d'être frivoles, est-ce que j'ai la figure de quelqu'un qui s'ennuie? Je supporte tout, même les plaisirs. Cela est si vrai que quand le roi me fait violence, ou

Monseigneur, ou M. le Prince, et que je suis dans l'obligation d'aller avec eux, à l'opéra, à la chasse ou toute autre part, je ne prends pas là prétexte à oublier rien de mes devoirs. L'essentiel (et demandez-le à ces Messieurs qui sont théologiens et connaissent l'âme !) est d'obéir, d'avoir empire sur soi. En ce qui vous concerne, puisque vous ne vous êtes pas élevées assez vers ces préceptes, que vous n'êtes pas parvenues encore à vous maîtriser comme je l'entends, j'aviserai. Pour cela, je vous donnerai moins d'occasions de faillir (ici, elle appuya bien et nettement sur les mots, de façon à laisser plus durement tomber sa sentence), nous réformerons vos habits ; s'il le faut, j'écrirai à Rome, je demanderai au Saint-Père qu'on fasse de Saint-Cyr un vrai couvent avec de vraies religieuses ; pour l'instant, nous ne donnerons plus de fêtes. Vous ne monterez plus sur le théâtre, vous ne jouerez plus *Esther !*

Au moment même où Madame prononçait ces paroles, et comme pour exprimer à quel point elle entendait d'être obéie, on vit entrer Delisle qui amenait Jean Bérain. Le peintre pénétra, suivi de ses décorateurs et de ses ouvriers. Sur un signe de Madame, ces hommes se mirent aussitôt en devoir de démonter le théâtre. Et tandis que les uns abattaient des cloisons, détachaient des ornements, sortaient ou enlevaient des meubles, d'autres s'emparaient des tapisseries et des tentures et les roulaient. En peu de minutes (et comme c'étaient d'habiles gens !) ils eurent à coups de maillets, avec des scies et des marteaux, anéanti ce qui avait été le palais d'Assuérus. Mais il restait la toile, la toile où Jean Bérain, avec tant de relief, d'éclat et de perspective, avait peint, dans un ensemble heureux de beaux marbres, de balustres et de fleurs, le jardin enchanté. Ce jardin, Mlle de La Maisonfort ne le vit pas attaquer sans effroi. D'abord les garçons, pour mieux aboutir dans leur travail, enlevèrent les portants ; puis ils tournèrent, du côté des Demoiselles, l'envers du panneau. C'est sur cet envers que l'un des élèves de Bérain avait écrit jadis en hautes lettres, avec du charbon :

Le jardin d'Esther, toile dormante.

Mlle de La Maisonfort ne pouvait jamais, à chaque fois qu'elle entrait dans le dortoir des *Rouges* et des *Bleues* transformé en théâtre, revoir cette inscription, sans se ressouvenir des instants heureux vécus par elle à l'ombre de cette toile. En ce temps-là, si radieux, si conforme au rêve qu'elle avait fait, Esther vivait, Élise était sa servante ; et comme dans un conte, il n'y avait, autour d'elles, que chants et parfums répandus, que soleil et lumière. Mais, depuis, tout avait bien changé ; tout était loin d'avoir cet enchantement, de

montrer cette merveille. Désormais la petite *Jaune* était dans la tristesse ; il n'y avait plus au monde que cendres et ténèbres, et, dans ces ténèbres, il lui semblait que Madame continuât de menacer et de prêcher toujours.

Ses grandes coiffes au vent, suivie des abbés, sans que Nanon la quittât d'un instant, la marquise passait maintenant devant les Demoiselles. Aux unes, qui semblaient contrites, elle disait, d'un ton de commandement : « Allons, levez la tête ! » A d'autres : « Regardez-moi ! » Tout cela d'une voix impérieuse, d'un regard si aigu, si vif, et qui semblait si bien pénétrer dans les consciences, que beaucoup, à le subir, sentaient leur cœur se fondre, défaillaient au point de sembler chanceler. A mesure, Madame interpellait les Demoiselles, les laissait blessées et pantelantes. A Mlle de Glapion, elle disait : « — Vous n'avez encore guère vécu, ma fille, et vous avez à renoncer à la tendresse de votre cœur, à la délicatesse de votre esprit. Allez à Dieu, ma chère fille, et tout vous sera pardonné. » Devant Mlle de La Maisonfort, elle s'arrêta un peu plus longtemps, et dit, en se tournant vers l'abbé des Marais et le curé Hébert : « Messieurs, voici la petite qui a pleuré ! » Apparemment que ces saints prêtres savaient l'histoire et que l'abbé Gobelin les avait instruits. M. le curé Hébert s'approcha avec compassion ; M. l'abbé des Marais, qui savait un peu mieux manier les âmes et scruter les cœurs, se montra ferme et doux à la fois.

— Il ne faut plus, mon enfant ; il ne faut plus ! dit-il simplement de cet accent qui faisait impression, et avec ces grâces dont Saint-Simon a dit que cela surprenait « dans un homme qui n'était jamais sorti de la profondeur de son métier », qui n'avait jamais fait son commerce du monde et vivait tout aussi bien au cœur de Paris ou à Versailles que s'il eût été dans une Thébaïde, au fond du désert.

Mlle de La Maisonfort, devant ce témoignage d'afffectueuse indulgence, en présence de cette bonté noble et simple à la fois faisant contraste avec les récriminations que Madame venait de faire entendre, eût bien voulu dire *merci* et s'humilier. Mais déjà, suivant le curé Hébert, l'abbé des Marais était à une autre des petites élèves. « Ma chère fille, disait Madame, toujours avec commandement, souvenez-vous : votre vie doit être cachée, mortifiée, privée de plaisirs, chaste en tout... »

Ils passèrent ainsi devant les rangs, enveloppés à la fois de menace et d'onction, Madame tenant les foudres, M. le curé Hébert embarrassé, M. l'abbé des Marais ferme et bon, tempérant parfois d'un sourire la rudesse de ses reproches ou de ses conseils ; enfin, les suivant de quelques pas, l'abbé Gobelin et Nanon. Quand ils

eurent fait le tour, bien examiné les unes et les autres, regardé les visages et fouillé les âmes, porté leur plainte et fait voir leur courroux, ils revinrent à l'endroit du théâtre où les garçons de Jean Bérain achevaient d'abattre le décor. Alors, placée devant ses enfants, Madame, que le long prêche qu'elle avait prononcé semblait avoir adoucie, daigna présenter un visage moins sévère. La satisfaction que la mère de Saint-Cyr avait ressentie à morigéner ces pauvres filles éclatait — malgré elle — dans cette sérénité qui semblait, en enveloppant son visage, ajouter à tous les autres voiles.

— Et maintenant, mes filles, je veux que tout soit dit... Aimez-moi bien... soyez-en repos et faites en sorte d'achever saintement votre carême...

A peine Mme de Maintenon eut-elle prononcé ces mots que les Demoiselles, qui étouffaient de chagrin, de remords et de honte, eussent bien voulu s'échapper ; mais cela ne leur fut pas possible, par suite de l'entrée du maître tailleur introduit, comme l'avait été Bérain, par Delisle. C'était toujours le même homme que Mlle de La Maisonfort avait aperçu, le premier jour des répétitions. Une aune dans une main, et dans l'autre des ciseaux, il continuait de marcher avec cette cadence et cet air de menuet que Molière, dans *le Bourgeois gentilhomme*, a donnés à son personnage. A sa suite apparurent autant de garçons tailleurs qu'il y avait de coffres à vêtements, et comme au premier jour, ces garçons avançaient, le jarret tendu, la jambe haute, avec cérémonie. Dès qu'ils eurent pénétré, les uns et les autres, au commandement que leur maître leur en donna, se mirent aussitôt en devoir d'ouvrir chacun son coffre et d'y placer les habits.

Ces derniers étaient toujours les habits persans tout chamarrés d'oiseaux, de fleurs et de feuillages, et sur lesquels brillaient des perles, des rubis et des turquoises : le manteau d'Assuérus, majestueux, ample, drapé comme celui d'un roi ; le manteau de Mardochée, si noble et si simple à la fois qu'on eût dit que Le Sueur en eût tracé les lignes si sobres et si justes ; la robe à ramages, constellée de mille feux, dans laquelle Esther s'était évanouie ; les habits d'Aman, les habits de Zarès et d'Hydaspe ; enfin les habits d'Élise.

Il s'en fallait de beaucoup que ceux-ci ressemblassent aux vêtements des autres suivantes. Ils avaient cette élégance, cette grâce et ce bon goût, ils offraient cette forme douce et légère, dont le corps souple et gracile d'une enfant de quinze ans les avait marqués. A la vue de cette robe chamarrée, de cette robe tout admirable et dans laquelle elle avait été une autre, Mlle de La Maisonfort comprit que c'en était fait de son rêve, que cette robe même qu'on lui arra-

chait n'en était plus que le fantôme moqueur, l'ironique dépouille.

— Ah ! monsieur, disait à voix basse à ce moment le maître des tailleurs au peintre Jean Bérain, en passant auprès des filles de la classe *jaune.* Ah ! monsieur, c'est M. Racine qui serait heureux si l'on consentait à lui prêter, pour la reprise de *Phèdre,* que les comédiens préparent en ce moment, ces splendides habits ! De même quel beau palais de Thésée ferait votre décor d'*Esther !*

Ainsi Mlle de La Maisonfort, que la confidence du maître tailleur au peintre Jean Bérain avait tout émue, n'allait pas tarder de se laisser reprendre à son rêve. Mais à ce moment même, et par bonheur pour elle, Mme de Saint-Étienne avait donné le signal que les Demoiselles attendaient avec tant d'impatience. Ce fut avec une sorte de hâte que les pauvres filles, rendues enfin à elles-mêmes, s'échappèrent des dortoirs des *Bleues* et des *Rouges.* Perdue au milieu d'elles, une main lui cachant les yeux, une autre sur le cœur, Mlle de La Maisonfort, prise dans cette déroute, suivait tremblante et comme égarée. Elle allait, elle allait, sans savoir comment, ses pieds touchant à peine les marches, exilée, réprouvée, et si malheureuse que Psyché elle-même, sa sœur légendaire, chassée du palais de l'Amour et rejetée dans le lieu le plus désert du monde, ne devait pas avancer avec plus de précipitation, ni s'enfuir avec plus d'épouvante...

Après qu'elle eut couru, franchi les deux cours et gagné les quinconces, elle atteignit enfin les bosquets. Là, tout n'était que repos, recueillement, silence ; la verdure renaissante, les parfums du printemps communiquaient un grand charme à cet endroit ; des haies d'aubépine, à droite et à gauche de l'*allée de l'Institutrice*, de l'*allée des Réflexions*, conduisaient comme par un chemin de fleurs à ce beau *Cabinet solitaire* où, tant de fois déjà, Mlle de Le Maisonfort était venue méditer, se recueillir et penser longtemps à son aventure. A ce moment, dans les buissons de troènes et de châtaigniers, parmi la floraison des pousses, au travers du rideau bien léger encore des feuilles à peine nées, la petite *Jaune* assistait, eût-on dit, à tout le réveil de la sève, à l'épanouissement des jeunes arbres. Le *Cabinet solitaire* tout entier, jonché naguère encore de feuilles mortes, d'aiguilles de pins et de faînes, semblait s'être paré, pour accueillir la suivante ingénue d'*Esther*, de ses plus tendres feuillages, des grappes les plus dorées du cytise ; alentour de ce cirque étonnant de verdure, le pourtour de buis, taillé de neuf par Jasmin et Fanfan, n'avait plus cette couleur de bronze que Mlle de La Maisonfort lui avait vue l'hiver ; il vivait déjà d'une végétation plus hardie, plus franche ; un peu partout de naissantes primevères, des pâquerettes frileuses et baignées de rosée étoilaient la mousse ; enfin le jet d'eau lui-même,

comme s'il eût subi le charme de ce renouvellement que la saison exquise apporte avec elle, s'élevait, eût-on dit, au centre de la vasque, ainsi qu'une fluide et pure colonne de cristal ; et les flèches du jour semblaient, en le perçant de mille feux, l'incendier ainsi qu'un prisme enchanteur.

Mlle de La Maisonfort n'eut pas plus tôt pénétré dans ce beau cabinet de rêve qu'aussitôt elle revit le bassin, les arceaux et le banc comme au premier jour. Ah ! qu'il y avait longtemps déjà ! Quatre mois sans doute ! Et quatre mois dans un cœur d'enfant, cela éveille bien des pensées, cause bien des ravages ! En ce temps si lointain pour elle, l'hiver était encore le maître ; il avait gelé le jet d'eau, poudré les branchages ; le tapis de mousse et de feuilles mortes était doux aux pas, la bise était aigre et coupait le visage. Et cependant l'enfant contrite et désespérée se souvenait ! Elle se souvenait, la petite chanoinesse ! Ah ! le joli matin, bien troublant, bien beau : après s'être enfuie du cabinet de Madame, après avoir au passage embrassé tendrement son amie Mlle de Lastic, elle s'était réfugiée dans cet endroit. Elle avait pensé au musicien, au poète, à la pièce, à ce rôle que Mme de Maintenon lui avait ordonné d'apprendre. Et de contentement, de surprise et d'émotion (elle se le rappelait au milieu de son chagrin), ce matin-là elle avait sauté, elle avait dansé ; dans ce bois français, elle avait, comme une petite dryade, fait voler les feuilles mortes !...

Et maintenant, voilà que l'hiver avait passé ; au froid vif, à la neige, un doux et tiède soleil avait succédé. Tout, parmi les bosquets, les petits bois d'ormes, au creux des buissons et le long des haies, dans les nids, sous la mousse, semblait pépier et vivre. Mais, dans cette renaissance, ce réveil de la terre, au milieu de tant d'oiseaux et de fleurettes qui peuplaient et embellissaient ce beau cabinet de feuillage, Mlle de La Maisonfort ne ressentait plus cette allègre et douce joie ; elle ne subissait plus ce prestige ; mais la vie, sur ses lèvres, avait le goût amer ; son front humilié était revêtu de pâleur, et ses yeux, baignés par les larmes, regardaient — sans le voir — le merveilleux monde.

Sur le *banc de Madame* ou *banc de Maintenon*, au fond du silencieux *Cabinet solitaire*, elle fût bien demeurée longtemps ainsi à repasser dans sa mémoire et dans son cœur toutes les circonstances presque fabuleuses de ces anciens jours ; la cloche de la chapelle elle-même en tintant au-dessus de Saint-Cyr, pour annoncer sexte ou none à ses sœurs dévotes, ne l'eût point arrachée à cette méditation. Cependant du côté de la route où — selon les Dames — s'ouvre à la dérobée la petite porte du jardin à laquelle le roi venait souvent,

sans pénétrer dans la *Cour d'honneur*, prendre Mme de Maintenon pour la conduire à Marly ou à Versailles, le bruit d'un carrosse vint éveiller les échos. Du fond de son recueillement et de sa douleur, Mlle de La Maisonfort, surprise, se leva du banc, écarta les feuillages ; et, bientôt, elle comprit que cet invisible et sonore équipage, dont le talus verdoyant lui dérobait l'aspect, n'était autre que celui qui ramenait, sur Versailles et Paris, M. le curé Hébert et l'abbé des Marais.

A la vérité, la petite élève devinait bien. Madame, après la fameuse scène, lasse de prêcher et de sermonner, avait reconduit ces Messieurs jusqu'au bas du perron. M. l'abbé des Marais, toujours noble et digne en son grand manteau monacal, avant de prendre longé de l'hôtesse illustre, s'était arrêté un instant et s'était recueilli. Puis il avait prononcé quelques mots, de ces mots bien sentis de piété et de consolation qui lui venaient du cœur :

— Dieu qui vous aime, Madame, vous a donné un asile de piété à Saint-Cyr... Je vois combien cet asile est instable et le combat que vous avez à y soutenir tous les jours ; mais je sais que Dieu vous protège et vous fortifiera dans ce grand dessein d'éducation que vous poursuivez au milieu de l'envie et des cabales de toutes les sortes. Puisez vos forces en Dieu, ma fille. Il est là, auprès de vous, comme j'y suis moi-même. Surtout maintenez-vous en pénitence. Continuez de haïr le monde. Vivez saintement et tout entière à la religion, au roi et à Saint-Cyr !

En même temps, l'abbé avait élevé l'index comme pour protéger et bénir cette maison noble où il souhaitait si ardemment que les lumières de la piété et de l'humilité revinssent succéder aux ombres plus frivoles du théâtre et de la poésie. Puis, s'inclinant et saluant de toute sa haute taille, il avait ajouté, visiblement ému, à voix basse, ainsi que dans un souffle :

— C'est la grâce la plus grande que je vous souhaite, ma fille !

En sa robe de damas feuille-morte, toute miroitante et craquante de plis et de reflets, sous sa grande coiffe à la *pomille* qui masquait ses impressions et lui cachait les yeux, Mme de Maintenon, immobile entre l'abbé Gobelin et Nanon, avait reçu le compliment et remercié à son tour ; après quoi, le carrosse s'était avancé où ces Messieurs avaient pris place. Avec un noble et lent apparat, celui-ci s'était engagé du côté de la *Cour verte;* entre les deux ellipses de gazon, il avait franchi la grille. Toujours pompeux, toujours écarlate et toujours beau, Gascogne, assis sur le siège, conduisait l'équipage ; et comme ce jour-là il était gai et que c'était le printemps, il fredonnait et sifflait un air qui réveillait un peu les échos :

Il était une fillette
Qui allait glaner...
— Mon Dieu, qu'elle est godinette!
La saurai-je aimer?

En entendant ce chant, dont les paroles, coupées par le claquement du fouet, le bruit des roues et le galop des chevaux, ne parvenaient que par bribes à son oreille surprise, Mlle de La Maisonfort doucement tressaillit. L'amour! l'amour! Voilà qu'il revenait de nouveau s'imposer à elle; voilà qu'à travers les mots épars de ce couplet, sa voix insidieuse, sa voix berceuse, une fois de plus, se faisait entendre. Alors elle pensa au page, à Mlle de Glapion; surtout elle pensa au prince à figure de poète qu'elle avait connu, en une heure de rêve, au jardin persan. Mais, à tant de pensées belles et rayonnantes, ne répondit que le silence; aucune voix ne faisait écho. A ce moment une brise s'éleva; et bien que le bois fût charmant, que le jour fût doux et qu'il y eût des oiseaux et des fleurs, Mlle de La Maisonfort sentit le froid de la solitude qui tombait et qui pesait sur elle. Un sourd frisson l'envahit. Pour la première fois, la pensée du cloître se présenta à elle. Alors son désespoir (refréné depuis tant de jours!) ne put pas se contenir plus longtemps. Ses pleurs jaillirent; mais le murmurant et musical jet d'eau, en élevant son chant de cristal vers la coupe renversée et toute pleine d'alouettes chantantes du ciel limpide, ne permettait pas qu'on les entendît.

CHAPITRE XI

« Adjuro vos, filiæ Jerusalem... »

Malgré son âge vénérable, la mère Agnès de Sainte-Thècle Racine, supérieure de Port-Royal, avait tenu à reconduire le poète, venu lui rendre visite, jusqu'au logis de la sœur tourière, à l'entrée même de l'abbaye des Champs. A pas lents, côte à côte, la tante et le neveu, ils étaient sortis de la salle des hôtes, avaient longé le mur de l'église, fait un détour par le colombier; et maintenant, arrêtés dans l'allée bordée de buis du petit jardin de la maison de M. de Sainte-Marthe, à deux pas de la sortie, ils devisaient encore — avant de se séparer — de tout ce qui jadis avait causé leur trouble et de tout ce qui, désormais, faisait leur espérance.

Ah! ce passé lointain, ce passé perdu dans la nuit des temps et dont la mort toute récente de la Champmeslé venait de l'arracher à tout jamais, le poète d'*Athalie* et d'*Esther* ne pouvait pas y penser

sans regret ni douleur. « *Je souhaite que ce qu'on m'a dit ne soit pas vrai; mais si vous êtes assez malheureux pour ne pas avoir rompu un commerce qui vous déshonore devant Dieu et devant les hommes, vous ne devez pas penser à nous venir voir, car je ne pourrais pas vous parler...* » Ainsi, en apprenant que son neveu de la Ferté-Milon, le poète Jean Racine, avait décidé de consacrer au théâtre, à la peinture des passions, à l'exaltation de tous les sentiments impurs et misérables, les dons d'une intelligence et d'un talent qui avaient fait d'abord son édification et son orgueil, la mère de Sainte-Thècle avait jeté l'anathème. La grille de Port-Royal s'était refermée durement sur les pas du jeune homme que Racine était alors.

Lui, comme un réprouvé, méconnu de Dieu, repoussé des siens, s'en était allé de par le monde; puis, tout ce qu'un homme peut connaître par la gloire et le don divin : les honneurs, les amours, et tout ce qu'il y a de plus haut et de plus grand dans le monde, cet homme l'avait connu. Toutefois durant que, sur le théâtre encore retentissant de ses triomphes, Phèdre exhalait ses fureurs, Andromaque sa colère et Bérénice ses plaintes, là-bas, dans le saint désert, au fond d'un vallon, entre Chevreuse et Saint-Cyr, se frappant à grands coups sa poitrine barrée de la croix rouge de saint Bernard, la croix des sept douleurs, la mère de Sainte-Thècle Racine n'avait cessé un jour de prier pour que Dieu « fît miséricorde à l'enfant prodigue ». Et Dieu avait entendu la prière de la sainte, il l'avait exaucée. Désormais devenu un bon père et un bon époux, abaissé dans le remords, ne ressentant plus que du dégoût et de l'éloignement pour les passions vaines, pour un monde fragile, il était là, l'enfant prodigue! Il était là, consacrant aujourd'hui sa lyre

A la céleste charité.

Aussi, dans ce beau jour d'automne, et tandis que les ramiers après avoir décrit un cercle venaient se poser auprès d'eux sur le toit du colombier, tandis que les œillets achevaient de fleurir dans le petit carré de buis, que le soleil en perçant la nue s'efforçait d'éclairer tout de cette belle scène, quel bonheur sans mélange elle éprouvait, la digne héritière de la mère Angélique, de la mère Agnès, la sainte mère abbesse, à considérer ce fils repentant revenu vers ce Port-Royal où Lancelot, Nicole, Antoine Le Maistre et M. Hamon avaient été pour lui jadis autant des maîtres que des amis.

— Cependant, mon fils, disait doucement la mère de Sainte-Thècle en s'adressant à ce neveu dont il semblait qu'elle fût redevenue la mère spirituelle, mon fils, que ne me parlez-vous de nos *petites colombes?*

Les *petites colombes*, c'étaient les filles de Racine et de Catherine de Romanet, pas tant *Madelon* et *Fanchon* qui étaient encore des bambines, que *Babet*, *Nanette* et *Marie-Catherine*.

— Pour *Marie-Catherine*, expliquait l'auteur d'*Esther*, je vous ai fait savoir que sa santé ne lui a point permis de demeurer aux Carmélites. Les bonnes mères nous l'ont rendue. Mais c'est une petite sainte que *Nanon!* Vous vous souvenez qu'elle a voulu entrer au noviciat de Melun. Toutefois, ainsi que je l'écrivis l'autre jour à la Ferté à ma sœur Rivière, en raison de son peu de forces, « nous retardons sa prise d'habit le plus que nous pouvons ». Quant à *Babet*, bien qu'elle n'ait que seize ans, elle a tenu à entrer au couvent de Notre-Dame de Viriville, de l'ordre de Fontevrault. C'est au diocèse de Senlis. Non moins que *Nanon*, *Babet* « souhaite avec ardeur que son temps vienne de se consacrer à Dieu ».

— O mon fils! répondit la mère abbesse, bien émue de tout ce qu'elle entendait : la bénédiction de Dieu est sur vous. Elle est sur votre femme et sur vos enfants! Mon fils, à dater de ce jour, à matines, à sexte, à none, à vêpres et à complies, je prierai pour vous et les vôtres. De même, pour que mes prières vous accompagnent, ne manquez point à m'aviser bien justement du moment où *Nanette* échangera son nom d'Anne Racine en celui de sœur Sainte-Scolastique que je sais qu'elle a choisi pour entrer en religion.

— C'est bien ce nom en effet, ma mère, qu'a choisi *Nanette*. Mais, puisque nous en sommes à parler de nos enfants, et puisqu'une prise d'habit, pour vous comme pour moi, demeure un si grand acte, laissez-moi vous demander d'unir aujourd'hui vos actions de grâce aux miennes en faveur d'une pieuse fille qui va rentrer dans l'ordre de Saint-Augustin. Il s'agit, ma mère, d'une petite parente des Messieurs Le Maistre.

En entendant prononcer par son neveu Racine ce nom très glorieux des Messieurs Le Maistre, tant de feu Antoine Le Maistre que du respecté M. Le Maistre de Sacy, ces deux grands noms, ces deux hautes gloires de Port-Royal, la mère de Sainte-Thècle s'arrêta un moment de marcher. Sa main se posa sur sa croix et sur son scapulaire ; le voile de sa coiffe battit des ailes autour de ses épaules et la plus pieuse agitation se manifesta dans sa personne...

— Quoi, dit-elle avec un étonnement marqué, mon fils, une petite parente des Messieurs Le Maistre?

— Oui, ma mère, Mlle Le Maistre de La Maisonfort! C'est une fille du Berri ; mais il ne la faut point confondre avec son aînée, qu'on a dû chasser de Saint-Cyr et qui s'est retirée, il y a de cela plus d'un an, dans un couvent de Meaux, après sa révolte. Celle dont

il s'agit est la même qu'on a surnommée, à Saint-Cyr, **la petite chanoinesse.**

Encore qu'*Esther*, aux yeux de beaucoup de personnes averties, eût fait en plus d'un point figure de plaidoyer en faveur de Port-Royal, Jean Racine ne crut point devoir attrister sa tante en rappelant trop ouvertement que c'était à propos d'une « comédie mêlée de chants » qu'il avait connu Mlle de La Maisonfort. D'une voix qui tremblait un peu et comme pour se faire pardonner de quitter sitôt Port-Royal pour se rendre à Saint-Cyr, le poète ajouta seulement :

— Je ne vais plus à Saint-Cyr, ma mère, que pour ces sortes de fêtes. Dernièrement j'y fus pour la sœur Lallie. Il y a trois ou quatre ans ce fut pour Mlle du Pont-de-Veilhan. Aujourd'hui, j'y retourne pour Mlle Le Maistre de La Maisonfort. En vérité, ma mère, je vous le dis : cela me donne une amère joie ; je soupire, je pleure. Ah ! que sera-ce quand il s'agira de ma petite *Nanette?*

— Allez, mon fils, allez ! Vous connaissez la vénération que nous portons ici aux saints noms des Messieurs Le Maistre. Aujourd'hui, je serai avec vous en pensée auprès de leur petite parente. Adieu, mon fils !

En même temps, la mère abbesse ouvrit les bras à son neveu prodigue, à son enfant repentant. Le poète des *Hymnes* s'y jeta en sanglotant. Sur la sainte poitrine, il baisa la croix pourpre, puis, s'étant arraché de cette étreinte, le bâton en main et le manteau au vent, il prit le sentier, du côté des Granges, à travers le vignoble qu'un solitaire, M. Bouilli, avait planté.

A mesure qu'il accédait, entre les ceps roux et les vrilles tordues de la vigne, vers le petit coteau dont les pentes, en redescendant, devaient l'amener vers le ru de la Gironde, et de là, par le *pré des Agneaux*, le Manet et Montigny-le-Bretonneux, sur le chemin de Saint-Cyr, M. Racine se sentait un peu plus essoufflé, un peu plus las. Depuis quelque temps déjà, aussitôt le moindre effort, cette douleur du côté droit dont il s'était plaint plus d'une fois à sa bonne femme se réveillait et le faisait souffrir. Aussi, parvenu sur la hauteur, s'arrêta-t-il un moment pour reprendre haleine et pour considérer, une fois encore, tout le saint désert, le vallon sacré, la flèche de l'église de Port-Royal, la poivrière du colombier, l'hôtel où Mme de Longueville avait logé, le grand jardin, le canal, l'étang où tant de fois enfant il s'était plu à suivre le vol des hirondelles.

Je vois ce cloître vénérable,
Ces beaux lieux du ciel bien aimés,
Qui de cent temples animés
Cachent la richesse adorable.

C'est dans ce chaste paradis
Que règne, en un trône de lis,
La virginité sainte;
C'est là que mille anges mortels,
D'une éternelle plainte
Gémissent aux pieds des autels.

Ainsi le poète, au temps où il n'était encore que l'écolier des Messieurs, naïvement jadis avait chanté. Maintenant c'était sa jeunesse qui revivait dans le paysage. Et ce paysage, avec toutes ses futaies, ses bosquets, ses cours d'eau du Rhodon et de la Mérantaise, les petits villages : Saint-Lambert, Milon, voire Magny-Lessart, c'était là qu'en rêvant et rimant, le cœur libre et l'esprit net, ouvert à toutes les impressions, à tout le bonheur de vivre, un *Sophocle* à la main, tant de fois, il avait erré !

Bientôt, malgré la distance, et tandis que ces souvenirs comme autant de compagnons venaient le hanter, le poète, toujours appuyé sur sa canne entre les ceps de vigne, découvrit le petit cimetière, les tombes bien en alignement, la terre déjà durcie par le temps où plusieurs de ses bons et vieux maîtres reposaient sous les croix ornées d'épitaphes. La fosse de M. Hamon, elle était là ! De ce M. Hamon qui lui avait appris le premier combien la nature est « savante et admirable jusque dans les choses insensibles ». Et comme il était pieux, il se signa. Puis lentement — car maintenant il était un homme d'âge ! — il reprit sa marche, faisant offrande à Dieu de sa peine et de sa fatigue.

Cependant, tandis qu'entre le bois de Trappes et le *Pré des Agneaux*, il avançait toujours, comme avait dit un autre solitaire, le sage du Guet, sous « l'agréable verdure », M. Racine, que la pensée de ses amis n'abandonnait jamais, se prenait à regretter que M. Boileau ne fût pas là pour admirer avec lui cette campagne où le petit vallon, le ru chantant sous les joncs et les iris, les halliers pépiant d'oiseaux et les arbres composent un très beau paysage. Mais M. Boileau, le cher homme, il était en ce beau jour demeuré à Auteuil où Mme Racine lui avait conduit, parce qu'il les aimait bien, *Madelon*, *Fanchon* et le petit *Lionval*.

Malgré se surdité et malgré l'âge, le bonhomme Despréaux continuait d'être animé de cette verve batailleuse qui fit de lui longtemps l'adversaire des mauvais poètes ; et pour l'auteur d'*Esther* il éprouvait une joie consolante à penser que M. Boileau était toujours ce même Ariste qui était venu jadis se promener avec lui, Molière et La Fontaine, à Versailles sous les orangers. En ce temps-là, Molière

était Gélaste, La Fontaine Polyphile. Mais lui, Racine, est-ce qu'il était toujours Acante? O grand cœur ravagé! Que de temps a passé depuis lors ; et sur le long chemin, que d'épines et de ronces à tous les buissons !

Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,
Hélas! nous avons marché!

Le poète, toujours peinant et soufflant, songe, sur le sentier qui va du Manet à Montigny, que du vallon de Port-Royal à l'étang de Bois-Robert, il n'y a pas moins d'une lieue et quelques toises. Il sait au reste que, depuis longtemps déjà, il est entré sur les terres de Saint-Cyr. Par lettres patentes du roi, celles-ci, depuis 1693, se sont agrandies du fief de Chevreuse, des seigneuries de Voisins-le-Bretonneux, Buc, Guyencourt, Villaroy, la ferme de la Lande d'un côté ; de l'autre que ces terres s'étendent « jusqu'à la chastellenie de Trappes, les paroisses du Mesnil-Saint-Denis, Dampierre, Saint-Forget, Senlisse, les moulins d'Aulnay et d'Élancourt ». Cela comprend tout un monde, un monde admirable et forestier, ce monde sylvestre et moussu des bois et des futaies dont jadis, en Ile-de-France, son nom de Racine, jailli du sol lui-même, s'était formé.

Maintenant, le pèlerin avance, s'aidant toujours de sa canne et se rappelant tout ce que sa tante, la mère de Sainte-Thècle, lui a dit tout à l'heure d'admirable ; en même temps, il tend l'oreille et cherche à deviner si, dans le beau matin, à travers l'air léger, la cloche de la maison royale, en tintant au-dessus de Saint-Cyr, ne le convie pas déjà aux épousailles saintes par lesquelles Mlle Le Maistre de La Maisonfort a demandé de s'unir à Dieu. Cependant, à peine a-t-il cheminé moins d'une heure encore qu'aussitôt il aperçoit, perçant la nue et se dressant au-dessus des bosquets et des labyrinthes, la flèche de Saint-Cyr, les toits élevés par Hardouin Mansard. Alors, d'un seul regard, il embrasse les bâtiments, les jardins, les cours. Il voit la chapelle.

Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité,

a-t-il fait dire jadis, par Mme de Caylus, dans le Prologue d'*Esther*.

A ce moment, pressant le pas, il franchit la grille d'honneur et prend l'*allée Royale* dans laquelle l'abbé de Nivers et Jean-Baptiste Moreau, venus pour la même cérémonie que M. Racine, avancent d'autre part. Les visiteurs, en raison de l'endroit et des circonstances, se saluent avec gravité ; mais la mère du Pérou, qui les a vus

venir, se porte à leur rencontre et les conduit vers la chapelle ouverte, la chapelle fleurie des roses de l'arrière-automne, cette même chapelle que Racine connaît bien et qui se présente à lui remplie de tant de pensées et de tant de souvenirs. Mais là, tous trois s'arrêtent en reconnaissant la sœur Pérégrine et la sœur Monique occupées d'allumer un à un les cierges qui vont éclairer cette scène si touchante de l'immolation où la timide Élise d'*Esther*, l'ancienne *Jaune* de Mme de Maintenon, la *petite chanoinesse*, doit se montrer à eux en habits de victime et dans l'ombre du cloître.

. . . .

Il n'était pas 10 heures, que la cérémonie de la vêture avait commencé, les portes de la chapelle, en un jour semblable, restant fermées très étroitement à tout ce qui n'appartenait pas à la maison ou n'avait pas été invité par elle. Placé entre M. Joli, supérieur de la congrégation de Saint-Lazare, successeur à Saint-Cyr de l'abbé Gobelin, et l'abbé Tiberge officiant qui devait recevoir la nouvelle professe, Mgr Godet des Marais, évêque de Chartres, la mitre en tête et la crosse en main, présidait à ce sacrifice de la tendre et douce novice appelée à coiffer la guimpe et prendre le voile. Et comme Mme de Maintenon, en ce jour édifiant, retenue à Versailles, n'était pas là, c'était la révérende mère supérieure, sœur Catherine du Pérou, qui représentait, à sa place et non loin de Monseigneur, la Communauté.

Assis auprès de Jean-Baptiste Moreau, des intendants Manseau et La Ferté, les seuls laïcs qui eussent été admis à la cérémonie, M. Racine, tourné du côté des Demoiselles, considérait celles-ci, disposées derrière la grille, suivant les rangs et les couleurs ; et toutes elles étaient là, si recueillies, si sages, entre les demoiselles au ruban noir et les demoiselles au ruban couleur de feu ! Quand, tout à coup, du côté de la sacristie par lequel on pénétrait dans la chapelle, il se produisit un mouvement qui souleva l'attention.

C'était Mlle de La Maisonfort, soutenue à droite par la sœur de Gauthier, à gauche par la jolie sœur de Fontaine, qui avançait sans grand manteau, sans croix, sans voile, en vêtement simple de novice et qui se dirigeait vers la grille où l'attendait l'officiant qui l'allait recevoir professe. M. Racine, qui la vit venir, se leva très humblement ; de même MM. Moreau, Manseau et La Ferté. Et ils se prirent à considérer avec grand respect et admiration ce visage de sainte, tout transfiguré, ce regard qui déjà ne semblait plus appartenir au monde, et cette démarche qui était toujours la même que la petite *Jaune* avait observée dans *Esther*, à la différence toutefois que c'était sans cadence et le plus simplement qu'il lui fût possible.

Vers le royaume des expiations où elle allait entrer, et qui se montrait à ses yeux bien différent de ce jardin d'Assuérus où tant de fois elle avait pénétré revêtue d'habits persans, Mlle de La Maisonfort semblait se porter avec une hâtive allégresse. L'austérité, le jeûne, la pauvreté, le silence, la mortification de l'âme et du corps, qu'importe tout cela qu'elle allait subir ! Elle était décidée, elle était heureuse, et cette sorte de bonheur rayonnant, qui l'avait aidée à passer rapidement ses deux années de noviciat, éclatait plus encore, à mesure qu'elle s'approchait des vœux solennels. On eût dit alors, tant la pensée de s'immoler lui donnait de grâce, qu'elle était en tout semblable à cette autre dame de Saint-Louis dont parlent les *Mémoires*, à cette Mme d'Assy qui resta si belle même dans la mort ; « mais, disent les Dames, c'était une beauté toute céleste qui inspirait de la dévotion, et nous la regardâmes mourir avec ravissement... »

A la différence que c'était seulement au monde qu'allait mourir Mlle de La Maisonfort, il fallait voir qu'elle avait cette beauté, cette « jolie figure » qui plaisait au roi et que jadis elle avait montrée dans son rôle d'Élise, au milieu de ses sœurs. Posant à peine sur les dalles, appuyée sur les sœurs de Fontaine et de Gauthier, elle atteignit la grille où l'attendait l'abbé Tiberge.

Et lui, l'officiant, lui qui, pour ainsi dire, l'a vue grandir dans la maison, lui qui a su ses tourments et ses combats, qui a reçu ses aveux, entendu ses plaintes en confession, lui qui connut tout ce que la jeune fille eut à souffrir du fait de cette sœur aînée qui fit tant de bruit dans le siècle, étreint par l'émotion, il se raidit très fort pour masquer son trouble et pour trouver le courage de prononcer les mots sacramentels, les mots d'usage par lesquels le célébrant reçoit la postulante.

— Ma fille, que demandez-vous?

— Mon père, je demande très humblement la grâce que j'ai déjà demandée au Seigneur (il est vrai, puisque déjà elle est novice !) de pouvoir habiter dans cette maison de Dieu le reste de ma vie.

— Ma fille, vous devez savoir que pour être reçue dans cette maison il faut être dans la résolution de renoncer tout à fait au monde et à vous-même, de porter tous les jours votre croix à la suite de Jésus-Christ...

— Mon père, je le sais...

— Alors, ma fille, soyez admise à faire profession.

A ces mots, la sœur Monique, qui est tourière, a ouvert les battants de la grille ; la sœur Pérégrine, qui est sacristine, avance en portant un cierge allumé qu'elle place entre les mains fermes et qui ne tremblent pas de la postulante ; puis tous les assistants, les Demoi-

selles, la mère du Pérou, M. Joli, supérieur, et Mgr Godet des Marais se dressent, qui dans les bancs, qui dans les stalles ; enfin les sœurs de Fontaine et Gauthier conduisent Mlle de La Maisonfort à l'endroit du chœur qui est gardé pour elle. A ce moment, l'abbé Tiberge monte de nouveau les degrés de l'autel, de ce même autel où, voici neuf années, tandis qu'officiait l'abbé Gobelin, se glissa le page infernal ; et là, il reprend l'office que M. Racine, incliné au-dessus de la *Semaine sainte* dont l'abbé de Coislin lui offrit un très bel exemplaire, suit attentivement.

Mais, avant d'aborder la communion, l'abbé Tiberge, tourné du côté des fidèles, élève le Saint-Sacrement. C'est là comme un signe, une sorte d'appel mystique que le prêtre adresse à la postulante. Aussi bien, celle-ci le comprend-elle. Dans un transport, et comme cette La Vallière qui vint autrefois, en se frappant le sein le plus beau du monde, supplier la mère Agnès de Jésus de la recevoir aux Carmélites, elle se porte au-devant de Monseigneur et le supplie de l'admettre aux Augustines. D'une voix qui trahit à peine l'émotion, de cette même voix qui a retenti dans *Esther* et chanté dans les chœurs devant Assuérus, elle dit, inclinée devant l'ostensoir que l'abbé Tiberge tient élevé très haut au-devant d'elle et dont le rayonnement l'éblouit et la soutient : *Mon Dieu, mon Créateur et mon Rédempteur, quoique je ne sois que faiblesse et infirmité, m'appuyant sur vos bontés et vos miséricordes, je, fille d'Antoine Paul Le Maistre de La Maisonfort et de Marie-Anne Dauneux, née au diocèse de Bourges, paroisse de Perly, promets et voue en votre sainte présence, pauvreté, chasteté et obéissance, et que m'emploierai toute ma vie à élever, instruire et enseigner les Demoiselles de la Maison royale de Saint-Louis établie à Saint-Cyr, diocèse de Chartres, le tout selon les Constitutions. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.*

Aux mots d'*Ainsi soit-il*, que répétèrent avec ferveur les sœurs de la Communauté, les assistants, les prêtres et les Demoiselles, l'Illustrissime et Révérendissime évêque descendit les degrés. M. Racine, qui le vit, songea à Calchas quand il va sacrifier Iphigénie. En effet, Mlle de La Maisonfort s'étant découverte, Monseigneur s'approcha, et, de ses ciseaux d'or, commença de tailler dans la toison. Puis, le *De profundis*, comme un gémissement, s'éleva sous les voûtes. L'ancienne *Jaune* de Mme de Maintenon, la petite Élise qui avait souri et pleuré jadis, dans *Esther*, au jardin persan, se sentit à ce moment saisie par les sœurs de Fontaine et Gauthier ; on la coucha de tout son long sur les dalles nues et froides ; et c'est alors que la supérieure, la révérende mère du Pérou, s'avança, et sur Mlle de La Maisonfort, devenue sœur de La Maisonfort, étendit « le drap

mortuaire ayant aux quatre coins des écussons en broderie de relief d'or et d'argent aux armes du roi ». Ainsi, placée sous le linceul, glacée, comme morte et inanimée, la nouvelle professe était dans l'appareil de l'immolation.

A ce moment, Jean-Baptiste Moreau le compositeur, les intendants La Ferté et Manseau eurent une douce et grande surprise. Ce fut de découvrir qu'auprès d'eux, prosterné dans son banc, le visage dans ses mains, M. Racine pleurait. Comme pour la sœur Lallie, pour la sœur de Veilhan, de même que pour sa fille aînée, Marie-Catherine qu'il avait conduite naguère aux Carmélites, pour sa fille Anne Racine (*Nanette*) qui devait bientôt prononcer ses vœux aux Ursulines de Melun, tout pénétré de foi et d'espérance, le poète laissait couler ces pleurs d'amour et de passion, qu'il avait dispensés jadis à tant de créatures passagères, mais que, maintenant, ne pouvaient plus lui arracher que de divins spectacles et de beaux sacrifices.

Dans cet instant, et tandis que les sœurs de Fontaine et de Gauthier aidaient la nouvelle élue à se relever de sous le drap funèbre, les sœurs Monique et Pérégrine se présentèrent portant, l'une la guimpe, l'autre le manteau et la croix d'or; enfin la mère du Pérou s'approcha avec le voile. Puis la nouvelle épousée de Dieu s'avança vers l'autel où l'abbé Tiberge, toujours officiant, lui donna la communion.

Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment...

Mgr Godet des Marais, qui aimait les *Cantiques* de Racine au point de les savoir par cœur, eût été bien désireux que les petites filles chantassent en cet endroit, en l'honneur de sœur de La Maisonfort, ces divins beaux vers. M. Racine, de son côté, n'était pas depuis un moment abîmé en méditation et recollection, au point que ne lui vînt la même pensée qu'à Monseigneur. Il est vrai de dire que Jean-Baptiste Moreau, à la demande de Mme de Maintenon, avait mis en musique ces vers harmonieux tout pénétrés de suavité et d'onction.

Ce ne fut pourtant pas ce cantique, tout désigné pour cette cérémonie, que l'abbé de Nivers, organiste de la maison, souhaitait, de préférence, qu'on entendît. Plus volontiers il avait tenu que, dans une circonstance aussi touchante que celle-là, l'on interprétât un motet que Mme de Maintenon déclara par la suite si beau et si tendre qu'elle ordonna, par prudence, qu'on ne le chantât plus aux professions des religieuses. Cependant, en ce jour, on le put encore.

Sur un signe que l'abbé leur adressa, les Demoiselles se levèrent, conduites par la sœur Le Métayer de la Haye-le-Comte, la même qui s'était jadis, au jour fameux de *la représentation des larmes*, montrée si pitoyable envers la petite actrice désemparée; et ce fut pour entonner toutes ensemble l'hymne tirée du *Cantique des Cantiques* : « *Adjuro vos, filiæ Jerusalem*... Je vous adjure, ô filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour... », qui est bien la chose du monde la plus touchante et dont il n'y eut pas un cœur, celui de M. Racine moins que tout autre, qui ne se trouvât si transporté que, sous les hautes voûtes de la chapelle, tant chez les religieux que chez les laïcs, on n'entendit plus bientôt que le bruit des sanglots confondu au chant des Demoiselles.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques,
Où vos voix si souvent se mêlant à mes pleurs
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

Ces vers, ces très beaux vers, Mlle du Pont-de-Veilhan, il y avait de cela neuf années, les avait récités devant Mme de Maintenon, le roi et sa suite. Et ces voix, ces mêmes voix d'innocence et de vertu qui retentirent alors sous les voûtes de Saint-Cyr, voilà qu'elles s'élevaient de nouveau pour blâmer les coupables, célébrer les justes. De ces derniers (et Sainte-Beuve l'a exprimé depuis en des termes sublimes) que n'a-t-on pas dit? Tout simplement que c'étaient les Messieurs dont Racine avait voulu présenter la défense. « Derrière cette douce nuée du chant virginal qui monte », devait en effet dire un jour Sainte-Beuve, il me semble, à chaque pas, que j'entends les sources profondes de Port-Royal bruire sous terre, sous le gazon, et la source sacrée de la mère Angélique qui arrose tout bas et vivifie ces jardins d'*Esther.* »

Ainsi, durant que l'office se poursuivait et que, selon le rite, le motet du Saint-Sacrement, repris en chœur par toutes les voix des Demoiselles succédait, comme une douce rosée apaisante, au motet passionné des enfants de Sion, des filles de Jérusalem, M. Racine faisait une fois de plus, par la pensée, un retour vers cette année 1689 où tant de fois il vint à Saint-Cyr en compagnie de M. Despréaux. Dans ce temps-là, c'était directement de Paris ou de Versailles qu'il se rendait à la maison royale; mais voici qu'en ce jour, et pour la première fois depuis bien des années, il était venu à Saint-Cyr en prenant le chemin de Port-Royal. Et ce chant, ce chant secret de l'eau souterraine, de la source de la mère Angélique, dont le poète devait parler, voilà que c'était lui — confondu au chant des cantiques — qui le ramenait en esprit du côté de son vallon d'enfance. Alors,

à l'ombre des bâtiments de l'Abbaye, il revoyait le cimetière de Port-Royal, et, masqué sous les ronces et l'ortie, dans le coin le plus perdu du Désert, au pied de la fosse de M. Hamon, « le lieu de repos qu'il a choisi ». C'était ce petit tertre, cette modeste tombe. Ah ! quand il aura donné à Dieu trois de ses filles, fait faire profession à *Nanette* et à *Babet*, quand *Fanchon* peut-être aura rejoint ses sœurs, quand le sacrifice sera accompli enfin, et que le génie, la gloire, tout cela ne pèsera pas plus que l'aile d'un oiseau, comme il fera bon pour lui — Seigneur ! — s'en aller là « sans aucune tenture, avec le petit chœur et la petite sonnerie, et douze enfants gris avec des flambeaux » ! De la sorte sa vie « vraiment humaine, toute pleine de belles larmes, et de faiblesse et d'héroïsme », aura retrouvé sa voie et son mobile; à son tour, elle touchera au terme.

Cependant, comme il en est là de méditer et de prier, les yeux toujours penchés sur la belle *Semaine sainte* dont l'abbé de Coislin naguère encore lui fit présent, il perçoit un mouvement dans la chapelle. L'office vient de s'achever par l'*Exaudiat* en l'honneur du roi ; puis, les assistants se lèvent pour se rendre au parloir de la Communauté, car Manseau l'a dit en ses *Mémoires :* « L'office achevé, toutes les dames (ou religieuses) iront se ranger au lieu d'assemblée où l'on mènera la nouvelle professe qui les ira toutes embrasser, en leur demandant leurs prières pour qu'elle puisse persévérer toute sa vie dans l'accomplissement des vœux qu'elle vient de prononcer. »

Suivant cette coutume, à peine Mgr Godet des Marais, évêque de Chartres, M. Joli, supérieur, la révérende mère Catherine du Pérou, M. Racine, tous les laïcs, toutes les sœurs furent-ils assemblés, que sœur de La Maisonfort parut à son tour, la sœur Monique, tourière, la sœur Pérégrine, sacristine, l'aidant toutes deux à marcher dans les vêtements auxquels elle n'était pas accoutumée encore et sous le long voile noir qui était le nouvel habit de l'ordre. Enfin, comme il est bien recommandé aux sœurs, par les *Constitutions*, de « faire paraître en toute circonstance une grande égalité d'humeur, un visage gai et serein qui marque le plaisir qu'on a de servir Dieu », il faut voir la très surprenante beauté et le charmant éclat qu'a revêtus cette physionomie illuminée par un feu céleste. Ainsi, à moins de deux mois de là, quand *Nanette* Racine aura livré ses beaux cheveux « aux ciseaux de l'évêque de Sens », quand elle aura fait profession à Melun, aux Ursulines, elle arrivera « en riant au parloir, comme si (dit son père) rien ne lui était arrivé ».

De la sorte, résignée, humble et douce, sous sa petite guimpe et sous son long voile, si peu différente de ce qu'elle fut jadis sous les traits d'Élise, en habits persans, M. Racine vit sœur de La Mai-

sonfort s'approcher un peu pâle et à peine émue. Avec beaucoup de décence, elle s'inclina devant Monseigneur, M. Joli et l'abbé Tiberge ; devant M. Racine, qui avait été son poète et son prince, son beau prince de conte, elle courba humblement la tête et rougit un peu ; puis, ayant reçu le baiser de la révérende mère et celui de toutes les sœurs, dont les sœurs de Lastic et de Glapion, elle s'éloigna sous les arceaux, entre les colonnes.

Ainsi, aux yeux de M. Racine, si charmante, si jeune, elle semblait remonter vers son passé, dans la lumière. Alors il se souvint de l'heure et que Gascogne l'allait reconduire sur le chemin de Paris. Encore que Monseigneur, M. Joli et la mère du Pérou le conjurassent de demeurer, il refusa. Dehors, dans la *cour du Parterre*, déjà prévenu, Gascogne attendait devant le perron. Sans se retourner, le chapeau rabattu sur ses yeux de crainte qu'on ne vît ses larmes, Jean Racine ouvrit la portière, recommanda à Gascogne d'aller vite, et sans prendre garde à Jean-Baptiste Moreau, aux abbés Tiberge et de Nivers venus pour le saluer, il monta prestement dans le carrosse.

Au bout de peu de moments, tout ce qui faisait la gloire de Saint-Cyr, les jardins, les bosquets, la chapelle et les beaux bâtiments qu'Hardouin Mansard avait élevés dans le vallon sur l'ordre de Madame, tout cela n'était plus qu'un souvenir. Alors le poète des *Hymnes* et des *Cantiques* songea un peu à sa bonne femme qui l'attendait à Paris, dans la rue des Marais-Saint-Germain, à sa petite *Madelon* et à son petit *Lionval* qui allaient venir le recevoir en ouvrant les bras. Un instant, il pensa à la mère de Sainte-Thècle, à la solitude, au colombier et à l'étang de Port-Royal qu'il avait revus le matin, au cimetière des Messieurs avec — enfouie sous les ronces — la tombe de M. Hamon. Puis il se signa et dit : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*

Ainsi finit la « jolie aventure » d'*Esther*.

Edmond Pilon.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

GÊNES OU LA MANIE DE L'INTERNATIONALISME

Depuis la Sainte-Alliance, le « Directoire européen », le « Concert des grandes puissances » et la Société des Nations, on a beaucoup parlé de tout ce qui, dans le passé, ressemblait à ce prurit d'internationalisme qui nous dévore (et sans grand profit), depuis les amphictyonies jusqu'à l'ordre de Malte et à la Confédération du Rhin. Que ne dirait-on pas depuis Gênes !

A l'heure qu'il est, Gênes représente le point d'arrivée d'une tentative anglaise, véritablement extraordinaire, dont le point de départ se trouve à Londres et fut inauguré le 4 septembre 1914.

Le bolchevik, l'autre jour, n'avait pas tort d'affirmer que la guerre se définissait surtout comme un conflit anglo-allemand. Il soulignait ainsi notre démission constante, toutes les fois qu'il s'est agi, non plus de donner ou de recevoir des coups, mais de demander des garanties ou de toucher des réparations...

Dès le début, dès le 4 août, l'Angleterre, elle, décida de prendre parti, pour assurer, à la faveur de la lutte, sa suprématie incontestable sur le reste de l'univers, et le traité de septembre 1914, qui ne retint pas d'ailleurs la Russie, fut la première manifestation de ce grand dessein.

Pendant plusieurs années, le *Foreign Office* n'eut d'autres occupations que d'étendre à de nouveaux partenaires, à commencer par l'Italie, le pacte de Londres, et, pour se rendre compte de l'esprit dans lequel on manie cet instrument aux lieux mêmes où il a été conçu,

il suffit de se rappeler que c'est en son nom que lord Curzon prétendait, hier encore, nous interdire en Orient toute initiative politique.

A cet égard, il semble bien que M. Lloyd George n'ait compris la *Société des Nations* que comme un *pacte de Londres* agrandi, stabilisé, adapté aux besognes de la paix. L'Angleterre somme toute, en dépit de la défection russe, croyait pouvoir se louer de la tactique de rassemblement qu'elle avait suivie, et le résultat des divers conseils suprêmes, surtout depuis janvier 1920, la persuada aisément que toute réunion de puissances aboutissait, par quelque voie, à la ratification de ses désirs.

La procédure désinvolte, ou plutôt l'absence de procédure des conférences tenues à Paris, à Londres, à Spa ou à San Remo, devait pourtant, à la longue, nuire, auprès d'un amateur de manifestations spontanées comme M. Lloyd George, à l'institution déjà formaliste de la *Société des Nations*. D'ailleurs, en refusant d'y participer, les États-Unis ne lui retiraient-ils pas les trois quarts des avantages que le *Foreign Office* pouvait en attendre? D'autre part encore, l'absence de l'Allemagne, de la Russie, ne la condamnait-elle pas, aux yeux de M. Lloyd George, à ne jouer qu'un demi-rôle dans sa vaste dramaturgie?

Et puis, il faut bien le dire, certaines décisions de la Société ou de son Conseil, soit à propos de Dantzig, soit à propos de la Haute-Silésie, soit à propos de la Sarre, n'avaient pas épousé, autant qu'il l'aurait fallu, les préjugés britanniques. Bref, pas plus que la *Commission des réparations*, la *Société des Nations* n'était apte à fournir le terrain, ou plutôt la brousse, où l'esprit d'aventure et d'esbrouffe de David Lloyd George pût se donner pleinement libre carrière.

Pour comprendre son âme et la disposition de cette âme, il faut songer qu'elle abrite plusieurs hommes assez mal assortis, et dont la rencontre ménage de perpétuelles surprises. Dans M. Lloyd George, il y a d'abord un vieil avoué, habile aux effets d'audience, puis un parlementaire aux jeux de physionomie prenants, puis un mystique, simplificateur comme tous les mystiques, poussant toujours au direct, amoureux de la chose en soi, dédaigneux des méthodes discursives, quelque chose comme un William James pour chancellerie.

Dans de pareilles conditions, le mélange de la tradition britannique, inaugurée en 1914, et de ce caractère lloydgeorgien à base d'inspiration personnelle pousse à la multiplication des *revivals* politiques internationaux, car il n'y a pas d'autre terme pour désigner les assemblées où M. Lloyd George semble se plaire. Son expérience des foules et ses convictions de sectaire, enrobées dans le statut ministériel du seul Empire à peu près présentable qui subsiste depuis

quatre ans, le condamnent en quelque sorte à errer d'un bout de l'Europe à l'autre, en quête de révélations autoritaires. Car ce qu'il cherche au contact même des difficultés qu'il veut aussi présentes que possible, c'est une espèce de choc révélateur qui lui indique la meilleure manière, non tant de les résoudre que de les utiliser — au profit de la Grande-Bretagne ou au profit de M. Lloyd George.

La difficulté ne tarde pas en effet à se poser. De ces randonnées incohérentes, qui ressemblent plutôt à l'itinéraire d'un apôtre, voire d'un halluciné, qu'aux démarches d'un homme d'État confiant dans l'expérience, quel est le moteur?

Depuis une centaine d'années, les progrès de l'individualisme et le développement démocratique ont changé plus de choses qu'il n'apparaît dans les traités de droit public. Nous sommes déjà trop loin de la transformation initiale pour en apprécier le volume et la direction. La génération qui vécut de 1780 à 1820 fut mieux à même de faire certaines remarques. Ce qui frappa beaucoup dans l'exercice du pouvoir nouveau, intronisé en 1789, et qui depuis s'est répandu jusqu'aux derniers confins de la civilisation occidentale, ce fut l'apparat. L'ancien régime vivait d'expérience, de tradition, de simplicité, de hiérarchie. La démocratie déchaîna l'individu, et, avec l'individu, le faste et l'improvisation. Si les bolcheviks n'étaient si gueux, ils rempliraient Moscou de peintures et d'arcs de triomphe. Voyez plutôt la tendance de leur cérémonial et de leurs pompes babouvistes. Cette exaspération du sens propre rejoint assez bien la pratique lloydgeorgienne par un besoin constitutionnel de bâtir sans cesse du nouveau sur de perpétuelles tables rases. Depuis 1918, Lloyd George a improvisé de la sorte dix ou douze traités généraux pour remplacer celui de Versailles et imaginé au moins deux Europes, celle du Covenant et celle de Gênes.

Entre Lénine et lui, je ne sais quelle mauvaise complicité jette son atmosphère lourde et phosphorescente. Les deux doctrines se flairent dans les ténèbres et brûlent de se reconnaître.

Avec de pareilles tendances, le devenir politico-historique ressemble à une série d'explosions créatrices, dont on attend des prodiges, une fois que la poussière se sera dissipée. Hélas! on n'a guère vu jusqu'à présent que de nouvelles ruines. Les mises en scène violentes et crues poussent irrémédiablement aux gestes ostentatoires, avec tous les risques qu'ils comportent, et s'il fallait chercher coûte que coûte dans le passé une préfiguration du présent, nous pourrions dire que tous les rendez-vous imaginés par M. Lloyd George ont tourné plus ou moins en autant de Camps du drap d'or.

Lénine, Lloyd George, Stinnes, Poincaré, Schanzer, Briand, Facta,

échantillonnent obscurément des symboles et des prestiges, qui, soumis à une lumière aveuglante, n'ont pas le droit de souffrir une apparence même d'échec. Ainsi le veut la détestable méthode de diplomatie foraine, qui, sous couleur de réajuster l'Europe, achève sa dislocation. De faux problèmes, nés de ces conjonctions de rivalités artificielles ou surajoutées, de terribles hypocrisies se développent à l'envi dans ces copieux bouillons de culture. Ajoutez à cela qu'à la faveur du grabuge, les questions qu'il faudrait laisser dormir et les personnages qu'il faudrait écarter se glissent aux premières places de la perspective, tant et si bien que nos consultations de guérisseurs ressemblent plutôt à des formations d'abcès, en danger de contaminer tout l'organisme.

Un défi facile à porter serait celui qui consisterait à prétendre que les grandes conférences internationales n'ont, depuis 1919 et 1920, réglé aucun problème, mais qu'elles ont considérablement compliqué la vie tant nationale qu'internationale. Supprimez par la pensée, notamment pour ce qui concerne la France, le « travail » effectué à Paris, à Londres, à Boulogne, à Hythe, à Lympne et ainsi de suite. En quoi notre situation s'en trouverait-elle empirée? Aurions-nous touché moins de l'Allemagne? Hardi qui oserait le soutenir. Par contre, on voit fort bien tout ce qui nous resterait en plus.

Spa, San Remo, Paris, autant d'étapes de ruine et de renoncement. En vérité, nous avons accumulé les fautes sous l'hégémonie Tardieu-Clemenceau, mais, depuis 1920, nous n'avons pas mieux appliqué le traité de Versailles que nous ne l'avions élaboré en 1918-1919. Il nous dotait d'un organisme et d'une méthode. La *Commission des réparations* fixait les redevances allemandes, et, si l'Allemagne ne s'exécutait pas, chacun de ses créanciers devenait libre de pourvoir à ses intérêts par tel moyen qu'il préférait. Pourquoi n'avoir pas suivi cette procédure? Pourquoi n'avoir pas au moins pris date, conclu hypothèque, réservé nos droits?

L'incapacité de nos hommes d'État depuis plusieurs années tient du prodige et sera pour l'avenir un sujet de stupéfaction. La sotte crainte d'agir seuls, où il est difficile de voir autre chose qu'une *agoraphobie* politique et collective, nous amena, lambeau par lambeau, à céder au démon de l'internationalisme la charte même où résidait la justification de notre patrimoine. Coup sur coup, avec une rapidité de cinéma, l'Allemagne se vit déchargée de l'intégralité des réparations par le système du *forfait*, qui décapitait la *Commission des réparations*. Puis ce fut la déchéance du forfait lui-même, découpé, ajourné, réduit, volatilisé.

Le spectacle de notre veulerie s'est étalé à Gênes, où nous n'aurions jamais dû aller, le jour où les bolcheviks ont présenté sans rire la note de leurs frais. Ce jour-là, le concile laïque tournait à la farce. Il n'y manquait que des fauteuils de parterre d'où le public eût pu dire : *assez.* Comment de pareilles outrances peuvent-elles séduire — ou intimider — des esprits par ailleurs sérieux, patriotes, clairvoyants, c'est ce qui demeure, surtout après Gênes, un profond mystère. On dirait que les nations européennes, se sentant déjà prises dans la rotation du cyclone qui menace de les emporter, se rassemblent par un instinct irraisonné, comme si le fait d'être réunies et d'évoquer en chœur la somme de leurs misères équivalait au moindre acte d'énergie, seul capable de les atténuer.

Mais on n'est même plus capable de raison. On crie au coup de théâtre devant les conséquences les plus inéluctables des séries logiques couvées par nous. Étant donné la situation subalterne où l'on prétendait réduire et l'Allemagne et la Russie, quoi d'étonnant qu'elles aient fait bande commune? Étant donné une grande Allemagne, quoi de surprenant si elle cherche à remplir ses fonctions naturelles de centre d'attraction? On dirait que personne n'a lu le traité de Versailles ni parcouru les dicts mémorables de Calino ou de Joseph Prudhomme. L'alliance germano-russe existait virtuellement dans la survivance du Reich. Les mots emphatiques de M. Lloyd George ne changent rien à ce phénomène politique. Il n'y a qu'une façon de prohiber toute alliance russo-allemande, c'est de supprimer le Reich et de morceler la Prusse. Le travail est d'ailleurs mis au net, et par les Allemands eux-mêmes. Qu'on ait seulement le courage de solliciter le destin français.

J'entends bien que les « tronçons du serpent » essaieront de se recoller. Ils ne le pourront qu'autant que nous les laisserons faire, et pendant ce temps-là au moins, il n'y aura personne pour parler d'alliance entre Berlin, capitale du Brandebourg, et Moscou, résidu d'un soviétisme aux abois, sans compter qu'il sera toujours plus facile de surveiller à nos portes la dissémination de l'Allemagne que d'interdire, de loin, la conjonction prusso-moscovite. Le bolchevisme réduit à ses manigances n'est dangereux que pour les subordonnés des soviets. Coordonné avec l'Allemagne, il devient capable des plus puissants forfaits. Nul doute que la convocation de Gênes n'ait accéléré la conclusion d'un accord qui traînait depuis 1918. M. Lloyd George a-t-il ce qu'il désire?

Le monde est las des discours, des mémorandums, des notes, des protestations, des promesses. Il veut des actes, des choses, du réel. C'est une erreur capitale de croire qu'en refusant la collaboration

française aux grossières contrefaçons lloydgeorgiennes, on encourrait le moindre risque d'impopularité. Cet *ersatz* d'action véritable ne pouvant aboutir à aucun remède, l'erreur est plutôt de contribuer à sa vogue. L'Europe cherche son guide et, certes, ce n'est ni Lénine ni Lloyd George qui sont de taille à mener l'Europe. L'organisateur de la famine et le dissociateur de l'Empire ont donné sur d'autres théâtres la mesure de leur incapacité. Ce sont des fantoches pleins de nuées et de bourrasques. L'Europe se donnera non à eux, mais à celui qui agira, qui déblaiera, qui allégera, sans discours, sans experts et sans communiqués. La chose se fera d'elle-même et le cortège se formera tout seul.

Si l'on continue à manœuvrer de la sorte, les enfants eux-mêmes pourront bientôt calculer les prochains *coups de théâtre :* envahissement de la Pologne, prise de Varsovie, effondrement roumain, enrôlement baltique et tchéco-slovaque par les soviets, finalement entrée des troupes russo-allemandes à Cologne, Mayence, Strasbourg et le reste.

Hier comme aujourd'hui la vérité est la même : disloquer l'Allemagne — ou mourir.

René Johannet.

LES LETTRES

GOBINEAU POÈTE

On peut dire que la gloire proprement littéraire du comte Arthur de Gobineau commence à peine de nos jours. Jusqu'ici sa célébrité se fondait surtout sur ses écrits de doctrine ; encore n'étaient-ils connus en France que de fort peu d'initiés, et certains même recouraient aux éditions allemandes pour pratiquer l'*Essai sur l'inégalité des races*. Ce mystère n'est pas inutile à un auteur défunt ; il l'empêche d'atteindre la prescription de l'oubli, mieux que ne ferait une notoriété moyenne. Les gloires ordinaires déclinent et se ternissent ; les gloires cachées ressuscitent tout à coup.

A l'égard de Gobineau, ce succès tardif est touchant et louable. Car on peut être sûr qu'il ambitionna la palme des écrivains bien plus ardemment que celle d'érudit ou d'ethnologue. Ce diplomate, ce savant, ce gentilhomme eut toujours en lui un homme de lettres impénitent et acharné ; et il est à croire que de louer ses idées en passant son art sous silence, ce n'était pas complaire à sa mémoire. Mérimée lui-même, qui se défendait si fort d'être auteur, eût été bien fâché de laisser le souvenir d'un sénateur ou d'un inspecteur des Beaux-Arts...

Si nous évoquons Mérimée, c'est qu'il y eut, entre ce dernier et Gobineau son ami, des parentés d'esprit singulières. Gobineau avait un génie plus enflammé et plus fumeux, moins de sécheresse et moins d'esprit critique, mais enfin c'était une des rares personnes que l'autre ne méprisât pas... Leur correspondance en fait foi, composée de lettres

singulières où le pédantisme livre de rudes batailles à l'ironie, mais où les deux familiers se traitent en égaux, désinvoltes avec politesse, et bourrus avec affection. Assurément, une chose les sépare infiniment : nous dirions volontiers que c'est la foi aux belles-lettres. Comme il est naturel, le plus artiste des deux était celui qui croyait le moins à son art ; et c'est ici Mérimée. Pour Gobineau, il garda jusqu'à la fin de sa vie une fraîcheur d'esprit qu'on peut appeler candeur, un natif enthousiasme pour la création littéraire, de l'abondance enfin ; toutes choses qu'à vingt-cinq ans son ami avait déjà perdues. Cet homme, que sa discrétion et son ironie parfaites firent considérer d'habitude comme un amateur, avait reçu de naissance un feu sacré qu'il entretint sans effort. Et si épris des idées qu'on le sache, c'est surtout à l'imaginative qu'il adressait son culte. Qu'importe après cela le ton narquois et détaché qui règne dans ses nouvelles? Qu'importe l'affectation de légèreté ou d'amertume qui paraît dans ses romans? Au fond, cet auteur gardait un cerveau bouillant et juvénile, sans cesse tenté de curiosité, prompt à la dispersion, et qui lui dicta ses synthèses hâtives d'histoire, ses pamphlets, les dialogues confus et brillants des *Pléiades*, et enfin ses poèmes... Car il fit des vers à vingt ans, et mourut en faisant des vers, sans aucun succès, mais l'espérant toujours, sans la faveur des muses, mais la voulant forcer.

On ne saurait donc mieux éclairer sa personne et son œuvre qu'en parlant de ses essais poétiques, lesquels forment assurément la part la plus obscure de son héritage et qui ne risquent pas d'être réédités. L'an dernier a vu publier *Mademoiselle Irnois*, cette année le roman de *Ternove*; on se met en devoir de réimprimer les feuilletons qu'il rédigea au début de sa carrière, avec verve sans doute, mais par besoin d'argent (*le Prisonnier chanceux*, *Jean de la Tour-Miracle*, *les Aventures de Nicolas Belavoir*, *l'Abbaye de Tiphaine*, etc.). Mais Gobineau est-il là dedans davantage que dans les vers qu'il publia dès ses débuts, et obstinément ensuite à tous les stades de sa carrière, et toujours avec le plus beau désintéressement? C'est une maxime d'historien assez sûre que celle qui dit : Dans un auteur, cherchez le poète. Là il se découvre en effet, et tel qu'il fut vraiment, et tel qu'il voulut être. Sainte-Beuve par exemple ne se comprend point si l'on ne pratique pas ses vers, et si l'on n'en sait l'échec.

Ainsi de Gobineau. Encore celui-ci n'est-il pas un personnage si complexe que de dérouter l'analyse. Mérimée lui disait (1) : « Diplomate, vous vous livrez à l'archéologie assyrienne. Voyageur en Grèce, vous écrivez un tableau du Moyen âge français. Et puis vous voilà

(1) Cannes (lettre de ...), 19 décembre 1868.

poète encore ! Vous êtes semblable à Cerbère, qui était *Three gentlemen at once!* » Mais non, rien n'est plus un, rien n'est plus simple. Gobineau, sous bien des rapports, ne fut jamais qu'un poète. Il est vrai qu'il faudrait dire : un poète manqué.

Si l'on considérait l'époque où il accorda sa lyre, on pourrait croire que Gobineau poète fut embrigadé dans la première troupe des romantiques ; car de l'humeur qu'on le sait, comment douter qu'il ne suivît la mode, je veux dire la vie, dans ce qu'elle avait alors de plus séduisant? Il n'en est rien cependant ; et l'on ne saurait voir, à l'égard de la forme, un jeune homme moins esclave de son temps. J'imagine que cette qualité, ici bien négative, lui vient de l'éducation singulière qu'il reçut, assez en dehors du siècle, et même en dehors de son pays, puisque dès l'âge de douze ans il voyageait en Allemagne et qu'il fut élevé au collège de Bienne, en Suisse, où la nécessité d'apprendre deux langues ne lui laissa pas le loisir de se savoir contemporain du *Cénacle* et de la *Muse française*. Ce n'est pas qu'il ait fréquenté tardivement parmi les écrivains ; il a vingt-cinq ans lorsqu'il écrit pour la première fois à la *Revue des Deux Mondes*. Mais l'impression de sa formation originelle, malgré un génie moins positif que romantique, le garda des influences du temps. Sa tragédie d'*Alexandre* est beaucoup moins audacieuse dans la forme que les pièces de Népomucène Lemercier, et dans le fond, que celles de Crébillon même.

Le premier poème dont on ait gardé le souvenir, il le fit à vingt ans, pour la revue *la Mode*, et c'était une historiette orientale nommée *Dilfiza*, « toute pleine, écrit l'auteur à sa sœur (1), de cette tristesse mâle et sauvage qui caractérise la poésie arabe avant Mahomet ». On voit donc poindre ici l'historien et l'orientaliste ; rien qui puisse rappeler le Musset de *Namouna*.

Puis il acheva un ou deux ans plus tard un poème en quatre chants, *Manfredini*, dont le manuscrit gisait à Strasbourg avant la guerre, et qui, s'il a un sujet prêtant au romantisme, n'en est pas moins formé des plus plats et des plus timides alexandrins. Parmi ses autres œuvres inédites, son biographe, le docteur Schemann, cite une histoire versifiée, *le Paradis de Béovulf*, épopée symbolique qui annonce son grand dessein, *Amadis*.

Si nous passons maintenant à la fin de sa vie, nous le trouvons encore adonné à la muse, qui le payait d'ingratitude ; il mourut à la tâche ; car en 1882 il n'avait pu finir *Amadis*, dont il n'écrivit que

(1) 5 juin 1836.

trois livres, c'est-à-dire vingt mille vers... Pourtant il travaillait d'arrache-pied à élever ce monument de ses idées. « J'y ai mis, disait-il, ma vie et mon cœur. » Il en fit l'exégèse dans toutes les lettres qu'il écrivit entre 1875 et sa mort ; l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, qui pourtant lui conquit de son vivant même Ernest Renan et plusieurs savants d'outre-Rhin, ne semble pas lui avoir tenu si fort au cœur. En 1876, il essaya de publier chez Jouaust un tome de ce colossal *Amadis;* et déçu par l'éditeur, il écrivit à son ami Keller de l'offrir aux imprimeurs d'Allemagne. Il proposait même de payer cinq cents francs leur travail. Il promenait partout, en France et en Italie, le manuscrit copieux de cette épopée ; et, comme il modelait avec goût, il avait fait de son héros un buste qui lui ravivait l'inspiration comme le portrait d'une personne chère...

Voilà incontestablement la marque d'un esprit obstiné au service du Parnasse. Le comte de Gobineau ne cessa donc jamais d'être un aède inconsolé. Homme d'esprit dans sa vie, homme d'esprit dans ses œuvres de prose, il cultivait ainsi son jardin secret ; et c'est dans cet enclos qu'un romantisme singulier obsédait de nouveau cet esprit ironique et positif, l'auteur du *Traité des écritures cunéiformes*, de l'*Histoire des Perses* et d'un *Catalogue d'intailles asiatiques*... Cela pourrait sembler un péché véniel, une manie intermittente, ou un divertissement même, comme était le violon d'Ingres. Mais ce serait commettre une grave erreur que de celer maintenant le mysticisme secret de Gobineau, ce serait une grave lacune que de manquer à le définir.

Tous les écrivains qui ont parlé de sa vie n'ont pas omis de rappeler sa réplique à Philippe d'Eulenburg. Il se trouvait avec ce gentilhomme, auprès de Stockholm, devant les ruines d'un château.

— Voilà, dit Gobineau, le burg de mon aïeul Ottar Jarl !

— Qu'en savez-vous? fit l'ami.

— Je le sens, monsieur, dit le comte.

Ce n'est pas là une simple boutade, et l'on ferait trop bon marché de la complexité des âmes si l'on se refusait à croire que l'auteur de *Mademoiselle Irnois* fût sincère en se croyant petit-fils d'un pirate scandinave et descendant des plus authentiques Germains. C'était chez lui plus qu'une foi empruntée : à la rigueur, il pouvait la trouver dans les livres, aussi bien du vieil Hotman que de Grimm et d'Augustin Thierry, et l'on connaît aujourd'hui les sources de son germanicisme historique. C'était chose plus intime et plus permanente à sa nature : une tournure philosophique de l'esprit. Ou mieux : un travers métaphysique singulier aux amoureux de l'histoire. Je le comparerais à celui dont ont souffert Herder, Vico, et Michelet leur disciple ;

cela s'appellerait fort clairement du *nominalisme.* Entendons ce mot au sens que lui donnaient les docteurs du moyen âge. Le verbe existe objectivement ; *omne concipiendum vivit.* De ce principe, on peut tirer une preuve en quelque sorte ontologique de bien des choses controuvées mais pensées une fois, de bien des visions cornues. Gobineau a cru à la Race, non pas en naturaliste et en physiologue, non pas même en historien, mais en mystique philosophe. Cela est si vrai qu'on a pensé qu'il fréquenta en Orient certains cabbalistes ; condition point nécessaire à cet esprit si abstrait dans l'histoire et si réaliste dans le roman. La meilleure preuve qu'il considérait ses idéologies historiques comme étant plutôt des créations de l'esprit que la synthèse des faits, c'est qu'il se préoccupa souvent de les accommoder à sa religion, qu'il avait solide. A l'âge de quarante ans, il écrit à Tocqueville une fort belle profession catholique, sans restrictions, sans respect humain ; il y déclare qu'il sacrifierait à sa foi, s'il le fallait, ses opinions les plus chères sur l'histoire des races ; c'est qu'il voit bien qu'il n'est aucunement un servant de la science positive, assuré de ne pouvoir faire disparate entre l'expérience et la foi, domaines indépendants l'un de l'autre. Il a deux fois, ou plutôt, si nous mettons à part la foi religieuse, il a cette adhésion impétueuse aux idées, ce don visionnaire qui fait les poètes de génie, mais qui ne réussit pas à donner le talent.

Sa poésie sera donc tout naturellement la transcription, et même l'illustration des idées qui furent les compagnes de toute sa vie, et lui fournirent, sur le plan historique, une sorte de religion. Elle sera, si l'on peut dire, l'exutoire de cet enthousiasme que la prose ne souffrait guère. Et, par suite, le refuge de tout le style douteux que son goût condamnait en temps ordinaire.

Car le comte de Gobineau, mauvais auteur de vers, avait le goût de la prose pour elle-même ; il n'est pas pour rien du temps qui vit Stendhal et Mérimée. Aussi faut-il s'attendre à voir dans son œuvre poétique ce qu'elle fut, délibérément et naïvement à la fois : le revers de la médaille. Toute l'acuité de sa psychologie, toute l'habileté réelle qu'il eut à faire vivre des personnages dans ses romans et ses nouvelles, on dirait qu'elles ont disparu sitôt qu'il écrit en vers ; et même toute l'adresse technique, qu'il lui faut bien reconnaître dans ses moindres productions. *Ternove*, par exemple, est une histoire des plus agréables, d'un romanesque estimable, compensé par un âcre désenchantement, anti-romantique au possible ; mais enfin ce feuilleton a les défauts de ses qualités, des ficelles un peu grosses, une démarche un peu prévue, une abondance excessive. Rien de ces qualités-là, rien de ces défauts estimables dans les vers de Gobineau :

sa facilité l'a quitté à la porte ; il lutte sans cesse avec une matière indocile, il se cherche un langage, une métrique même, comme nous verrons ; et le curieux, c'est qu'il donne aux bizarreries l'aspect menteur de la banalité, au pénible travail le faux semblant des négligences. Punition éternelle de qui rime malgré Minerve.

Il est facile de présumer qu'il ne traita jamais à proprement parler ce qui fait l'objet de la plupart des poètes. La muse amoureuse, l'idylle ou l'élégie lui sont absolument étrangères ; et c'est, au moins autant que Leconte de Lisle ou Heredia, le poète le plus objectif qu'on puisse trouver. Notons du reste qu'il survécut vingt ans au triomphe des Parnassiens, dont la stylistique ne l'a touché en aucune façon ; mais à qui il pourrait bien avoir donné un peu de leur esthétique. Ce n'est pas pour tenter une comparaison injurieuse que nous écrivons le nom de Leconte de Lisle qui naquit deux ans après Gobineau et publia ses poèmes aux mêmes époques que notre auteur. L'influence de Chénier et de Vigny mise à part, que Gobineau a subie faiblement, on ne peut nier qu'il n'y ait eu entre le poète de *Baghavat* et celui d'*Alexandre* une communauté d'inspirations historiques, un goût semblable de l'exotisme, et aussi de l'impersonnalité ; certes le parallèle n'est pas à faire ; mais comme Vigny et comme Hugo, à qui il est évidemment incommensurable, Gobineau fut hanté par l'idée d'une *Légende des siècles;* nous verrons qu'il s'affronta à ce grand dessein.

Il faut faire d'abord une place spéciale à ses essais dramatiques ; car c'est chez eux qu'on trouve le moins nettement cette transposition des idéologies qui ont fait sa gloire, et qui furent son étude constante. Au vrai, ce sont là ses ouvrages mineurs, s'il est permis de classer en mineurs et majeurs les fragments d'une œuvre qui n'est point des premières assurément. Il faut y voir les seuls essais, peut-être, de pur divertissement littéraire auxquels Gobineau ait jamais cédé. Ils ne forment point ses pires écrits poétiques, mais ceux qui lui sont le moins particuliers, ceux aussi où il s'efforça le plus de se plier au goût présumé du public et du temps.

C'est à vingt-huit ans, en 1844, qu'il fit paraître les *Adieux de don Juan*, trois actes et un prologue. Le style en est assez froid, les vers assez chevillés, mais on y remarque un effort évidemment délibéré vers le rythme romantique et la dislocation des alexandrins. L'affectation de perversité sublime, de satanisme grandiloque, y est aussi bien touchante : c'est l'époque où Gobineau, condamné aux besognes de librairie, s'efforce de forcer le succès, fût-ce en reniant son goût naturel. Il n'y parvient pas commodément. Et pourtant que de belles

inventions il entasse dans ce *Don Juan!* Tout jeune, son héros se voit donner une leçon de libertinage par son précepteur, il assiste à un enlèvement perpétré par un de ses amis et s'en amuse fort. Tel est le prologue. Puis nous le retrouvons mûr pour les crimes, épris de sa belle-sœur Claudine, laquelle partage son amour. Il tente de la prendre de force, puis il détourne les soupçons sur son honnête gouverneur, puis il évoque le démon, puis il incendie le palais paternel au cours d'un bal masqué pour enlever sa belle ; il ferraille avec son frère, et c'est Claudine qu'il tue. Ajoutez que sa mère est morte dans l'incendie ; le voilà donc à la fois incestueux, luciférien, meurtrier, parricide ; toujours impassible au demeurant, et qui part, gaillardement, pour courir le monde. Malgré tant de beautés, le livre n'eut aucun succès, même auprès du club des *Cousins d'Isis;* et tout ce faux romantisme fut dépensé en pure perte.

Les événements le firent attendre vingt-cinq ans pour publier d'autres drames, qu'on verra dans le recueil d'*Aphroïssa.* C'est d'abord le poème de *Samson,* où l'on voit Dalilah, prise de remords, libérer son amant des prisons philistines et lui permettre d'écraser Dagon, les infidèles et elle-même, ainsi purifiée. Gobineau, dans cet ouvrage qui n'est guère qu'une petite épopée dialoguée, à intermèdes lyriques, a justement témoigné d'un sens véritable du théâtre. Cela n'est pas fort loin du *Polyphème* de Samain. Les tirades, les entretiens y sont menés de façon savante et spirituelle. Edmond Rostand n'y eût pas trouvé grand'chose à redire. Pour le goût, c'est autre chose ; si son Don Juan était trop romantique, le Samson de Gobineau ne l'est vraiment pas assez ; il rime des chansonnettes pour sa belle, qui eussent bien choqué M. de Vigny, s'il n'était mort avant de lire *Aphroïssa.*

Il n'y a pas moins d'esprit, c'est-à-dire beaucoup trop, et confus et inégal, dans le *Carnaval de Venise,* poème dramatique au décor de fête galante : on y voit pendant trois longs actes un neveu de Cassandre, déguisé en berger, jouer les Chérubin dans une cohue d'ours, d'indiens, de polichinelles, de sirènes. Cette pièce, dont on dirait du Musset au rabais, est fort ennuyeuse ; mais il faut y remarquer deux personnages d'Allemands, Tusch et Frosch, qui jouent le rôle d'ivrognes grossiers, Hercules de drame satirique. Les gobinistes d'outre-Rhin ne leur ont pas accordé d'attention...

C'est à eux cependant que nous devons *Alexandre le Macédonien,* qui fut publié à Strasbourg il y a vingt ans par les soins de M. Schemann de Fribourg. Ce critique ne cache pas que cette tragédie soit égale, voire supérieure, à celles de Racine ; il la fit jouer à Weimar en 1903 ! Les professeurs Müller de Heidelberg et Scheidt de Hildesheim aidèrent à sa traduction. En France, elle eut infiniment

moins de bonheur ; car terminée en 1848, elle allait, dit Gobineau, accéder à la Comédie-Française, quand la Révolution survint et rendit suspecte une tragédie d'inspiration aussi monarchiste ! Son auteur même, qui la juge sévèrement dans une lettre à sa fille de 1862, reprit pour elle une tardive indulgence. C'est que le sujet en était de ceux qui le hantèrent toute sa vie. Sa correspondance d'Athènes avec Adalbert von Keller (1867) contient cette phrase : « L'Orient est notre grand ennemi. La question a commencé (*sic*) à la mort d'Alexandre ! » Et il suffit d'ouvrir l'*Histoire des Perses* pour voir quelle importance il attache au conquérant macédonien dans l'histoire du monde : la question le tourmenta toujours de savoir si Alexandre fut le champion des Aryens ou s'il n'était pas au fond un vilain Grec sémitisé... Quoi qu'il en soit de cè problème, il transparaît fort discrètement dans la tragédie de 1848 ; et il faut avouer qu'*Alexandre le Macédonien* est fait selon toutes les règles de l'art, qualité qu'il partage avec les bons devoirs de rhétorique.

Nous trouvons Alexandre au camp devant Babylone, entouré de ses officiers, les uns jaloux, les autres fidèles, d'autres qui réclament du repos, comme les barons d'*Aymerillot.* Un parti se révolte contre lui, dès qu'il a exposé ses desseins conquérants, avec une fatuité de Picrochole, et annoncé son dessein d'épouser la princesse persane Statira. Grâce au dévouement d'Héphestion, le complot avorte ; mais il est repris par Roxane, qui jure de punir le roi, infidèle à son amour. Le poison destiné à Alexandre ne tue qu'Héphestion, que son maître ordonne de diviniser, comme Hadrien fit Antinoüs ; dans l'orgie du banquet funèbre, Alexandre perd toute prudence. Et Roxane reparaît avec une coupe :

ROXANE

Prends et sois satisfait. Ta grandeur ni ta gloire
Ne valent cet oubli que je t'invite à boire.

ALEXANDRE

Donne : je ne sais quoi de funèbre et de lourd
S'épand autour de moi...
Invoquons en buvant, pour chasser tant de mal
Les dieux régnants en bas dans un monde infernal ;
Devant le noir Pluton je me place et m'incline,
Je salue avec lui l'auguste Proserpine
Et la douce Euménide et la foule des morts.

Ayant bu, il ne lui reste qu'à mourir. Ce qu'il fait avec éloquence, pendant que les conjurés se disputent comme s'ils avaient tué un dieu. Il pardonne à Roxane, lui recommande Statira, ce qui la rend

furieuse de nouveau ; il exprime en assez beaux vers cette mélancolie de la gloire que *Moïse* a mise à la mode, et lègue son royaume au plus digne, avec l'idée évidente que le vrai monarque ne se remplace point. Cette fin est d'un ton fort heureux, quoiqu'un peu scolaire, et les beautés isolées n'y manquent pas :

> Qu'ai-je fait que toujours rouler avec souffrance
> Le pénible rocher de ma longue espérance?

Ce simple exemple manifeste le goût humaniste, mais aussi la lourdeur malaisée qui ne quittèrent point Gobineau. Il y a des longueurs et des banalités dans cette pièce, mais une composition rigoureuse et une clarté qu'on dirait classique si ce n'était donner ce titre un peu facilement. En tout cas, Gobineau y atteint certes plus naturellement qu'à l'affectation galamment romantique dont ses autres pièces sont entachées. Cela suffirait à prouver qu'il y avait en lui l'étoffe d'un dramaturge assez sûr, alors que celle d'un vrai lyrique lui manquait absolument.

C'est à vérifier cette dernière idée que nous en arrivons à présent. Elle commande pourtant d'étudier les poèmes qui sont le plus propres à Gobineau ; car *Alexandre* est d'un gobinisme encore médiocre, et les autres pièces dramatiques n'étaient qu'intermèdes à des œuvres plus ambitieuses. Gobineau est en revanche tout entier dans ce que l'on peut appeler génériquement ses poèmes historiques.

Ce fut d'abord, publiée à trente ans, la *Chronique rimée de Jean Chouan et de ses compagnons*, histoire des « blancs » et des « patauds » de la Mayenne. Dans ces petits chapitres qui jouent les chants épiques, on lit, avec quelle peine, les aventures de Chouan lui-même, de Jambe d'Argent et de quelques autres insurgés. Il est difficile de concevoir des vers plus prosaïques, ni une pire maladresse dans la narration ; à tel point qu'on peut supposer que cette œuvre, parue en 1846, est un essai d'adolescence, inspiré par la tradition légitimiste que Gobineau avait reçue fort vivante de son père et qu'il maintint jusqu'à sa mort. Il écrivit, on le sait, une brochure sur *la Troisième République et ce qu'elle vaut.* Aussi son Jean Chouan ne porte-t-il témoignage que d'une bonne volonté de petit grimaud ; et l'exécution, la conception même n'y ont rien qui puisse servir une gloire : « J'ai peur », écrit du reste l'auteur,

> J'ai peur qu'en vos linceuls mon livre enseveli
> Loin de vous ranimer vous joigne à son oubli...

C'est que l'histoire anecdotique, qu'il cultiva si brillamment dans

ses œuvres romanesques, ne suffisait pas à le satisfaire. Son penchant philosophique ne se contentait que des vastes synthèses, des longues filiations d'hommes et de faits. On connaît son roman d'*Ottar Jarl*, qui, descendant d'Odin lui-même, pousse son arbre généalogique jusqu'à Joseph-Arthur, dernier comte de Gobineau. On sait aussi la façon minutieuse dont, dans *Ternove*, les héros sont rattachés à leurs ascendants. Ce fut le souci constant de notre auteur : voir l'histoire continue d'un sang ou d'une institution à travers les siècles. Il l'a transposé de curieuse façon dans un des poèmes d'*Aphroïssa*, qui n'est autre que *le Capitulaire de Saint-Avit*. Gobineau y a essayé de fixer l'histoire à un certain nombre de clous d'or, pour parler comme Sainte-Beuve, et de prendre des héros successifs pour emblèmes des âges ; ce sont ici les abbés d'un même monastère, qu'une monographie versifiée dépeint tour à tour : Avit, aux temps carolingiens, qui défricha les marais et fonda le cloître. Audiol, contemporain de Thibaut de Champagne, qui rebâtit l'abbaye plus belle, et trop belle ; Hugon, qui, au quatorzième siècle, discute imprudemment avec un Arabe sceptique et disert ; Enguerrand, l'abbé guerrier, qui estoque les ennemis de sa communauté ; Jacques de Bricaud qui devient le héros d'un fabliau gaulois ; Jean Grillet, au seizième siècle, qui tourne chansons et sonnets mythologiques ; Gédéon de Lansac qui devient huguenot et annonce la ruine de l'Antéchrist pontifical ; Nicolas de Malerue qui, sous Louis XIV, supplante un abbé janséniste et ne s'occupe que de billets galants ; Jules Sarboise qui, vers 1660, adresse des mémoires à l'Institut sur les lumières de la philosophie ; enfin Marie-Savinien de Thierry, quarante-quatrième et dernier abbé, que la Révolution expulse et fait réfugier à Mannheim chez un pasteur tolérant. Ces monographies successives, dont le dessein eût, on le voit, enchanté Marcel Schwob, sont fort adroitement tournées ; les dernières forment un piquant essai de pastiches, où le style encyclopédiste est surtout aimablement raillé. Car Gobineau recouvre son aisance quand il consent à recouvrer son humour. On va voir qu'il n'y a point persisté.

Le recueil d'*Aphroïssa* porte en effet le nom du navire athénien qui conduisait les offrandes à Délos. C'est chargée d'oripeaux historiques que vogue cette galère-là. Le désir perpétuel de picorer dans l'histoire les sujets les plus pittoresques, entraîna souvent Gobineau à improviser et à bâtir n'importe quels vers sur n'importe quels thèmes. Il reprit ainsi la romance berquinesque de *Geneviève de Brabant*, et y ajoutant une conversion du traître Golo, il en fit trois cents vers ; il affronta aussi l'histoire de *Brennus* en octosyllabes dansants et incorrects, qui ressemblent aux plus fâcheuses productions

de Bouilhet. On y voit la défaite du Gaulois, qui, chassé de Rome, se consacre à la Lune, comme une autre Velléda. Enfin l'*Achilléide* chante le sort d'Achille qui préféra la gloire à la longévité ; mais elle rappelle beaucoup plus Robinet que Parny, et plus encore Scribe que le vieux Stace. Cette œuvre, visiblement hâtive, et aidée du dictionnaire de rimes, est pourtant curieuse par l'affectation qu'elle offre du décoratif et de la « plasticité ». Ce ne sont que gemmes, joyaux, orfrois et brocards ; ce ne sont que mots creux et sonores. Bref, le Parnasse a pu hanter Gobineau, entre les années 1860 et 1868 ; ce n'est pas la pire influence qu'il ait subie.

Car les faiblesses, éclatantes de l'*Achilléide* ne sont guère que les défauts d'une nonchalance maladroite au service d'un faible génie créateur. Au contraire la grande œuvre de Gobineau, *Amadis*, dénote quelque chose de pire, outre une impuissance réelle et un mauvais goût appliqué, compliqué. Il n'est pas exagéré de dire que cette épopée symbolique, si exécrable soit-elle, compte dans l'histoire du wagnérisme. Gobineau fréquenta Wagner à Rome dès 1876 et l'on ne démêlera jamais qui des deux eut sur l'autre la plus forte influence. Un mélange surprenant de Bibliothèque Bleue et de *Nibelons*, de contes de fées et d'ethnologie, une théogonie, un opéra, voire un opéra-comique, tel est cet *Amadis* inachevé, que nul n'essaiera de résumer et surtout de comprendre (1). On ne saurait le mieux comparer qu'à l'*Atlantiade* de Népomucène Lemercier, dont le dessein et le succès furent pareillement obscurs...

Sachons cependant qu'Amadis, symbole de la race blanche, et singulièrement des Aryens, flanqué de son ami Florizel, de sa dame Oriane, de la fée Urgande sa patronne, court d'aventures en aventures en combattant les ennemis les plus imprévus. Ce sont d'abord les sémitisés, dont l'image est *Théophraste*, souverain d'un fantaisiste bas-empire ; et les races noires ou métisses, dont sa fille *Diamante* est l'emblème ; puis *Merlin* qui représente, non les enchanteurs, mais l'Évolutionnisme, et surtout les pédants inventeurs de la loi de sélection ; et enfin *Ahriman*, qu'Amadis rencontre sur le Parnasse... car Amadis est aussi Ormuzd, on l'oubliait. Cela finit du reste par la déroute des bons principes : l'empire croule sous la poussée d'un quidam, *Barabbas*, lequel n'est autre que la Démocratie ; le crépuscule des dieux blonds voit à l'horizon se lever l'aurore des dieux noirs ; et, pour finir, les hordes innombrables des Mogols envahissent et submergent la civilisation. Ce serait bien triste et fait pour inspirer seulement le tableau célèbre que Guillaume II appela *Péril jaune*, si

(1) On se reportera avec fruit au livre de M. E. Seillière sur *Gobineau*.

une idée, elle aussi bien allemande, ne nous venait consoler : Amadis est vaincu matériellement ; tant mieux ; il n'en est que plus victorieux *sur le plan idéal* et il est d'autant moins mortel qu'il se trouve déjà mort !

Qu'on ne croie pas cependant qu'il n'y ait rien à tirer d'*Amadis* que cette fantaisiste épopée des idées chères à Gobineau. Dans le fatras énorme de cet in-octavo, on peut trouver des détails curieux et parfois charmants ; tel le mode de trépas des héros aryens, qui périssent invaincus, étouffés par les cadavres de leurs victimes. Hugo aurait jalousé cette invention-là ! Et après tout le sujet même qui, à l'exemple de tous ceux qu'affectionne Gobineau, est navrant et désenchanté ; ses romans finissent toujours mal, sa grande épopée se garde de bien finir... Étrange poète, chez qui l'idéalisme a toujours tort !

Nous parlions d'opéra, et aussi de wagnérisme. C'est du wagnérisme au petit pied que Gobineau a voulu réaliser ici ; mais par plusieurs côtés, Amadis quitte souvent l'épopée pour tourner au livret pur et simple, et c'est encore Scribe qu'il faudrait souvent évoquer. Il serait peu convenable de citer les risibles versiculets qu'inspire parfois à notre auteur un souci très évident de transcription musicale ; mieux vaut faire hommage à Gobineau d'une bien curieuse recherche de vers libre et d'harmonie imitative. Déjà dans *Aphroïssa*, la *Petite Chanson* d'une bohémienne était écrite avec l'intention de considérer les mots et les vers comme pures notes et pures cadences. Ici, tout l'épisode de Florisel est composé de la sorte, parfois avec un système qui prête à sourire, parfois aussi avec quelque bonheur :

Monastère, monastère,
Versets, répons et prières,
Cloches allant et battant,
Et sonnant au campanile,
Ne font pas le cœur tranquille,
Ne font pas le cœur content.

Cette obsession de l'harmonie imitative, on sait que Gobineau pouvait la trouver dans la plupart des poètes allemands, qui poussent volontiers jusqu'à l'onomatopée, et chez quelques-uns de nos petits romantiques. Quant à son vers libre proprement dit, il n'est pas indigne de faire rappeler son nom parmi les grands précurseurs, à côté, non certes du Ronsard de la *Pompe du bouc*, mais de M. Ackermann, autre réformateur peu connu. De fait, si Gobineau écrit mal en vers, il a quelque sens mélodique, voire même symphonique ; et, à travers la faiblesse insigne des mots, on peut deviner dans de tels passages

le mouvement qui fut plus tard propre à Verhaeren ; il s'agit de l'invasion jaune :

On entendait au loin résonner les cymbales,
Galoper les cavales,
On entendait au loin les tambourins troublés,
On entendait venir les turbulentes bandes
Foulant les blés,
Foulant les landes,
Les murmures, les bruits, les tremblements
Et les tressaillements
Et les piétinements,
Et tous les grincements ;
Des machines roulantes,
Tremblantes,
Lourdement chancelantes,
Sortaient des lointains hirizons ;
Les yeux ne voyaient rien et l'oreille éperdue
Recevait des confins de l'immense étendue
Des sons !

Sans cruauté pour ces parties inférieures de l'œuvre d'un écrivain qui reste notable dans notre histoire, on peut trouver une sorte de symbole dans ces citations-là : on y voit que la forme est lâche plus encore que la matière n'est vague ; c'est qu'il y eut sans cesse chez Gobineau du polygraphe, et par suite du cacographe. Comme il pensait allégrement, il croyait pouvoir écrire vite. Sa jeunesse d'esprit, qu'il garda perpétuelle, lui fut un grave désavantage ; on dirait qu'il y a dans ses œuvres de vieillesse les défauts qu'on reproche d'ordinaire aux collégiens trop doués. Il ne faut pas dire qu'il força son talent, ou même qu'il manquait de goût, mais bien plutôt qu'il manquait d'amour pour le labeur matériel, car le labeur spirituel ne lui coûtait sans doute point. On peut être persuadé que cet heureux génie se plaisait extrêmement à relire, comme bien venues et agréables, ses proses trop faciles et ses vers incohérents. Il y a sans doute une distance énorme entre sa prose et sa poésie, et nous n'avions pas ici pour propos de rabaisser toute son œuvre en montrant ce qui en fut la caricature.

Mais si l'on met à part les *Nouvelles Asiatiques*, les récits les plus brefs et certaines pages de ses romans, on peut bien découvrir dans l'ensemble de ses écrits le même travers professionnel, la même insuffisance ; cet intuitif s'est toujours contenté de peu ; et son monde idéal, où tout était aisé et passionnant, le détournant trop vite du métier matériel, si rebutant et soumis à la loi modeste du travail.

Un tel esprit ne pouvait évoluer commodément que dans le réalisme pur, dans la vue des choses terre à terre, peu génératrices d'idéologie, et où son ironie naturelle trouvait à s'exercer au contraire. C'était plus qu'il n'en faut pour l'empêcher de courir une carrière de poète ; le fâcheux est qu'il ne s'en consola pas. Sans vouloir établir dans sa psychologie une dualité trop séduisante, il faut convenir que chez lui l'idéologue combattit à tort l'observateur. Cet idéologue était bien entendu un lyrique, mais si j'ose dire virtuel, et sans moyens d'expression ; et peut-être le réaliste le rappelait-il à l'ordre de temps à autre.

Rien d'étonnant par suite si sa poésie est obstinément médiocre, et si sa prose ne satisfait jamais entièrement, pas plus que ses systèmes d'ethnologue, qui heurtent fort souvent les amateurs du détail piquant de ses idées. Il y a de l'incomplet en lui, non point dans les dons naturels, mais dans leur maturité. Généralement la vie élague, pour notre profit, une partie de nos tendances indociles à notre propre unité. Gobineau semble avoir jusqu'au bout vagabondé au gré de ses enthousiasmes ; trait d'une activité peut-être admirable dans l'ordre de la vie, mais presque stérile dans celui de l'art. Un autre que lui, avec les mêmes facultés, fût devenu un pur orientaliste, ou un simple historien, ou un poète parnassien bien consciencieux. Mais il faut renier beaucoup de soi-même pour être un Maspero ou un Stendhal ou même un Heredia ; il faut s'efforcer à l'équilibre et le conserver soigneusement. Cette faculté prosaïque de l'économie, qui ne supplée pas le génie, est peut-être celle qui distingue le mieux les écrivains entre eux et les classe. L'échec de Gobineau poète marque assez bien qu'on n'achève ses idées et son œuvre qu'en leur assignant jalousement des limites.

André Thérive.

LES BEAUX-ARTS

LE SALON DE LA NATIONALE

En parcourant les salles de la *Nationale*, et si dégagé qu'on puisse être de toute prévention à l'endroit de cette société, on se prend à répéter les vers de Jules Laforgue :

> ...ô baptême,
> baptême de ma raison d'être,

desquels l'allure un peu démodée donne à cette réminiscence une sorte d'opportunité mélancolique. On éprouve en effet quelque peine à se remettre en l'esprit les origines de ce Salon et la raison d'être d'une *dissidence* qui a fait scandale à l'époque. Il est même devenu banal de constater que le Salon des Artistes français a moins vieilli, qu'il est moins ennuyeux et que, n'était son énormité désordonnée, il offre un caractère scolaire assez sympathique. Mais M. Boldini, M. Lévy-Dhurmer, M. Weertz, chacun en son genre, représentent un art ou plutôt une manière qu'on ne peut absolument plus supporter. M. Boldini, notamment, exagère. Il est impossible d'imaginer rien de plus plat et de plus ridicule que ce tableau d'une famille élégante en pleine éruption. Au point de vue purement pictural, c'est le néant, mais au point de vue intellectuel, c'est encore pis : le témoignage d'une indigence d'esprit telle qu'aucune époque n'en a montré de pareille. On n'arrive pas à se persuader que des fabricants comme M. Boldini conservent encore une clientèle, sinon des admirateurs. Je dois des excuses à M. Van Dongen : il m'est arrivé à propos de ses portraits d'évoquer le « virtuose » italien, mais

lorsqu'on peut, comme c'est ici le cas, les comparer l'un à l'autre, on se rend compte que l'un n'a gâché que de faux talents, tandis que M. Van Dongen a mésusé des plus beaux dons.

J'espère que M. Rixens est sociétaire et que son envoi n'a pas été soumis au jury ; je l'espère pour l'honneur de l'institution, car son *Don Juan* d'opéra, aux moustaches de ténor départemental, passe les bornes de l'ineptie et du mauvais goût. On peut en dire autant de la *Léda* de M. Thadée Styka et de la *Jeanne d'Arc écoutant les voix* de M. Daras. On excuse un médiocre paysage ou une mauvaise nature morte, on plaint le modèle d'un fâcheux portrait, mais quiconque aborde certains sujets, touche à des images chères à tous les gens de goût et ne mérite aucune indulgence. Le nu en peinture est l'écueil des esprits bas. Or, il se cultive à la Nationale une certaine variété de nu pour cartes postales, infiniment plus déplaisante que le nu académique des *Artistes français*.

De cet ensemble lamentable émergent quelques bons tableaux. M. Barat-Levraux, longtemps hésitant entre des tendances diverses, paraît avoir pris le bon parti. Il ne cherche pas à déguiser les influences qui ont déterminé son évolution, celles de Dufresne et de Segonzac, en particulier, et fait paraître un tempérament de coloriste habile à soutenir par des ombres profondes et nuancées les taches dominantes de la composition.

Le *Saint Michel* de M. Georges Desvallières est un des meilleurs tableaux qu'ait peints cet artiste pénétré d'enthousiasme mystique. M. Zingg est toujours habile et aisément satisfait, et les figures de Mme Marval gardent leur acidité printanière et leur gaieté. M. Camoin transpose Matisse dans une gamme plus familière aux visiteurs de la Nationale. M. Forain est amer par tradition, et son pessimisme tiendra jusqu'au bout. M. J.-E. Blanche, si caustique en ses écrits, peint avec infiniment d'indulgence pour soi-même.

M. Lucien Simon, lui, a du métier. Il connaît même tous les trucs, mais il est manifeste que les choses qu'il décrit si soigneusement ne l'émeuvent guère. M. Lebasque expose une des rares figures nues qu'on ait vraiment plaisir à regarder. Sur une formule connue, M. Prinet a construit une figure de femme qui dégage un charme honnête et triste, de tout repos.

Parmi les sculpteurs, M. Dejean se fait remarquer avec un bronze aux lumières savamment ménagées, M. Fix-Masseau avec un portrait très ressemblant du poète Fontainas. Les figures en terre cuite de M. Halou ont de la grâce. Enfin, M. Bourdelle a rendu avec une ressemblance émouvante le visage de l'illustre auteur des *Origines de la Royauté*, sir James Frazer.

Mieux vaut passer sous silence la section d'art décoratif. Après ce qui s'est fait ailleurs, dans ce domaine, il est certains modes de présentation, un désordre et un défaut de choix qui ne se peuvent plus supporter. Il y a même à la Nationale une section d'*Art sportif;* on se demande pourquoi, car si les peintres qui représentent des scènes de sport ont droit à une section, on ne voit pas pourquoi ceux qui préfèrent les sujets empruntés à l'art dramatique ou à l'art culinaire seraient moins favorisés. Il n'y a pas de raison pour ne pas mettre à part les tableaux qui figurent des travailleurs sous la rubrique art social et ceux où l'on voit des oisifs sous prétexte d'art mondain. Dans la réalité, toutes ces sections n'ont d'autre objet que d'ouvrir une porte dérobée à des envois qu'on ne veut pas laisser entrer par la grandeporte. Et, pourtant, il ne paraît pas qu'elle soit close aux médiocrités, tout au contraire.

En résumé, cela fait une exposition bien pauvre et force est de constater que la critique est à peu près unanime sur ce point. D'aucuns pressent la Société de faire accueil aux « jeunes »; cela ne lui est guère facile. Elle n'a ni doctrine, ni autorité et ses dirigeants, en rompant avec le Salon des Artistes français, ont perdu tout droit à se réclamer d'une tradition de fait. Il n'en faut pas moins rendre justice aux rares membres du comité qui ont soutenu M. Dufresne dans ses tentatives pour secouer l'apathie ou la mauvaise volonté de ses collègues. M. Dufresne proposait de recruter, parmi les indépendants d'un talent déjà affirmé, dix-huit membres nouveaux dont les envois étaient admis d'office. On n'a pas osé, ou plutôt on n'a pas voulu le suivre dans cette voie. C'est fort regrettable pour la *Société nationale*, mais non pour les jeunes, qui ne manquent guère d'occasion de se produire et dont la présence en cette exposition n'eût servi qu'à rajeunir une équivoque.

ROGER ALLARD.

Cent ans de peinture française. — Organisée au profit du musee de Strasbourg, cette exposition a permis d'admirer un certain nombre de tableaux qui sont l'orgueil et la parure de collections privées. Corot, Daumier et Renoir se trouvaient représentés par des œuvres remarquables et assez peu connues. Mais la valeur démonstrative de cette exposition était très diminuée, surtout en ce qui concerne la période la plus récente, du fait que les organisateurs ne semblaient pas spécialement qualifiés pour dresser le bilan d'un siècle. Ils auraient dû éviter jusqu'au moindre soupçon de

vouloir tourner cette manifestation à leur profit, et comprendre que les légitimes susceptibilités de leurs confrères ne pouvaient manquer de s'émouvoir. Ils auraient tort de faire grief à certains de leur abstention, à d'autres d'une animosité déclarée. En l'occurrence, tous les peintres invités ou non étaient fondés à suspecter non seulement l'impartialité de peintres-critiques engagés dans des polémiques assez vives ou jugeant de haut les œuvres de leurs aînés et de leurs contemporains, mais encore leur capacité de choisir en connaissance de cause les œuvres les plus significatives et les plus dignes de figurer auprès de chefs-d'œuvre incontestés.

Aussi M. Claude Roger-Marx a-t-il pu écrire dans sa chronique du *Crapouillot* :

...La jeune peinture, loin d'être vraiment défendue, sort amoindrie de cette épreuve. La présentation, dans l'ensemble, est très désordonnée. Il fallait... montrer le lien logique des écoles, permettre aux filiations de s'établir ; bref, agir en historien. Plutôt qu'à des peintres, comment n'avoir pas confié pareille tâche à des hommes dont la valeur critique est établie, qui n'ont pas d'intérêts personnel à défendre et dominent les petites chapelles...

Et M. Claude Roger-Marx de citer les noms de MM. Guiffrey, Paul Jamot, Pottier, Élie Faure, qui eussent en effet rassuré ou satisfait tout le monde. Souhaitons que, du moins, cette expérience hasardeuse ne soit pas perdue, sinon pour les organisateurs de cette exposition, du moins pour ceux qui seraient tentés de suivre les mêmes errements.

Aquarelles de M. Othon Friesz. — M. Othon Friesz a exposé (Bernheim) des aquarelles conçues dans le même sentiment que les marines justement admirées au Salon d'Automne. Témoignant d'une égale sûreté, elles passent en force expressive tout ce qu'on a vu de cet artiste qui fut parfois hésitant, mais toujours soucieux des valeurs picturales durables. Même lorsqu'il nous restitue un aspect fugitif des choses, M. Friesz évite de rompre les cadences dominantes de la composition. De là un air de noblesse qui distingue tous ses ouvrages. Alors que, sous prétexte de développer la leçon de Cézanne, tant d'autres ne réussissaient qu'à désagréger les formes, revenant par un singulier détour à la dispersion impressionniste, M. Othon Friesz a patiemment cherché le rythme profond des objets et des spectacles qui flattaient sa sensibilité.

R. A.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

ROLAND DORGELÈS

Un portrait de Roland Dorgelès s'étale à la devanture des libraires, sur la bande qui entoure Saint Magloire. *Quel photographe extravagant lui a prêté cet air sombre? Lui, Français, Parisien et Montmartrois, ressembler à un prophète mécontent? Il y a loin de cette image fallacieuse à la réalité. Roland Dorgelès verra en 1922 son trente-sixième printemps et son trente-septième été. Grand, solide, — avant d'être blessé il aimait s'entraîner à la boxe, — il a une longue tête saturnienne avec un front magnifique, d'une hauteur qui frappe le regard. Rasé, la bouche ironique et les yeux tendres. Dans la conversation, une vie, un feu étincelant. Fertile en idées, vif comme salpêtre; il aide par le geste un débit brûlant, il presse son interlocuteur, il l'embrasse. On ne doit pas pouvoir lui refuser la sympathie. Il a beaucoup d'esprit et n'a pas de méchanceté. Il est mobile, un peu léger, agile et brusque comme la flamme. La comparaison revient spontanément, il y a une flamme en lui.*

Il entre dans une salle de rédaction où tout le monde dort, en attendant qu'un sujet d'article tombe du ciel. Voilà le sujet, si Dorgelès arrive. Il ouvre la porte, passe en coup de vent, serre les mains, bavarde au galop et s'en va : tout le monde est réveillé et ce diable de garçon a semé des idées en courant.

De l'esprit sans perversité : chose rare. Roland Dorgelès ne se prive pas de railler les sots, mais on ne l'a jamais entendu dire du mal d'autrui pour le plaisir. Ils sont dans leur génération, deux romanciers célèbres, Pierre Benoit et lui. Loin de se jalouser, ils sont amis, ce qui

s'appelle amis. Pierre Benoit a écrit sur Saint Magloire *la plus fine et la plus affectueuse, ne disons pas des défenses, mais des illustrations, et quand on menait une ridicule campagne à propos de* l'Atlandide, *ou encore qu'on cherchait en une autre occasion à le détrousser au coin du bois, Dorgelès indigné ne parlait que d'aller couper les oreilles aux jaloux. L'un plus subtil, l'autre plus spontané, ils donnent le rare spectacle d'une amitié fidèle dans un milieu où les rivalités sont d'autant plus terribles que les concurrents sont mieux armés pour nuire.*

Né d'une vieille famille de terriens catholiques, Dorgelès vint, comme les autres, à la conquête de Paris. En arrivant, il planta sa tente sur les hauteurs de Montmartre. Elle y est encore. Cette période de ses débuts lui a inspiré la Boutique à Socrate, *cette émouvante nouvelle qu'on trouve dans un recueil d'*Histoires montmartroises, *dû à la collaboration d'une dizaine d'écrivains de son âge. Célèbre, arrivé, comblé par le sort, il regardait sa jeunesse en souriant, et il disait leur fait, doucement, sans amertume, à tous les aînés arrivés avant lui qui avaient jadis exploité son talent inconnu : pages touchantes par la noblesse du ton et la force d'un sentiment juste; elles vengeaient mieux que des injures. Quand il s'agit de mettre en œuvre les trésors du cœur, Dorgelès est toujours excellent.*

En ce temps-là, il vivait parmi les fantaisistes de la bohème, peintres et écrivains. Il fréquentait la Closerie des Lilas *et le* Lapin agile. *C'est lui qui, en compagnie de ce charmant André Warnod, inventa Boronali, une des deux ou trois bonnes plaisanteries du siècle. Elle est encore dans les mémoires : au Salon d'Automne, la critique, adroitement stimulée, avait pris feu pour ou contre, et généralement* pour *un tableau signé Boronali et baptisé :* Et le soleil se couchait sous l'Adriatique. *Quand on eut bien admiré, un constat d'huissier révéla que le chef-d'œuvre avait été peint par l'âne du* Lapin agile, *à la queue duquel on avait attaché un pinceau.*

Comme presque tous ceux chez qui la sensibilité domine, Dorgelès se croyait de bonne foi anarchiste et antimilitariste. Il fut même arrêté pour avoir manifesté contre la guerre devant la gare de l'Est, un jour où partaient des conscrits. Seuls les apports d'une éducation désordonnée étaient anarchiques. Il en est résulté une dualité qui dure encore. Les sentiments de Dorgelès valent toujours mieux que ses idées. Chez lui le naturel est bon et c'est l'instinct qui rectifie ce qu'il y a de fâcheux dans les acquisitions de l'adolescence.

On le vit bien la guerre venue : Dorgelès courut s'engager. Il ne pouvait se contenter de faire son devoir tout court. Il fit un peu mieux. Il fut fantassin et aviateur. Un jour il tomba du ciel, d'une hauteur folle. En route, il se dit (c'est lui qui le rapporte) : « Tu as toujours eu la

veine. Tu t'en tireras. » Il ajoute : « Je manœuvrai les commandes comme si je devais m'en tirer. Et j'eus la veine, en effet. » Il se réveilla tout de même plusieurs jours après à l'hôpital. Tout Dorgelès est dans cette aventure : un impulsif avec du sang-froid.

La guerre finit un jour. Dorgelès raconte plaisamment sa démobilisation. Il s'était engagé, selon la formule consacrée, « pour la durée de la guerre ». Et voilà que, la guerre finie, on lui remettait un fascicule lui enjoignant d'avoir à se rendre en tel lieu, tel jour et à telle heure, en cas de mobilisation. Son sang ne fit qu'un tour, il bondit au bureau et fit une scène à l'officier. « Je me suis engagé pour cette guerre-ci, dit-il, et non pour toutes les guerres. Qu'il prenne demain à M. Clemenceau la fantaisie de provoquer le Grand Turc, je n'en suis plus. » L'officier retourna le fascicule, réfléchit, puis le rendit à Dorgelès en disant simplement : « Mon vieux, va raconter ça à un autre, moi, je suis démobilisé demain. » Dorgelès avait trouvé son maître.

Rendu à la vie civile, il se consola en écrivant d'abord la Machine à finir la guerre, *en collaboration avec M. Régis Gignoux, puis il donna les* Croix de bois. *Du jour au lendemain, il fut célèbre. C'était de beaucoup le meilleur récit romanesque de la guerre; tous ceux qui l'avaient faite l'y retrouvaient. C'était elle, cruelle, abominable et pourtant, parmi tant de larmes et de sang, l'humanité mettait parfois l'éclaircie d'un sourire, car son courage est invincible. A Verdun, au plus fort du carnage, une section prise sous un barrage saute dans une tranchée pleine de Bavarois en décomposition. Vision d'horreur. On voit ce qu'en eût tiré Zola ou Barbusse. Dorgelès, qui a véritablement connu les tranchées de Verdun, peint la section qui disparaît; puis un silence, au bout d'un temps un bras s'élève, agitant une magnifique paire de bottes jaunes toutes neuves; et le soldat qui vient de les emprunter sans difficulté à un officier bavarois, crie aux camarades : « Vise, la belle paire de pompes! » Et lorsque le régiment descend de Verdun fourbu, réduit, fantôme, il suffit d'une musique dans la rue d'un village, et les hommes défilent devant les belles filles avec des yeux qui disent : « C'est nous qui étions là-haut! » et Dorgelès, Dorgelès l'antimilitariste de* 1914, *celui qu'on arrêtait devant la gare de l'Est, conclut par ces mots qui ont scandalisé les imbéciles : « Allons, il y aura toujours des guerres! »*

Le « Groupe Clarté » avait cru pouvoir enrégimenter d'office une recrue de cette importance. Mais la recrue ne se laissa pas faire. Inscrit sur les listes sans avoir été consulté, Dorgelès s'en sépara simplement, sans éclat, pour ne pas signer des sottises.

Après le succès des Croix de bois, *tous les éditeurs lui demandaient une mouture du même sac : des histoires sur la guerre, puisqu'il les réussissait. Il écrivit encore une série de nouvelles réunies sous ce titre*

symbolique : Le Cabaret de la Belle Femme. *Un soir, sur le front, on demande des volontaires pour aller reconnaître le cabaret de la Belle femme. Comme à un appel magique, le poète s'éveille; Dorgelès demande à partir vers ce cabaret au nom mystérieux. Il chemine, il arrive, et il trouve un tas de ruines.*

Il pouvait exploiter encore longtemps cette veine fertile où il avait rencontré le succès. Il vit plus grand, visa très haut et écrivit Saint Magloire. *Il y mit deux ans, reprenant trois versions successives, coupant cent vingt pages. Au terme de cet effort si noble, les jaloux l'attendaient : si l'heureux auteur des* Croix de bois *pouvait se casser les reins! Deux ans on avait susurré le bruit perfide : « Dorgelès? Fini. Il n'avait qu'un livre dans le ventre. C'est la guerre qui l'avait porté au-dessus de lui-même. » Car on n'a pas le droit de réussir, encore moins celui de grandir. Jusqu'à la fin de leurs jours, maintenant, les Benoit et les Dorgelès viendront toujours d'avoir fait leur plus mauvais livre.*

Et comme ces deux noms reviennent naturellement ensemble, c'est Benoit qui a donné l'explication la plus pénétrante du caractère peint par son ami. « On demande, a-t-il dit, si un personnage comme ce saint Magloire, qui est une vivante antithèse, peut exister? Bien sûr, la meilleure preuve, c'est qu'il existe, car c'est Dorgelès lui-même, avec ses contradictions, ses élans soudains, ses générosités sentimentales, ses oppositions qu'il n'éprouve pas le besoin de résoudre par une logique rigoureuse. »

Là-dessus, un jeune critique spirituel et clairvoyant, M. Pierre Scize, a renchéri. Il a dit : « Dorgelès, ce n'est pas saint Magloire, c'est Millot, le poilu grognon qui prend toujours le parti du plus faible, qui est le seul opposant au saint alors que tout le monde croit en lui, et qui demeure son dernier disciple alors que tous l'ont abandonné. »

Il y a du vrai dans ces deux explications ingénieuses. Benoit et Scize ont tous les deux raison : Dorgelès est « Magloire » et il est « Millot », et il est bien d'autres personnages encore.

Il a de Magloire l'illogisme et l'ardeur parfois irréfléchie. Comme son apôtre, il défend des idées hasardeuses par des moyens dangereux. Comme Millot, il aime grogner et n'être pas de l'avis de tout le monde, et il raccorde ses variations par une boutade quand on lui réclame des raisons. Parfois même on se demande si la vivacité de son tempérament ne l'a pas empêché de réfléchir avant de répondre, comme lorsqu'il soutint avec Benoit une amicale controverse sur le militarisme et les coups de la guerre. Ce jour-là, il s'étonna de se trouver d'accord avec les nationalistes sur le fond de la question : l'horreur du massacre. Il se fût moins étonné s'il avait songé plus sérieusement aux moyens raisonnables de prévenir le fléau.

Evidemment son tempérament le prédestinait aux fantaisies contradictoires. Mais il n'est pas superflu d'ajouter que cette disposition native a été renforcée par le fait que chez lui deux éducations ont été superposées : une première éducation traditionnelle, au temps de l'enfance, une seconde anarchique au temps de l'adolescence. Chez un être aussi impressionnable, bon, généreux, tout élan et pourtant tout bon sens, cette double formation peut contribuer à expliquer comment l'antimilitariste est devenu soldat et pourquoi le collaborateur de la Lanterne *garde un crucifix suspendu à la tête de son lit.*

* * *

Un nouvel auteur comique : M. Mazaud.

Parce qu'il a répondu aux désirs de la jeunesse lettrée, le Vieux-Colombier connaît un succès qui ne se dément pas. Cependant, les esprits jaloux et chagrins font la petite bouche. Ils demandent : « Quand le Vieux-Colombier a-t-il tenu ses promesses de rénovation littéraire? Quelles œuvres, quelles nouveautés nous a-t-il apportées? » Mais quand on répète ces questions en sa présence, M. Copeau a coutume de rabrouer son interlocuteur : « La tâche est à peine commencée, dit-il, attendez au moins dix ans. »

M. Copeau a raison. Sa réponse montre qu'il connaît les règles de l'action. Comme tous les constructeurs, il travaille à longue échéance et sait qu'on ne peut se passer du temps. M. Copeau, avons-nous dit souvent, aura sur les destinées de l'art dramatique de notre époque une influence comparable à celle qu'eut, après 1890, M. Antoine. Or, quand on lit les *Mémoires* si curieux et si pleins d'enseignement du fondateur du Théâtre-Libre, on est frappé par un fait : c'est incontestablement M. Antoine qui a suscité la riche génération des Curel, des Donnay, des Courteline, des Lemaître, des Porto-Riche. Cependant, à de rares exceptions près, les œuvres maîtresses de ces auteurs n'ont pas vu le jour sur la scène du Théâtre-Libre. On débutait chez M. Antoine et puis on s'en allait. Comme il arrive le plus souvent, ce n'est pas celui qui a semé le grain qui a cueilli le fruit.

Il n'est pas au pouvoir de M. Copeau de faire lever des talents. Il ne peut que les révéler à eux-mêmes et au public. Quand on critique les pièces qu'il joue, il dit encore : « Apportez-m'en de meilleures, je les jouerai. » M. Mazaud lui a apporté *la Folle Journée*, et il nous a révélé M. Mazaud. Cet auteur qui n'est déjà plus tout jeune homme, encore qu'il soit presque un débutant, vient de porter sa seconde pièce au théâtre de l'Œuvre, et ce n'est certes pas ce qu'il a fait de mieux.

La Folle Journée était une petite comédie amère et profonde qui

rappelait le grand souvenir de M. Courteline. Nous avions crié au chef-d'œuvre, sous une seule réserve : la pièce n'avait qu'un acte. Il est relativement facile de faire une bonne pièce en un acte. Sans doute la qualité ne dépend point de la longueur, mais un auteur ne donne véritablement sa mesure que dans une œuvre fortement construite, qui a de l'ampleur et du souffle. Je ne suis sûr de la maîtrise d'un écrivain que s'il m'a montré qu'il était capable de concevoir et de construire en grand. Or, pendant trois actes, M. Mazaud a soutenu un ton égal à celui de *la Folle Journée*, encore que différent. *La Folle Journée* était une comédie en grisaille, la tristesse s'y mêlait constamment au rire. M. Mazaud a renouvelé son genre. *Dardamelle* est une farce. La tristesse, nous l'y retrouverons. Mais on ne la voit pas. Elle est au fond.

Le rideau se lève sur une dispute entre les époux Dardamelle. Mme Francine Dardamelle, en grande colère, crie à son époux toutes les injures de son répertoire : idiot, canaille, socialiste. Et comme il s'obstine à ne pas prendre feu, exaspérée, elle lui décoche un mot du répertoire de Molière. Ce mot dit ce qu'il veut dire. M. Mazaud appelle un chat un chat et Dardamelle... un mari trompé. Il en tire d'autant plus d'effets que c'est à peu près la seule liberté de langage qu'il se permette. Tout est affaire de nuance et d'opportunité, et ce mot, comique sur la scène, il est superflu de le voir imprimé. Appelons gentiment Dardamelle un « trompé ».

Sa femme le lui crie, si fort, avec tant d'ardeur et de sincérité, que, d'abord sceptique, il est bientôt obligé de croire à son malheur. Un instant, il s'effondre dans un fauteuil. Que va-t-il faire? « Est-ce que tu vas me tuer? » demande l'ingénue Francine. Mais non. Il se relève le front serein. « C'est entendu, dit-il, je suis trompé. »

Il exerce la profession honorable d'architecte. Il appelle le petit commis qui trace des épures dans la pièce voisine. « Tu sais, lui dit-il, je suis trompé. » Il ouvre la fenêtre et bavarde avec un ami qui passe. « A propos, mon cher, figurez-vous que je suis trompé. » Francine trouve ce jeu-là idiot. Mais il appelle la bonne. « J'ai une course à faire, des clients vont venir. Vous leur direz : donnez-vous la peine de vous asseoir et d'attendre un instant. Le trompé ne va pas tarder à revenir. — Vous ne direz pas cela, crie Francine. — Sous peine de renvoi, vous le direz. » La bonne le dit en effet. Le premier client le prend très mal et se fâche. Le second client le prend très bien et se tord. Le troisième client ne sait pas comment il doit le prendre. Et Francine paraît à ce moment, et les trois visiteurs, silencieux, s'inclinent profondément devant elle.

Au deuxième acte, Dardamelle peint une pancarte à placer au-dessus de sa porte : trompé de première classe. Il a prévenu tous ses amis et connaissances. Il a même fait imprimer des lettres de faire part et des cartes de visite. Au reste, il ne travaille plus. Quand Francine lui demande : « Qu'est-ce que tu fais? » Il répond : « Je suis

trompé ! » C'est assez pour absorber son activité. Voici qu'il reçoit la visite de celui qui l'a mis en ce cruel état : c'est un jeune homme avantageux et il vient se plaindre de la situation ridicule qu'on lui fait. Dardamelle le contemple avec une indulgente curiosité et finit par lui répondre poliment qu'il ne peut rien pour lui. Pour le coup, Francine n'y tient plus. Elle se fâche d'abord, elle se plaint, elle crie : « Si tu crois que c'est agréable d'être la femme d'un trompé ! » Dardamelle restant insensible, elle tombe à ses genoux et le supplie : « Que veux-tu que j'y fasse? répond-il. Il n'est pas en mon pouvoir de cesser d'être trompé. »

Au troisième acte, Dardamelle s'est mis en tête de donner un banquet en l'honneur de l'événement et Francine choisit la robe qu'elle mettra pour cette cérémonie dans le temps même où elle jure qu'elle n'y assistera point. Mais voici que toute la société vient assiéger Dardamelle et le supplier, au nom de l'ordre, de rentrer modestement dans le rang, et dans la normale. On lui fait comprendre qu'il y a dans son cas de la forfanterie, de l'indélicatesse et de l'anarchie. Le maire parle au nom de la commune, le notaire au nom des corps constitués. La politique surgit et s'empare de l'affaire : un sénateur de l'opposition crie à l'immoralité et au scandale, et il annonce qu'il va interpeller. Le préfet inquiet envoie un télégramme, on conjure Dardamelle au nom du gouvernement de la République. Sa femme maintenant l'aime et l'admire. Il est vainqueur de Francine et de la société. Elles le supplient toutes deux. Francine jure qu'elle sera désormais fidèle. Elle est sincère. Elle aime Dardamelle parce qu'il a été le plus fort. Magnifique, il montre dans la victoire la grandeur d'âme des vrais triomphateurs. Devant des représentants de la société, devant sa femme, inclinés devant lui, il déclare avec noblesse qu'il consent à abdiquer et à cesser d'être trompé.

Dans une dernière scène très courte, il reste seul avec Francine, qui tombe dans ses bras. Alors, le vainqueur laisse apercevoir sa faiblesse : « Ne recommence pas, dit-il à Francine, sinon l'un de nous deux mourrait. » Francine répète sa question du premier acte : « Tu me tuerais? — Je n'ai pas dit, répond Dardamelle, que ce serait toi qui mourrait. »

On saisit ce que M. Mazaud a voulu dire. Était-ce si nécessaire? Croit-il que nous n'aurions pas compris tout seuls que Dardamelle fait le pantin et emploie un moyen désespéré parce que son cœur est à vif? Tout l'indiquait avec tant de force et de certitude que ce n'était vraiment pas la peine de forcer le trait et de rompre le ton. Sganarelle peut être ridicule jusqu'au dernier instant, Dardamelle peut jouer, comme Hamlet, la folie. Nous ne doutons pas que M. Mazaud ait pitié du malheureux dont il fait rire, puisqu'il est un très bon auteur comique, c'est-à-dire un cœur profondément sensible au ridicule de la pauvre humanité, et qui ne rit, comme Dardamelle lui-même, que parce que ce serait trop triste.

C'est la seule critique sérieuse qu'on puisse adresser à la pièce. Tout le reste est remarquable, de telle qualité qu'il faut assigner à M. Mazaud le premier rang entre les auteurs comiques de la nouvelle génération. Dans la trame de cette grosse farce, court, riche et forte, la vérité. M. Mazaud ne torture pas les mots pour faire rire, il néglige l'à peu près, le calembour et la pointe. Son comique est celui des maîtres, il naît d'une situation, d'une observation vraie, d'un mot qu'on reconnaît au passage pour l'avoir entendu et qui ouvre une perspective sur le cœur humain. M. Mazaud nous promet un auteur comique, capable de nous consoler de la retraite de M. Courteline.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La Conférence de Gênes. — *La fameuse Conférence, où doit être discutée et préparée la reconstruction économique de l'Europe, est précédée de trois faits significatifs :*

1° *Le gouvernement britannique avertit la France que l'accord prorogeant le paiement de l'intérêt des sommes prêtées pendant la guerre expire en octobre. Dans les explications officielles qu'il donne, le* 6 *avril, il expose que les Etats-Unis, de leur côté, exigent de l'Angleterre le paiement de sa dette envers eux;*

2° *Près de Gleiwitz, une explosion coûte la vie à une vingtaine de soldats français du corps d'occupation, chargés de faire des recherches dans un dépôt d'armes clandestin* (9 *avril*).

3° *L'Allemagne donne sa réponse à la dernière note de la Commission des réparations. C'est un triple refus : refus d'accepter les modalités de paiement, les garanties demandées et l'établissement d'un contrôle financier effectif* (10 *avril*).

Dès le premier jour, l'impression générale est celle du malaise, du « malentendu », comme dira M. Barthou.

M. Facta, président du Conseil italien, qui ouvre, le 10 *avril, les travaux de la Conférence, prononce un discours où il déclare qu'autour de la table de Gênes, il n'y a « ni vainqueurs ni vaincus », et qu'est effacé « le souvenir des haines et des ressentiments nés de la guerre ».*

Lecture est donnée d'un message de M. Poincaré. MM. Lloyd George et Wirth prononcent des discours salués d'applaudissements.

Tchitchérine essaie aussitôt de faire dévier le débat en posant la question du désarmement. M. Barthou est obligé d'intervenir énergiquement pour déclarer que la délégation française ne laissera pas la discussion sortir du domaine économique.

Le 11, constitution des commissions et sous-commissions. La commission des affaires russes et la commission financière se réunissent. Les nouveaux incidents provoqués par Tchitchérine montrent que celui-ci, comme le chancelier Wirth qui, pour le moment, reste sur la réserve, n'attend qu'une occasion pour introduire dans le débat les questions qui n'y doivent pas figurer.

Le 12, constitution de la commission économique, présidée par M. Colrat, avec sous-commission financière, et de la commission des transports.

A la réunion de la sous-commission financière, le docteur Hermès, ministre des finances allemand, et Rakowski, délégué russe, trouvent le moyen de soulever les questions politiques, à propos de l'équilibre des budgets.

Le lendemain, 13 avril, à la sous-commission financière, Rakowski revient à la charge et demande le vote d'un vœu sur la nécessité d'un désarmement progressif.

Dans l'après-midi, les représentants alliés se concertent sur le rapport des experts de Londres concernant la dette russe.

La sous-commission des affaires politiques devait se réunir le 14, mais elle s'ajourne sine die, *les bolcheviks n'acceptant aucune des conclusions des experts et déclarant qu'ils vont présenter un contre-projet.*

Devant cette attitude, M. Lloyd George leur donne vingt-quatre heures pour se décider.

Le 15, le bolchevik Litvinof, porte-parole de la délégation russe, répond que la Russie n'est pas opposée à certaines concessions, mais qu'il lui est dû, comme dommages de guerre, cinquante milliards de roubles-or!

Prétentions inacceptables, déclare M. Lloyd George, au nom des Alliés. Ceux-ci sont décidés à s'en tenir au memorandum des experts. Au cas où les Russes n'accepteraient pas la même base de discussion, il n'y aurait pas lieu de pousser plus loin la conversation.

Fidèles à leur tactique dilatoire, les Russes demandent un nouveau délai qui leur est accordé pour prendre une décision définitive.

De toute façon, ils ont obtenu ce qu'ils recherchaient, la reconnaissance de fait des soviets, la rupture de la quarantaine où les tenaient encore les Alliés.

Quant à la reconstitution économique de l'Europe, après six jours de discours, elle n'a pas fait un pas...

FRANCE. — *Dans le quartier des Enfants-Rouges* (IIIe *arrondissement de Paris*), *M. Moriette, radical-socialiste, est élu au Conseil municipal à une voix de majorité, en remplacement de M. Dausset. Toutefois, l'élection est contestée* (2 *avril*).

— *La Chambre française se prononce à une forte majorité pour le service militaire de dix-huit mois* (4 *avril*). *Elle repousse, par* 320 *voix contre* 237, *un amendement réduisant à un an la durée du service* (6 *avril*).

— *Une certaine agitation se manifeste en Tunisie, au moment où*

M. Millerand visite le Maroc. Sous prétexte de réclamer une constitution, des éléments révolutionnaires, travaillés par les communistes, mettent en cause le protectorat français.

Le journaliste communiste Antoine Fabre est expulsé (12 *avril*).

EMPIRE BRITANNIQUE. — *Les troubles continuent en Irlande. Un combat sérieux a lieu, dans les montagnes de Tyrone* (*Ulster*), *entre les forces gouvernementales et les rebelles. Ces derniers ont vingt-cinq tués* (5 *avril*).

On parle d'une insurrection pour le jour de Pâques.

Le 13 *avril, une conférence de conciliation entre M. de Valéra et M. Michel Collins ne donne aucun résultat.*

Les républicains s'emparent du palais de justice de Dublin et de plusieurs locaux où les révolutionnaires se retranchèrent lors de l'insurrection de 1916 (14 *avril*).

M. de Valéra lance une proclamation recommandant à ses partisans de rester fermes dans leur décision d'établir une république en Irlande (15 *avril*).

ALLEMAGNE. — *Le gouvernement allemand effectue le versement des* 18 051 079 *marks-or, prescrit par la notification de la commission des réparations du* 21 *mars* (15 *avril*).

HONGRIE. — *L'ex-empereur Charles meurt en exil, dans le dénuement, à Funchal* (1er *avril*).

Les légitimistes hongrois acclament son fils aîné Othon comme prétendant au trône (4 *avril*).

Les funérailles de l'ex-empereur Charles sont célébrées, le 5 *avril, à Funchal.*

TURQUIE ET GRÈCE. — *Le gouvernement d'Angora accepte les principales conditions d'armistice proposées par les Alliés* (5 *avril*).

— *La Chambre hellénique vote en deuxième lecture un emprunt forcé d'un milliard et demi qui constitue une banqueroute déguisée* (6 *avril*).

ARGENTINE. — *L'élection des délégués qui éliront le président de la République donne une majorité favorable au candidat radical, M. de Alvear* (3 *avril.*)

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27798.